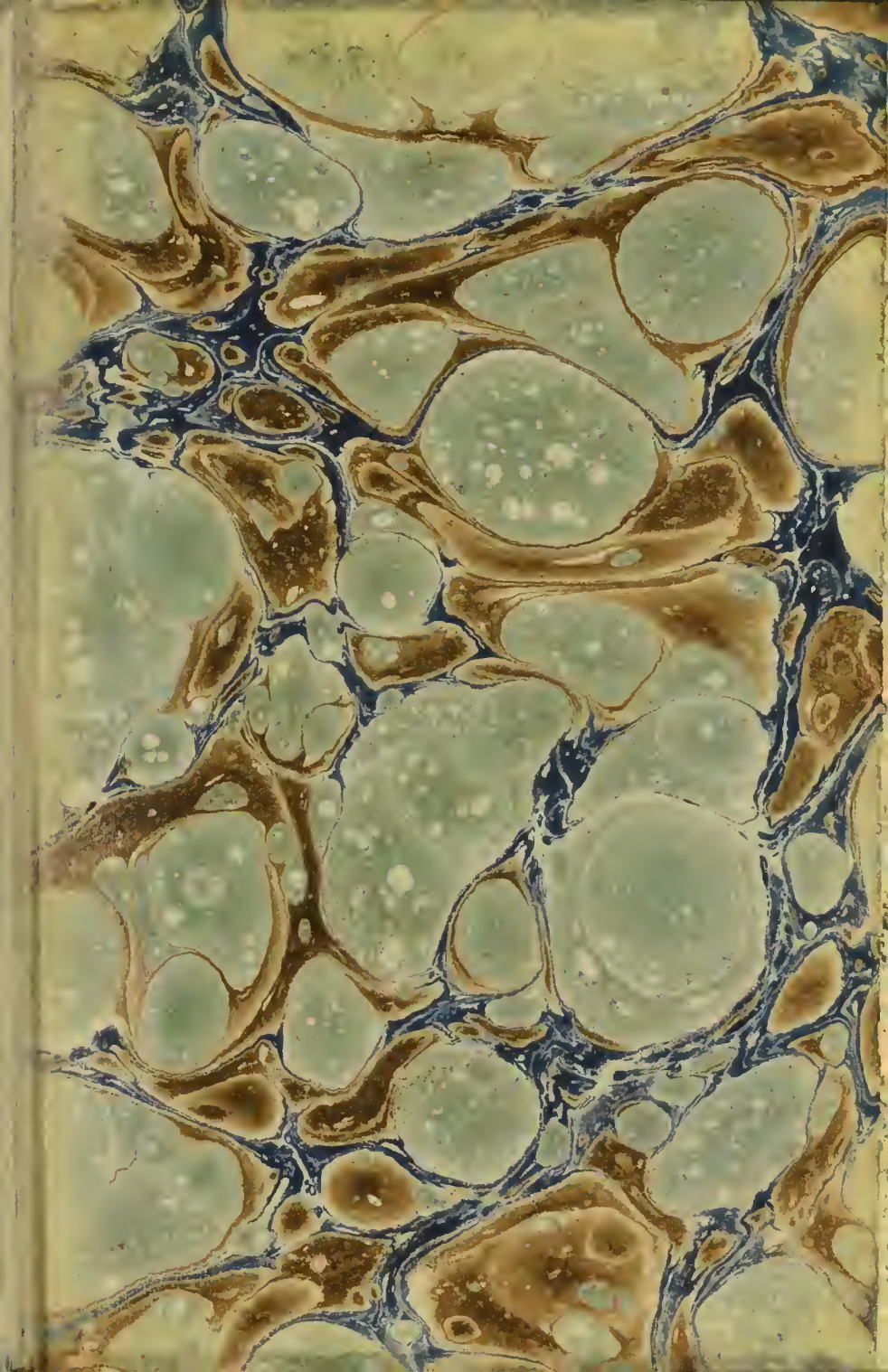




ALBERT R. MANN  
LIBRARY  
AT  
CORNELL UNIVERSITY



THE GIFT OF  
Isabel Zucker  
class '26



1P  
40

0/7

74

7063-1171



**FLORE**  
**DES DAMES.**









*Mag. Bonard del. et sculp.*

ROSE CENT FILLES, *Griseb.*  
PRIMEVÈRE, *Première jeunesse.*

*N. Remond imp.*

**FLORE**  
**DES DAMES,**

OU

**NOUVEAU LANGAGE DES FLEURS,**

PRÉCÉDÉE D'UN COURS ÉLÉMENTAIRE DE BOTANIQUE,

PAR H. HOSTEIN.

Au sein d'une fleur, tour à tour,  
Une heureuse image est placée ;  
Dans un myrte on croit voir l'amour,  
Un souvenir dans la pensée,  
La douce paix dans l'olivier,  
L'espoir dans l'iris demi-close,  
La victoire dans un laurier,  
Une femme dans une rose.

DUPATY.

**PARIS,**

**B. NEUHAUS,**  
éditeur,  
14, RUE NEUVE-RACINE.

**J. LOSS,**  
libraire - éditeur,  
10, RUE HAUTEFEUILLE.

VANT  
UNDER  
GR  
980  
H23

7063.11197

## PREFACE.

Bien que les fleurs soient aujourd'hui déshéritées de leurs attributions emblématiques, le culte qu'on leur voue pour leurs charmantes qualités n'est ni moins vif, ni moins général que celui qu'elles ont obtenu chez les Grecs, les Romains et les Orientaux à cause de leurs ingénieuses propriétés de langage.

Ainsi les femmes aimeront toujours les fleurs ; et tout ce qui se rattache à ces délicieuses productions du règne végétal

peut attendre, comme elles, un sort favorable. C'est sur cette espérance que nous avons basé la fortune de ce petit ouvrage.

Ennemi de toute concurrence jalouse, qui n'entre ni dans nos principes ni dans nos vues, nous aurions compris sans peine que les livres du même genre, déjà favorablement accueillis par les dames, suffisaient à leurs besoins, si, en reconnaissant le mérite de ces opuscules, nous n'avions pas cru à la possibilité d'en composer un, sinon meilleur, du moins plus complet.

En effet, des ouvrages relatifs aux fleurs, les uns sont trop légers, trop peu instructifs; les autres, au contraire, sont de véritables manuels de botanique arides et fatigants : les premiers, d'ailleurs, contiennent des citations de poésies déjà anciennes, tandis que les autres s'ap-

puient souvent sur des définitions latines peu familières aux femmes.

C'est donc pour éviter ces deux écueils que nous avons conçu la pensée d'un nouvel ouvrage sur les fleurs. Outre les détails qu'on peut rencontrer ailleurs, notre Flore contient : 1° une définition également éloignée d'un texte trop scientifique ou trop léger; 2° des poésies nouvelles de nos célébrités contemporaines les plus estimées. De plus, un chapitre spécial est consacré à des aperçus poétiques et généraux sur les fleurs; un autre chapitre est destiné à enseigner en quelques pages les éléments de la botanique; enfin des problèmes floraux entièrement neufs, et des tables revues avec soin et considérablement augmentées, signalent, nous osons le croire, cet ouvrage à l'attention spéciale du monde élégant.

Espérons que son patronage ne nous manquera pas, et que son goût délicat pour les fleurs rejaillira en partie sur le recueil, qui s'est donné pour mission de les louer et de les faire, s'il se peut, encore mieux admirer.







## CHAPITRE PREMIER.

---

### LES FLEURS.

---

#### PARTIE THÉORIQUE.

---

Tous les êtres organisés, animaux ou végétaux, ont pour base de leur organisation un tissu formé de petites lamelles transparentes, disposées dans tous les sens, de manière à constituer des aréoles ou cellules communiquant toutes ensemble, soit par la continuité de leurs cavités intérieures, soit par des pores ou fentes, qu'on observe sur leurs parois (\*).

Ce tissu cellulaire fondamental sert de base à tous les organes des végétaux. C'est en se modifiant à l'infini qu'il constitue les différents

(\*) Richard.

appareils organiques que nous remarquons dans les plantes. Nous le voyons presque à son état de pureté et de simplicité primitives dans la moelle de certains arbres ; c'est lui qui forme le bois , l'écorce et l'épiderme : les feuilles , les fleurs et les fruits nous le représentent également dans des états différents. En un mot, il n'est aucun organe des plantes , qui n'offre du tissu cellulaire dans sa composition.

La plupart des botanistes ont voulu faire un tissu élémentaire particulier des vaisseaux que l'on observe dans les plantes. Mais c'est à tort, car il faudrait également en faire un des membranes , des fibres , etc. Les vaisseaux ne paraissent être que des modifications particulières des lamelles du tissu cellulaire , qui , au lieu d'être courtes , planes et entre-croisées , sont longues et roulées diversement sur elles-mêmes , pour constituer des canaux.

Nous ne reconnaissons donc dans les végétaux , comme dans les animaux , qu'un seul tissu élémentaire et fondamental ; c'est le tissu lamineux , qui , par la disposition de ses par-

ties, forme des aréoles ou cellules, ou bien se roule sur lui-même, et donne naissance aux vaisseaux. De là, deux modifications principales du tissu élémentaire, savoir : le tissu *aréolaire* et le tissu *vasculaire*.

1° La première modification du tissu élémentaire des végétaux, dépendant de l'arrangement de ses lamelles, est le tissu *aréolaire* ou *vacuolaire*. Il se compose de cellules contiguës les unes aux autres, et dont la forme dépend en général des résistances qu'elles éprouvent. Quelques auteurs l'ont comparé à la mousse qui se forme sur l'eau de savon, par l'agitation de ce liquide. Quand elles n'éprouvent que la résistance occasionnée par la présence des cellules adjacentes, il n'est pas rare de leur trouver une forme à peu près hexagonale, en sorte qu'elles ressemblent assez bien aux alvéoles construites par les abeilles. Mais elles peuvent être plus ou moins allongées, arrondies ou comprimées, suivant les obstacles qui s'opposent à leur libre développement. Leurs parois sont minces et trans-

parentes ; elles communiquent toutes ensemble, soit que leurs cavités s'ouvrent mutuellement l'une dans l'autre, soit, comme nous l'avons déjà dit précédemment, qu'il existe sur leurs parois des pores ou même des fentes. Ces pores, qui sont à peine visibles au moyen des instruments d'optique les plus forts, ont été aperçus par Leuwenhoek et Hill, et dans ces derniers temps, M. de Mirbel en a de nouveau prouvé l'existence.

Dans le tissu ligneux, les cellules du tissu aréolaire sont fort allongées et forment des espèces de petits tubes parallèles entre eux. Leurs parois sont opaques, épaissies, quelquefois même elles finissent par s'oblitérer entièrement. C'est à cette modification que M. Linck a donné le nom de *tissu allongé*.

Le tissu cellulaire, dans son état de pureté native, a peu de consistance ; il se déchire facilement. Aussi trouve-t-on souvent dans certains végétaux, des espaces vides, remplis seulement par de l'air, et qui résultent de la rupture des parois de plusieurs cellules. Ces

espaces, auxquels on a donné le nom de *lacunes*, se rencontrent surtout dans les végétaux qui vivent sous l'eau, et chez lesquels ils semblent s'opposer à la macération que ces plantes subiraient infailliblement par leur séjour prolongé dans un liquide.

2° Le tissu *vasculaire* ou *tubulaire* est la seconde modification du tissu élémentaire.

Les vaisseaux, nous l'avons dit, ne sont que des lames de tissu élémentaire roulées sur elles-mêmes, de manière à former des canaux. Les parois des vaisseaux sont assez épaisses, peu transparentes et percées d'un grand nombre d'ouvertures au moyen desquelles ils répandent dans les parties latérales une portion des fluides gazeux ou liquides qu'ils charrient. Ces vaisseaux ne sont point continus depuis la base jusqu'au sommet de la plante, mais ils s'embranchent fréquemment entre eux, et finissent par se changer en tissu aréolaire. D'après la nature des fluides qu'ils contiennent, on distingue les vaisseaux en V. lymphatiques et en V. propres.

Les *vaisseaux lymphatiques* sont ceux qui renferment des sucs aqueux et surtout la sève ascendante ; aussi Duhamel les appelle-t-il *vaisseaux séveux*. On en connaît cinq espèces :

1° Les vaisseaux en chapelet ou moniliformes ; 2° les vaisseaux poreux ; 3° les vaisseaux fendus ou fausses trachées ; 4° les trachées ; 5° les vaisseaux mixtes.

1° *Vaisseaux en chapelet*. Ce sont des tubes poreux, resserrés de distance en distance, et coupés par des diaphragmes percés de trous à la manière des cribles. On les trouve partout où la sève doit avoir un cours actif, c'est-à-dire au point de jonction de la racine et de la tige, de la tige et des branches, etc. Ces vaisseaux pourraient bien être considérés comme de simples cellules de tissu aréolaire, régulièrement disposées par séries ou lignes longitudinales.

2° *Vaisseaux poreux*. Ils représentent des tubes continus, criblés de pores disposés par bandes transversales. M. Tréviranus les appelle *vaisseaux ponctués*.

3° *Fausses trachées*. Tubes coupés de fentes transversales. Ce sont, ainsi que les trachées, les principaux conduits de la sève. Ils sont désignés par M. de Candolle, sous le nom de *vaisseaux fendus*. L'existence des fentes de ces vaisseaux et des pores de l'espèce précédente est niée par beaucoup d'auteurs, qui pensent que les lignes et les points que le microscope fait apercevoir sur ces tubes sont de nature glanduleuse et non perforés.

4° *Les trachées*, que Malpighi et Hedwig avaient comparées à l'organe respiratoire des insectes, sont des vaisseaux formés par une lame argentine et transparente, roulée sur elle-même en spirale, et dont les bords se touchent de manière à ne laisser aucun espace entre eux, sans cependant contracter d'adhérence (\*). Dans les dicotylédons, on les observe autour de la moelle; et dans les monocotylédons, c'est ordinairement au centre des filets ligneux.

(\*) Elles ont la plus grande ressemblance avec les *élastiques* en fil de laiton, que l'on met dans les bretelles.

L'écorce et les couches annuelles du bois n'en contiennent jamais. On en trouve quelquefois dans les racines.

Hedwig considérait *les vaisseaux spiraux* ou trachées, que Grew appelle *vaisseaux aériens*, comme composés de deux parties, savoir, d'un tube droit et central, rempli d'air, et qu'il nommait pour cette raison *vaisseau pneumatophore*, et d'un tube roulé en spirale sur le précédent, rempli de fluides aqueux et auquel il donnait les noms de *vaisseau adducteur chylifère*, etc.

5° *Les vaisseaux mixtes*, découverts par M. Mirbel, participent à la fois de la nature de tous les autres, c'est-à-dire qu'ils sont alternativement poreux, fendus ou roulés en spirale, dans différents points de leur étendue.

*Les vaisseaux propres*, que l'on désigne encore sous le nom de *réservoirs des sucs propres*, sont des tubes non poreux, contenant un suc propre, particulier à chaque végétal. Ainsi, dans les conifères, ils contiennent de la résine; dans les euphorbes, un suc blanc et laiteux, etc.



On les trouve dans les écorces , la moelle , les feuilles et les fleurs. Ils sont tantôt solitaires , tantôt réunis en faisceaux.

Ces différentes espèces de vaisseaux se réunissent souvent plusieurs entre elles et constituent des faisceaux allongés , soudés ensemble par du tissu cellulaire ; elles forment alors les *fibres* proprement dites. Ce sont ces fibres ou faisceaux de tubes qui forment la trame de la plupart des organes foliacés des végétaux.

On appelle, au contraire, *parenchyme* la partie ordinairement molle , composée essentiellement de tissu cellulaire , que l'on observe dans les fruits, dans les feuilles, etc. Cette expression s'emploie par opposition au mot  *fibre*. Toute partie qui n'est point fibreuse est composée de parenchyme.

C'est en s'unissant et se combinant de diverses manières que les tissus parenchymateux et fibreux constituent les différents organes des végétaux. Dans tous, en effet, on ne trouve, par l'analyse, que ces deux modifications essentielles du tissu fondamental.

Pour terminer tout ce qui a rapport à l'anatomie des différentes parties constituantes et élémentaires de l'organisation végétale, nous devons nous occuper des glandes et des poils considérés dans leur structure anatomique.

LES GLANDES SONT des organes particuliers qu'on observe sur presque toutes les parties des plantes, et qui sont destinés à séparer de la masse générale des humeurs un fluide quelconque. Par leurs usages et leur structure, elles ont la plus grande analogie avec celles des animaux. Elles paraissent formées par un tissu cellulaire très-fin, dans lequel se ramifient un grand nombre de vaisseaux. Leur forme et leur structure particulière sont très-variées, et les ont fait distinguer en plusieurs espèces. Ainsi il y a des :

1° Glandes *miliaires*. Elles sont fort petites et superficielles; elles se présentent sous la forme de petits grains arrondis, disposés par séries régulières, ou dispersées sans ordre dans toutes les parties des plantes exposées à l'air.

2° Glandes *vésiculaires*. Ce sont de petits

réservoirs, remplis d'huile essentielle, logés dans l'enveloppe herbacée des végétaux. Elles sont très-apparentes dans les feuilles du *myrte* et de l'*oranger*, et se présentent sous l'aspect de petits points transparents, lorsqu'on place ces feuilles entre l'œil et la lumière.

3° Glandes *globulaires*. Leur forme est sphérique; elles n'adhèrent à l'épiderme que par un point. On les observe surtout dans les *labiées*.

4° Glandes *utriculaires* ou en ampoules. Elles sont remplies d'un fluide incolore, comme dans la *glaciale*.

5° Glandes *papillaires*. Elles forment des espèces de mamelons ou de papilles, qu'on a comparées à celles de la langue. On les trouve dans plusieurs *labiées*, par exemple, dans la *sarriette*.

Enfin il y en a de *lenticulaires*, de *sessiles*, d'autres qui sont portées sur des poils, etc.

Les **POILS** sont des organes filamenteux, plus ou moins déliés, servant à l'absorption et à l'exhalation dans les végétaux. Il est peu de

plantes qui en soient dépourvues. On les observe principalement dans celles qui vivent dans les lieux secs et arides. Dans ce cas, ils ont été regardés par quelques botanistes, comme servant à multiplier et augmenter l'étendue de la surface absorbante des végétaux. Aussi n'en voit-on pas dans les plantes très-succulentes, comme les plantes grasses, ou celles qui vivent habituellement dans l'eau.

Les poils paraissent être, dans beaucoup de cas, les canaux excréteurs des glandes végétales. En effet, ils sont fréquemment implantés sur une glande papillaire. Ne sait-on pas que les poils de l'*urtica urens* et de l'*urtica dioïca* ne déterminent la formation d'ampoules sur la peau que parce qu'en s'y enfonçant ils y versent en même temps un fluide irritant, sécrété par les glandes sur lesquelles ils sont implantés; puisque quand, par la dessiccation, ce fluide s'est évaporé, les poils des *orties* ne produisent plus le même effet?

On distingue les poils en glandulifères, excréteurs et lymphatiques. Les premiers sont, ou

appliqués immédiatement sur une glande, ou surmontés par un petit corps glandulaire particulier, comme dans la fraxinelle (*dictamnus albus*); les seconds sont placés sur des glandes dont ils paraissent être les canaux excréteurs, destinés à verser au dehors les fluides sécrétés; enfin les troisièmes ne sont qu'un simple prolongement d'un pore cortical.

La forme des poils offre un grand nombre de variétés. Ainsi il y en a de *simples*, de *rameux*, de *subuleux*, de *capités*. D'autres sont *creux* et coupés de distance en distance par des diaphragmes horizontaux.

Ils sont quelquefois *solitaires*, ou bien rassemblés en faisceaux, en étoiles, etc.

Quant à leur disposition sur une partie, on la désigne sous le nom de *Pubescence*.

Nous venons de considérer la structure anatomique des végétaux, de pénétrer dans l'intérieur de leur tissu, de séparer et d'analyser les rudiments ou parties élémentaires de leur organisation; étudions maintenant le végétal considéré dans son ensemble: voyons quels

sont les organes qui le composent dans son état parfait de développement.

Un végétal dans son dernier degré de développement et de perfection offre à considérer les organes suivants :

1° La *racine*, ou cette partie qui, le terminant inférieurement, s'enfonce ordinairement dans la terre, où elle fixe le végétal ; flotte dans l'eau, quand celui-ci nage à la surface de ce liquide.

2° La *tige*, qui, croissant en sens inverse de la racine, se dirige toujours vers le ciel au moment où elle commence à se développer, se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits, et se divise en branches et rameaux.

3° Les *feuilles*, ou ces espèces d'appendices membraneux, insérés sur la tige et ses divisions, ou bien partant immédiatement du collet de la racine.

4° Les *fleurs*, c'est-à-dire des parties très-complexes, renfermant les organes de la reproduction dans deux enveloppes particulières, destinées à les contenir et à les proté-

ger : ces organes de la reproduction sont le *pistil* et les *étamines*. Les enveloppes florales sont la *corolle* et le *calice*.

5° Le *pistil*, ou organe sexuel femelle, simple ou multiple, occupant presque toujours le centre de la fleur, se compose d'une partie inférieure creuse, propre à contenir les rudiments des graines, c'est-à-dire les *ovules*, on l'appelle *ovaire*; d'une partie glanduleuse située ordinairement au sommet de l'ovaire, destinée à recevoir l'impression de l'organe mâle, on l'appelle *stigmate*; quelquefois d'un *style*, sorte de prolongement filiforme du sommet de l'ovaire, qui supporte alors le *stigmate*.

6° Les *étamines*, ou organes sexuels mâles, composées essentiellement d'une *anthère*, espèce de petite poche membraneuse, le plus souvent à deux loges, renfermant dans son intérieur la substance propre à déterminer la fécondation ou le *pollen*. Le plus ordinairement l'anthère est portée sur un filet plus ou moins long; dans ce cas, l'*étamine* se trouve formée

d'une *anthère* ou partie essentielle, d'un *filet*, ou partie accessoire.

7° La *corolle*, ou l'enveloppe la plus intérieure de la fleur, souvent peinte des plus riches couleurs, quelquefois formée d'une seule pièce, est dite alors *corolle monopétale*; d'autres fois elle est *polypétale*, c'est-à-dire composée d'un nombre plus ou moins considérable de pièces distinctes, qui portent chacune le nom de *pétale*.

8° Le *calice*, ou enveloppe la plus extérieure de la fleur, de nature foliacée, ordinairement vert, composé d'une seule pièce, il est *monosépale*; ou formé de plusieurs pièces distinctes, qui sont nommées *sépales*, il est appelé alors *polysépale*.

9° Le *fruit*, c'est-à-dire l'ovaire développé et renfermant les graines fécondées, est formé par le *péricarpe* et les *graines*.

10° Le *péricarpe*, de forme et de consistance très-variées, est cette partie de l'ovaire développé et accru, dans laquelle étaient contenus les ovules, qui sont devenus les graines. Il se



compose de trois parties , savoir : de l'*épicarpe* , ou membrane extérieure qui définit la forme du fruit ; de l'*endocarpe* , ou membrane qui revêt sa cavité intérieure simple ou multiple ; enfin , d'une partie parenchymateuse , située et contenue entre ces deux membranes , et qu'on nomme *sarcocarpe*.

Le *sarcocarpe* est surtout très -développé dans les fruits charnus.

11° Les graines contenues dans un *péricarpe* y sont attachées au moyen d'un support particulier , formé des vaisseaux qui leur apportent la nourriture ; ce support est le *trophosperme*. Le point de la surface de la graine où s'attache le *trophosperme* se nomme *hile* ou ombilic.

Quelquefois le *trophosperme*, au lieu de cesser au pourtour du *hile* , se prolonge plus ou moins sur la graine , au point de la recouvrir même entièrement. C'est à ce prolongement particulier qu'on a donné le nom d'*arile*.

La graine se compose essentiellement de deux parties distinctes, l'*épisperme* et l'*amande*.

12° L'*épisperme* est la membrane ou le tégument propre de la graine.

13° L'*amande* est le corps contenu dans l'*épisperme*.

L'*amande* est composée essentiellement de l'*embryon*, c'est-à-dire de cette partie qui, mise dans des circonstances convenables, tend à se développer et à produire un végétal parfaitement semblable à celui qui lui a donné naissance.

Outre l'*embryon*, l'*amande* contient encore quelquefois un corps particulier de nature et de consistance variées, sur lesquelles est appliqué l'*embryon*, ou dans l'intérieur duquel il est entièrement caché; ce corps a reçu le nom d'*endosperme*.

L'*embryon* est la partie la plus essentielle du végétal; c'est pour concourir à sa formation et à son perfectionnement que tous les autres organes des végétaux paraissent avoir été créés: il est formé de trois parties; l'une inférieure ou corps *radiculaire*, c'est celle qui, dans la germination, donne naissance à

la racine ; l'autre, supérieure, est la *gem-mule* ; c'est elle qui, en se développant, produit la tige, les feuilles et les autres parties qui doivent végéter à l'extérieur ; enfin une partie intermédiaire et latérale, qui est le corps *cotylédonaire*, simple ou divisé en deux parties nommées *cotylédons*. De là la division des végétaux pourvus d'embryon en deux grandes classes, les *monocotylédons*, ou ceux dont l'embryon n'a qu'un seul *cotylédon*, et les *Dicotylédons*, ou ceux dont l'embryon présente deux *cotylédons*.

Telle est l'organisation la plus générale et la plus complète des végétaux. Mais on ne doit pas s'attendre à trouver toujours réunis sur la même plante les différentes parties que nous venons d'énumérer rapidement ; plusieurs d'entre elles manquent très-souvent sur le même végétal. C'est ainsi, par exemple, que la tige est quelquefois si peu développée, qu'elle paraît ne point exister, comme dans le *plantain*, la *primevère* ; que les feuilles n'existent pas du tout dans la *cuscute* ; qu'on

ne trouve pas de corolle dans tous les *monocotylédons*, c'est-à-dire qu'il n'existe alors qu'une seule enveloppe autour des organes sexuels; que cette seule enveloppe disparaît quelquefois comme dans le *saule*, etc.; que souvent encore la fleur ne renferme que l'un des deux organes sexuels, comme dans le *coudrier*, où les étamines et les pistils sont contenus dans des fleurs distinctes; ou enfin, que les deux organes sexuels disparaissent quelquefois entièrement, et la fleur alors est dite *neutre*, comme dans la *boule-de-neige*, l'*hortensia*, etc.

Cependant, dans les différents cas que nous venons de citer, cette absence de certains organes n'est qu'accidentelle, et n'influe pas d'une manière marquée sur l'organisation; en sorte que ceux de ces végétaux dans lesquels ces organes manquent ne s'éloignent point sensiblement, ni dans leurs caractères extérieurs, ni dans leur mode de végétation et de reproduction, de ceux qui les possèdent tous.

Mais il est un certain nombre d'autres végétaux , qui , par la privation constante des organes sexuels , par leurs formes extérieures, la manière dont ils végètent et se reproduisent , s'éloignent tellement des autres plantes connues , que de tout temps ils en ont été séparés pour former une autre classe à part. C'est à ces végétaux que *Linnée* a donné le nom de *cryptogames* , c'est-à-dire de plantes à organes cachés ou invisibles , pour les distinguer des autres végétaux connus , dont les organes sexuels sont apparents , et qui avaient reçu pour cette raison le nom de *phanérogames*.

Les plantes *cryptogames* , qui sont mieux nommées *agames* , puisqu'elles sont privées d'organes sexuels , sont fort nombreuses ; elles constituent environ la septième ou la huitième partie des quarante mille végétaux connus aujourd'hui.

Comme elles sont dépourvues de graines , et par conséquent d'embryon et de cotylédon , on les appelle aussi *inembryonnées* ou *acotylé-*

done. On arrive donc ainsi à trouver dans les végétaux trois divisions fondamentales tirées de l'embryon, savoir :

1° Les *inembryonés* ou *acotylédons*, c'est-à-dire les plantes dans lesquelles on n'observe ni fleurs proprement dites, ni par conséquent d'embryon et de cotylédons; tels sont les *fougères* (\*), les *mousses*, les *hépatiques*, les *lichens*, les *champignons*, etc.

2° Les *embryonés* ou *phanérogames*, plantes pourvues de fleurs bien évidentes, de graines et d'embryon. On les distingue en *monocotylédons*, ou celles dont le corps cotylédonaire de l'embryon est d'une seule pièce, et développe une seule feuille par la germination;

(\*) Quelques auteurs ont placé les fougères parmi les plantes à embryon monocotylédon, mais à tort selon nous. En effet, il est de la dernière évidence que ces végétaux ne se reproduisent pas au moyen de véritables graines, mais simplement par des corps particuliers, espèces de bulbilles qu'on observe sur d'autres végétaux, et auxquels on donne le nom de *sporules*.

(RICHARD.)

tels sont les *graminées*, les *palmiers*, les *li-liacés*, etc.

En *dicotylédons*, ou celles dont l'embryon offrant deux cotylédons développe deux feuilles séminales par la germination ; par exemple, les *chênes*, les *ormes*, les *labiées*, les *crucifères*, etc. Le nombre de végétaux *dicotylédons* est plus considérable que celui des *acotylédons* et des *monocotylédons* réunis.

Telles sont les grandes divisions fondamentales établies dans le règne végétal.

Des développements plus longs excéderaient les bornes et la portée de cet ouvrage. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de citer le passage suivant, extrait des *Harmônies de la Nature*, et qui représente sous des couleurs si poétiques le mystère de la floraison. Ces détails compléteront d'ailleurs ceux que nous venons de donner au sujet de la composition de la fleur. « Lorsque les végé-  
« taux ont acquis, après une certaine révo-  
« lution de jours, de mois ou d'années, la  
« propriété admirable de se reproduire, ils

« deviennent adultes, ils manifestent au de-  
« hors les organes de l'amour renfermés dans  
« leurs fleurs ; on y distingue les parties  
« sexuelles du mâle et de la femelle. Celles  
« du mâle sont formées pour l'ordinaire de  
« petits corps ovoïdes, ou lobes appelés anthè-  
« res, suspendus en équilibre à des filets nom-  
« més étamines ; ils sont jaunes dans la fleur  
« du lis, et noirs dans celle de la tulipe. On  
« les nomme anthères, du mot grec *anthexos*  
« fleuri, agréable, formé de *eran* aimer, et de  
« *anthos* fleur. Si ce nom leur a été donné par  
« les Grecs, auxquels nous devons, dans l'o-  
« rigine, les noms de notre botanique, ainsi  
« que ceux de presque toutes nos sciences,  
« cela prouve qu'ils avaient reconnu le sexe  
« masculin dans les plantes, puisque cette  
« partie renferme une poussière qui en fé-  
« conde la sève femelle. Nous ferons observer  
« aussi que cette organisation, qui résulte  
« d'une des lois fondamentales de la nature,  
« a été tellement méconnue de Tournefort,  
« le grand restaurateur de notre botanique,



« qu'il n'a jamais considéré le pollen ou  
« poussière fécondante de l'anthere que com-  
« me un excrément qui n'était d'aucune uti-  
« lité. On doit en conclure que les anciens  
« avaient fait bien des découvertes dont les  
« modernes se sont fait honneur, et que ceux-  
« ci ne doivent jamais y opposer, comme une  
« autorité, l'ignorance ou l'erreur d'un sa-  
« vant, quelque éclairé qu'il soit; car on ne  
« peut disconvenir que Tournefort n'ait  
« d'ailleurs autant de connaissances en bota-  
« nique que Newton pouvait en avoir en as-  
« tronomie. Au centre des anthers est pour  
« l'ordinaire l'utérus ou l'organe femelle de la  
« fleur, appelé pistil, peut-être du nom grec  
« *pistis*, foi, confiance : c'est un tuyau des-  
« tiné à recevoir les poussières des étamines.  
« Il est composé de trois parties : du stigmaté,  
« espèce de bourrelet fendu, qui reçoit le pol-  
« len; du style, tuyau fistuleux qui le con-  
« duit à l'ovaire sans le perdre; et de l'ovaire,  
« qui renferme la semence et le fruit. Toutes  
« ces parties sont très-sensibles dans la plu-

« part des fleurs, telles que celles du lis, du  
« pommier, qui ne sont qu'une agrégation de  
« plusieurs mâles divisés et rangés en cercle  
« autour du pistil, qui réunit plusieurs fe-  
« melles. Il est remarquable que les anthères  
« ou parties mâles protègent la partie femelle,  
« en l'environnant et en la couvrant jusqu'à  
« son développement. Ce caractère de protec-  
« tion dans les mâles semble commun à beau-  
« coup de fleurs comme à beaucoup d'ani-  
« maux. Dans plusieurs végétaux, les parties  
« mâles sont séparées des femelles, et y pré-  
« sentent des fleurs de formes différentes :  
« telles sont celles du coudrier, du châtai-  
« gnier, du melon, etc., où la fleur mâle se  
« distingue de la femelle qui porte le fruit,  
« par l'émanation d'une poussière jaune qui la  
« féconde. Les fleurs mâles du coudrier, qui  
« paraissent dès l'hiver, se manifestent sous  
« la forme de chenilles suspendues aux bran-  
« ches, et les fleurs femelles qui produisent  
« les noisettes, se trouvent sur l'écorce en  
« petits filets d'un pourpre vif.

« Dans d'autres végétaux, les fleurs mâles  
« et les femelles sont séparées sur des indivi-  
« dus différents ; tels sont le palmier-dattier,  
« le papayer, le pistachier, l'orme, etc. Il  
« est remarquable que les arbres mâles de ces  
« espèces sont plus élevés que les femelles,  
« afin que les vents puissent apporter à cel-  
« les-ci les poussières fécondantes. La fécon-  
« dation des femelles s'opère de fort loin, et  
« souvent par l'entremise des insectes, en-  
« tre autres des abeilles, qui recueillent sur  
« les mâles le pollen dont elles composent leur  
« cire, et vont ensuite sur les arbres femelles  
« recueillir le miel de leurs nectaires.

« Le nectaire est un réservoir qui contient  
« un nectar ou liqueur plus ou moins sucrée;  
« il est pour l'ordinaire situé dans la corolle  
« au bas des pétales, et recouvert d'une pe-  
« tite coquille. On en ignore l'usage par rap-  
« port à la plante, dont il nourrit peut-être  
« la semence dans l'état de fœtus ; mais il est  
« évident qu'il sert aux besoins de beaucoup  
« d'insectes, tels que les mouches à miel et

« les papillons. C'est sans doute pour cette  
« raison que la nature a donné , en général ,  
« aux végétaux beaucoup plus de fleurs qu'ils  
« ne peuvent rapporter de fruits.

« La corolle , ainsi nommée parce qu'elle  
« ressemble à une couronne , est l'ensemble  
« des pétales , et les pétales sont des feuilles  
« de la corolle , et forment la partie la plus  
« brillante de la fleur. Leur usage est de  
« préserver les parties sexuelles qui les en-  
« tourent des injures de l'air et de la pluie ;  
« mais elles en ont un bien plus étendu , et  
« dont , que je sache , aucun botaniste n'a  
« parlé jusqu'à nous ; c'est de réverbérer les  
« rayons du soleil sur les sexes mêmes de la  
« fleur , et d'en accélérer la fécondation.


« La nature , après avoir réchauffé les par-  
« ties sexuelles des plantes par une corolle ,  
« protège la corolle à son tour par le calice.  
« Le calice , ainsi nommé du grec κύλιξ ,  
« coupe , quoiqu'il n'en ait pas toujours la  
« forme , est l'enveloppe la plus extérieure de  
« la corolle , et la soutient lorsqu'elle est

« épanouie. Il est charnu dans le rosier et  
« divisé en cinq parties ; on l'appelle alors  
« péricanthe , de deux mots grecs *περι*, au-  
« près, autour , et *ανθος* , fleur, adjoint ,  
« pour ainsi dire, à la fleur ; sans doute parce  
« qu'il est adhérent à l'ovaire. Il est à remar-  
« quer que les fleurs isolées n'ont point ,  
« pour l'ordinaire, de calice, telle est la tu-  
« lipe ; mais celles qui naissent dans des buis-  
« sons et sur des branches , où elles sont ex-  
« posées à se heurter par l'action des vents ,  
« sont plus ou moins protégées par des cali-  
« ces, qui prennent alors différents noms ,  
« comme ceux de péricanthe, d'enveloppe,  
« de spathe , de balle, de chaton , de coiffe et  
« de bourre.

« C'est dans l'état de floraison que les plan-  
« tes ont acquis toute leur beauté, c'est aussi  
« par les fleurs que les botanistes les caracté-  
« risent ; cependant elles n'acquièrent toute  
« leur perfection que dans l'état de fructifi-  
« cation. Ainsi le célèbre Linnée, qui les ca-  
« ractérise par les fleurs, semble avoir moins

« approché du système de la nature que Tour-  
« nefort, qui les caractérise par les fruits.

« L'harmonie conjugale non - seulement  
« lie entre eux les végétaux du même sexe ,  
« mais elle en rapproche les genres par des  
« contrastes , comme l'harmonie fraternelle  
« en réunit les espèces par des consonnances.  
« Comment reconnaitrons - nous donc les rap-  
« ports qui existent d'espèce à espèce ou de  
« genre à genre, puisqu'à peine nous étu-  
« dions ceux qui existent entre les membres  
« du même individu? Cependant les espèces  
« si variées , les genres si différents , et les  
« puissances même de la nature , qui sem-  
« blent lutter sans cesse entre elles , ne sont  
« que des membres de son grand corps, qui  
« se correspondent entre eux. Au défaut de  
« livres qui puissent nous guider dans ces  
« profondes études, consultons notre cœur ,  
« et guidons-nous dans les recherches de la  
« science par le sentiment du plaisir. »



## CHAPITRE II.

---

### LES FLEURS.

---

#### PARTIE POÉTIQUE.

---

Les fleurs, ce peuple ami du peintre et du poète,  
De tous nos sentiments est l'aimable interprète :  
Couronne du plaisir, il charme le malheur,  
Embellit les tombeaux et fait eroire au bonheur ;  
Il donne au papillon son aile colorée,  
Lui prodigue les flots de sa coupe embaumée ;  
Et l'abeille à son tour, cette fille de l'air,  
Y butine son miel, provision de l'hiver.  
Les fleurs ! rien ici-bas n'égale leur magie,  
Et reines des doux jeux, ou reines de l'orgie,  
En tous lieux et toujours, leur éclat, leur odeur  
Captiveront les sens du peintre et du penseur.

Aimé Martin a dit aussi dans l'un de ses plus jolis ouvrages :

Que j'aime à voir la fleur sur sa tige légère ,  
Renaître pour charmer, pour embellir la terre ,  
La couvrir de parfums, annoncer les moissons ,  
Et servir de parure à toutes les saisons !  
Le papillon , l'abeille et le zéphyr volage  
L'animent par leurs jeux et par leur badinage.  
C'est peu de nous montrer les plus vives couleurs ,  
Et de remplir les airs de suaves odeurs ,  
Le voile parfumé de cette fleur brillante  
Cache un fruit savoureux pour la saison suivante.  
Elle nous l'offrira ce fruit plein de fraîcheur ,  
Quand des feux du soleil la dévorante ardeur  
Dessèche les ruisseaux, les champs et les ombrages ,  
Elle nous l'offrira sur de riants feuillages.  
Renaissiez , belles fleurs , embellissez nos champs !  
Dons charmants de Zéphyr, de Flore et du printemps,  
Le plaisir avec vous se hâte de paraître :  
Un souffle vous détruit, un souffle vous fait naître.  
Venez dans nos bosquets inspirer la gâté,  
Venez orner le sein de la jeune beauté.  
C'est peu de couronner nos vallons solitaires ,  
Votre trône est encor sur le sein des bergères.  
O quelle douce joie inspirent vos couleurs !  
Votre vie est d'un jour, mais elle est sans douleurs.  
De la félicité vous nous offrez l'image ;  
Et quand vous couronnez les cheveux blancs du sage,  
Il songe, en vous voyant prêtes à vous flétrir,  
A la fuite du temps, à celle du plaisir.



Il en jouit alors , et dans sa douce ivresse  
Il invoque Bacchus , il chante la tendresse ,  
Et l'aspect d'une fleur lui donne tour à tour  
Des leçons de plaisir, de sagesse et d'amour.

Le charme que les fleurs répandent autour d'elles a quelque chose de céleste. Leur vue inspire le plaisir, et leur étude apprend l'amour ; n'est-ce pas un rapport de plus qu'elles ont avec la beauté? Voyez comme au printemps tout renaît , tout s'anime, tout s'embellit ! Les vallées fleurissent , et les coteaux se couvrent de feuillage ; les cieux reprennent leur sérénité, le soleil toute sa splendeur, et de douces rosées rafraîchissent les airs. D'où viennent pourtant ces merveilles? quelques gaz impurs, décomposés dans la tige d'une plante, se sont changés en cette fleur délicate qui exhale de si doux parfums. Un peu d'eau que la nature a travaillé en silence a fourni ces forêts , ces fleurs et ces fruits.

L'homme est le seul être qui soit touché des harmonies florales. De tout temps il a aimé les fleurs ; de tout temps elles ont été, de la

part des femmes surtout, l'objet d'un culte ardent.

Les Grecs et les Romains en paraient les autels de leurs dieux, dans les circonstances saintes et dans les repas, ils en formaient leurs couronnes; elles couvraient leurs tables aux jours de grandes solennités, ainsi que le lit nuptial. En Orient, la beauté captive a recours à l'ingénieux *sélam* pour s'entretenir avec son amant en dépit des verrous et des argus. Dans le nouveau monde, enfin, la jeune Indienne privée d'un enfant chéri suspend son cadavre aux branches d'un acacia, et tandis que les vents balancent ses dépouilles mortelles au-dessus des savanes, la mère, attentive, se penche sur les groupes de fleurs qui l'entourent, cherchant à recueillir dans son sein l'âme de son fils qu'une touchante erreur lui représente errante sur les blancs pétales du magnolia!

L'insecte aux yeux microscopiques cherche sa pâture sur une feuille qui lui semble une vaste prairie; le bœuf aux grands yeux mugit

de plaisir à la vue du pâturage ondoyant, qui ne lui apparaît que comme une seule feuille : l'un et l'autre ne sont mus que par leur appétit ; ils n'admirent dans les plantes , ni les canaux séveux qui ravissent d'étonnement les naturalistes , ni les bouquets qui font palpiter le sein des bergères ; mais l'homme est sensible à toutes leurs harmonies, et ce sentiment se développe en lui avec le fil de ses jours. Enfant à la mamelle, il sourit à la vue des fleurs ; dès qu'il peut marcher, il aime à courir sur le pré qui en est émaillé ; dans l'adolescence, il assortit pour sa maîtresse le jasmin et la rose ; dans la jeunesse, il groupe pour elle en berceaux les ébéniers, les lilas : ce sentiment harmonique augmente en lui avec les années et la fortune. Est-il riche, et joint-il à ses richesses les lumières que lui ont acquises les Levaillant, les Jussieu et les Linnée ; il lui faut, chaque jour, des espèces et des genres nouveaux. Il voudrait mettre toutes les fleurs de l'Asie dans son jardin, et toutes les forêts de l'Amérique dans son parc. Mais

les plaisirs que donne la botanique aux savants riches n'approchent pas de ceux que donne la nature aux ignorants pauvres, mais sensibles.

Le piéton qui part dès le point du jour admire le paysage que la nature développe peu à peu devant lui. Ses regards se reposent tour à tour avec délices sur des prairies tout étincelantes de gouttes de rosée, sur des forêts agitées par les vents, sur des rochers moussus, et jusque sur les arbres ébranchés des grandes routes, qui apparaissent de loin comme des géants ou des tours. Souvent son chemin l'intéresse plus que le lieu où il doit arriver, et le paysage plus que les habitants. Ce sont ces reminiscences végétales qui nous rendent si chers les jours rapides de notre enfance, et certains sites de cette terre que nous parcourons comme des voyageurs. Nous en transportons partout les ressouvenirs avec les images. Des prairies toutes jaunes de bassinets, bordées de pommiers couverts de fleurs blanches et roses, nous rappellent les printemps et les

prairies de la Normandie ; des algues brunes, vertes, pourprées, suspendues à des rochers de marne tous blancs, les falaises du pays de Caux ; des aloès et des caroubiers, les collines blanches et stériles de l'île de Malte, des bouleaux au feuillage léger, entremêlés de sombres sapins, les forêts silencieuses et paisibles de la Finlande ; des palmistes et des bambous murmurants, l'Ile-de-France et ses noirs gémissant dans l'esclavage.

Ce charme des harmonies végétales s'étend à tous les temps, à tous les lieux, à tous les âges. Il inspira dans des jardins les premières leçons de la philosophie à Pythagore, à Platon, à Epicure. Il accompagne les hommes jusque dans le sein de la mort. Beaucoup de mourants ne s'entretiennent que des voyages qu'ils veulent faire à la campagne ; des âmes cruelles même en sont émues. Danton, complice des massacres du 2 septembre, s'écriait en soupirant dans son cachot : « Ah ! si je pouvais voir un arbre ! » Malheureux ! puisque ce sentiment naturel existait encore dans

ton cœur, tu n'étais donc pas tout à fait dépravé (\*)!

C'est au milieu de nos prairies, sur les bords des ruisseaux, dans les champs couverts de moissons, que la botanique a pris naissance. Les plus brillants spectacles nous invitaient à son étude, et cette étude, qui fut d'abord celle des bergers, devint bientôt l'objet des méditations profondes des philosophes. Les fleurs apparurent d'abord comme des vases remplis de parfums; l'abeille apprit ensuite que leur sein renfermait un nectar précieux, et lorsque ces deux moissons eurent été recueillies, on vit avec surprise les fruits les plus rafraîchissants se former dans leurs corolles odorantes, et d'une fleur passagère sortir, comme par enchantement, une fraise, une cerise, une pêche, enfin toutes les moissons qui nourrissent l'homme. Ainsi les fleurs, qui semblent au premier coup d'œil n'être créées que pour servir de parure à la terre,

(\*) Bernardin de Saint-Pierre.

sont encore la source de l'abondance et de tous les bienfaits de la nature. C'est peut-être pour exprimer cette idée, que les Chinois voluptueux ont supposé que leur Amida, ou déesse de l'amour, prit naissance dans le sein d'une fleur au milieu d'un lac argenté.

Thalès enseignait que les plantes ont une âme immortelle. « Eh quoi ! » disait-il, « ces fleurs qui connaissent si bien les saisons qu'elles doivent embellir, qui s'aiment, qui s'endorment, s'éveillent et suivent le cours du roi des astres ; ces fleurs ne participeraient point à l'immortalité ! Ah ! nous les retrouverons dans les champs élysées ! » Les poètes qui ont fait un jardin du séjour des âmes justes auraient-ils donc deviné ce mystère ?

Il est impossible de peindre les amours des fleurs avec plus de bonheur que dans ces vers d'Aimé Martin :

A peine du matin la jeune avant-courrière  
Annonce en rougissant le dieu de la lumière,  
L'univers embelli soudain est ranimé.  
Déjà la fleur des champs ouvre un sein parfumé ;

Là mille époux heureux, autour de leurs amantes,  
Inclinent doucement leurs têtes languissantes,  
Et l'amour qui sourit en voyant ces époux,  
Donne le doux signal des plaisirs les plus doux.  
O signal du bonheur ! ô volupté charmante !  
La fleur a tressailli : l'étamine brûlante  
Dans le sein du pistil épanche son trésor,  
Et couvre tout l'autel d'une poussière d'or.  
Tout se ressent alors d'une volupté pure :  
C'est l'abeille qui vole avec un doux murmure ,  
C'est le zéphyr qui fuit dans les feuillages verts,  
Ce sont de doux parfums qui montent dans les airs ,  
Tandis qu'un rossignol caché sous la verdure  
Chante à la fois l'hymen, l'amour et la nature.

Ainsi ces jolis filets qu'on nomme étamines, peints de toutes les couleurs, coiffés de chapeaux légers et mobiles, sont autant de bergers amoureux de la nymphe qui s'élève au milieu de la fleur. Enfermés dans ce temple, ils pressent, ils embrassent le pistil qui jouit de leurs caresses. Il semble que les nymphes métamorphosées par Ovide n'aient pas cessé d'aimer sous leur nouvelle forme.

Les anciens ont entrevu ces phénomènes. Pline lui-même laisse échapper un cri d'admi-



ration à l'aspect des fleurs. « Oui, » s'écrie-t-il, « oui, les fleurs sentent des désirs amoureux ! et ces corolles charmantes que vous admirez sont la joie de l'arbre qui les enfante ! »

Cette pensée éveilla peut-être le génie de Linnée, et les amours des fleurs furent dévoilés ; mais dans les fleurs comme dans le monde, le bonheur est répandu d'une manière inégale. Il existe une multitude de plantes dont les fleurs mâles et femelles s'élèvent sur deux pieds différents séparés par les lois de la nature. Le zéphyr peut seul les réunir en portant sur ses ailes invisibles la poussière des étamines dans le sein du pistil solitaire.

D'autres plantes croissent dans des eaux profondes, et leur sein renferme une nombreuse postérité. Le zéphyr, il est vrai, ne peut pénétrer jusqu'à elles ; mais les fleurs se mettent en mouvement, sortent de l'onde, s'épanouissent à sa surface, et ne disparaissent qu'après avoir connu l'amour. Tels

sont les *nymphaea*, que les anciens, émerveillés, avaient consacrés au soleil. Le Rhône renferme un végétal plus étonnant encore : c'est le *vallisneria spiralis*, qu'on retrouve également dans les fleuves de l'Italie, de l'Amérique septentrionale et la Nouvelle-Hollande. Le *vallisneria* est une *dioïque*, c'est-à-dire que les amants et les amantes fleurissent sur des tiges séparées.

D'autres plantes, comme le *ranunculus aquatilis*, ne portent pas leurs fleurs à la surface des flots, et cependant elles produisent des graines fécondes. L'onde qui les couvre est un obstacle à leurs amours, et c'est par un nouveau prodige que la nature a détruit cet obstacle. Dans la renoncule, les époux ne fleurissent point sur des tiges différentes, comme dans le *vallisneria*; la même fleur réunit, au contraire, l'amante et les amants; il paraissait donc inutile de leur faire entreprendre un grand voyage à travers les flots; les époux étaient voisins, et il ne s'agissait que de favoriser leurs amours. Voyez-vous

cette bulle d'air qui brille comme une perle sur le sein de la fleur ? Bientôt elle s'élève et s'arrondit en dôme sur la tête de ses amants ; les flots les environnent et ne les touchent plus , et l'amour célèbre leur hyménée dans ce temple aérien que leur prépara la nature. Comment cette bulle d'air se forme-t-elle justement à l'époque des amours de la plante ? Par quelle puissance une voûte si faible , si légère supporte-t-elle le poids du fleuve qui roule au-dessus d'elle ? Qui la retient à la place qu'elle occupe , lorsque sa légèreté l'appelle à la surface de l'onde ? Voilà bien des questions que la physique ne résoudra jamais , mais qui ne sont inexplicables que pour ceux qui veulent tout expliquer sans le secours de la Providence (\*).

Parmi toutes les merveilles que nous offre le règne végétal , nous avons surtout insisté sur la merveille poétique de la reproduction. Mais que ne resterait-il pas à ajouter si nous

(\* ) Aimé Martin.

vouliions être complet ! Pour éviter à ce petit ouvrage la forme d'un traité, admirons l'intelligence infinie qui préside au développement du règne végétal sans autre ordre que celui que nous prescrira notre admiration , et sans autre soin que celui de mentionner les faits les plus saillants.

Et d'abord , donnons quelque attention aux migrations des plantes. Le vent ne jette pas au hasard celles qu'il emporte sur ses ailes diaphanes ; il s'en sert comme d'un bienfait. Dans le Nord , les arbres sont revêtus de mousses et de lichens épais et soyeux ; c'est une espèce de fourrure destinée à les préserver de l'atteinte des frimas. Sous la zone torride, au contraire, des lianes parfumées courent légèrement d'arbre en arbre , les couvrent de guirlandes , les protègent de leur ombre , en opposant leurs feuillages aux ardeurs du soleil. C'est ainsi que les *bignonia* lancent leurs tiges d'un vert frais et léger jusqu'à la cime des palmiers et des acajoux , et les couronnent de ces fleurs pourpres qui

servent de nid à l'oiseau-mouche. Souvent les lianes sont tendues comme des filets d'un arbre à l'autre, et forment un dôme de fleurs où les chats-tigres, les singes et les perroquets grimpent, courent, se balancent et voltigent avec agilité. D'autres plantes sont placées comme de larges éventails, et protègent ces jeunes arbrisseaux. Telle est la destination des fougères arborescentes. Ces fougères, semblables à celles d'Europe, élèvent jusqu'à de grandes hauteurs leurs feuillages dentelés; et les prairies fleurissent à l'abri de ces longues avenues, qui offrent un aspect aussi extraordinaire que magnifique.

Mais la sollicitude de la nature se manifeste par une merveille plus étonnante encore. Elle a créé une plante à qui la terre est inutile, et qui, jetée dans les airs, y croît, et s'y multiplie d'une telle rapidité, qu'en peu d'années elle ombrage les plus vastes forêts. Les Chinois voluptueux forment des dômes de verdure avec cette fleur des airs; souvent une ville entière apparaît sous ces dômes parfumés: il

semble qu'un art magique l'ait environnée de ce feuillage , qui ne part pas de la terre et qui tire toute sa nourriture du ciel.

Si, dans les pays froids, les arbres sont entièrement revêtus de mousse , dans les pays tempérés la nature a été moins prodigue : les arbres n'y sont couverts que du côté du nord, et cette demi - fourrure est toujours opposée au vent de bise.

Le même phénomène a lieu dans les arbres des forêts et des vergers, et toujours on les trouve vêtus de mousses, de lichens et de lierre du côté de l'aquilon glacé, comme si la Providence eût prévu leurs besoins. Le lis des champs, dit l'Évangile, ne s'est pas filé sa parure ; les arbres des forêts aussi ne se sont pas filé des habits : mais le vent même qui apporte le froid s'est chargé du vêtement qui doit les en garantir.

Les fleurs, considérées dans les phénomènes de leurs couleurs, offrent des études non moins intéressantes : ainsi la violette est la première fleur qui annonce le retour du zé-

phyr . Sa couleur foncée contraste avec la neige qui l'entourne encore. Mais les frimas disparaissent, et soudain les prairies, les arbres, les buissons, se couvrent de fleurs aussi blanches que la neige qu'elles remplacent. La pureté du ciel, la légèreté des brises du matin, cette lumière si douce qui anime, qui pénètre la nature, nous apprennent seules que la saison a changé. C'est encore la décoration de l'hiver, et ce sont déjà les dons du printemps : un voile blanc couvre nos prairies et les arbres de nos vergers. A peine, au milieu des groupes de pommiers et de poiriers qui apparaissent de loin comme des pyramides de neige, on voit s'élever la tête rose d'un amandier ; quelquefois un vent léger agite toutes ces fleurs et emporte leurs pétales, qui voltigent dans l'air, semblables à des nuées de papillons roses et blancs. C'est ainsi que la Providence a établi une harmonie de couleur entre les neiges de l'hiver et les fleurs du printemps. Cette couleur blanche n'est point un caprice de la nature : c'est, comme l'explique d'une

manière si ingénieuse M. Aimé Martin, un effet de sa sollicitude et de sa prévoyance.

La physique apprend que les corps lancent de tous côtés leur propre chaleur : c'est ce que les savants appellent le rayonnement du calorique. A mesure que les rayons s'échappent, les corps se refroidissent, et ils tomberaient bientôt à la température de la glace, si la nature n'avait employé divers moyens pour empêcher le rayonnement.

C'est ainsi, par exemple, que les couleurs ont la propriété de retenir ou d'abandonner le calorique, suivant qu'elles sont plus ou moins foncées. Le blanc rayonne peu ; le noir rayonne beaucoup ; c'est-à-dire que le blanc conserve la couleur des corps, et que le noir la laisse échapper.

Voilà pourquoi la nature jette un manteau blanc sur les premières fleurs de la saison ; et c'est à l'abri de ce manteau que se préparent les fruits de toutes les saisons suivantes. La cerise, la fraise, les poires, les pommes sortent d'une fleur d'albâtre. C'est un vêtement



chaud , mais léger , dont la nature les enveloppe avec une sollicitude toute maternelle. A mesure que les frimas s'éloignent , les fleurs se rembrunissent ; elles changent de vêtements pour avoir frais : la nature a des habits pour toutes les saisons.

Mais , direz-vous , parmi ces fleurs qui s'étendent comme un tapis de neige aux premiers jours du printemps , j'aperçois la violette avec ses couleurs sombres ; qui la préservera du froid ? L'imprudente s'est revêtue d'un habit d'été au milieu de la gelée et des frimas.

Remarquez que la violette se cache sous son feuillage : on en a fait l'emblème de la pudeur , et ce n'est cependant que la crainte du froid qui la tient ainsi voilée.

Expliquons ce nouveau phénomène.

Tous les corps renvoient leur chaleur vers le ciel. Si le ciel est serein , il reçoit la chaleur sans la renvoyer , et les corps se refroidissent. Telle est la cause de la gelée dans les nuits si claires du printemps ; mais qu'un nuage couvre l'atmosphère , aussitôt la température

change , ce nuage rayonne vers la terre , comme la terre rayonne vers lui ; c'est-à-dire qu'il lui rend autant de calorique qu'elle lui en donne. Voilà pourquoi la chaleur est si étouffante , l'air si lourd dans les temps couverts de l'été. Le rayonnement se fait du ciel à la terre , et de la terre au ciel. Plus le temps est chargé d'humidité , plus il est chaud.

A présent revenons à la violette : ce qui se fait en grand dans l'atmosphère se fait en petit dans cette fleur ; elle rayonne vers le feuillage qui la couvre , et le feuillage qui la couvre rayonne vers elle. Dans cet échange perpétuel , la chaleur se maintient. C'est un second vêtement que la nature jette sur le premier ; mais ce vêtement la réchauffe sans la toucher ; il laisse un libre passage à l'air qui l'agite , et nous apporte ses parfums.

Ainsi la neige arrête le rayonnement de la terre ; elle lui conserve sa chaleur , comme un habit de laine nous conserve la nôtre. Supposons la neige noire , brune , rouge , ou de toute autre nuance foncée , qui facilite le

rayonnement ; et tous les végétaux qu'elle protège sortiront de son sein frappés de mort et de stérilité ! Pour opérer de si grands prodiges, la nature n'a eu besoin que d'un coup de pinceau !

Appliquez cette observation aux habitants de la brûlante Afrique , et vous aurez le secret de leur couleur. La nature bienfaisante jette sur eux un voile noir, afin de faciliter leur rayonnement, comme elle enveloppe nos terres froides d'un voile de neige , afin d'y concentrer la chaleur. Ainsi la peau noire des nègres est un bienfait de la Providence.

Mais déjà l'été succède au printemps ; la campagne a perdu son éclatante blancheur ; bientôt la bergère nuancera sa couronne de coquelicots , de bluets et d'inules ; ses pieds fouleront les cistes d'or , les pyramides bleues de la véronique , les étoilés de la jacobée et ces familles immenses d'orchis et d'ophris , dont les fleurs sont figurées comme des mouches brillantes , des papillons , et semblent prêtes à s'envoler lorsque le zéphyr balance leurs tiges légères.

A mesure que les saisons s'avancent, les fleurs se rembrunissent et se revêtent, pour ainsi dire, de leurs habits d'été. Appliquons cette remarque à d'autres climats, et nous aurons sous les yeux le tableau de l'Amérique et de l'Afrique, de ces pays que le soleil inonde de sa lumière, où l'on voit des flamants rouges, des colibris étincelants, des insectes d'or et de feu : spectacle magnifique que celui de ces riches nuances au milieu d'une nature gigantesque, au milieu des masses considérables des ondes et des colonnades de palmiers ! Harmonies enchanteresses que celles qui, dans nos régions, se montrent de toutes parts, sur les lisières des forêts et autour de leurs clairières, dans les rubus et les épines blanches, les cornouillers et les genêts dorés, et dans une multitude de buissons qui entremêlent leurs rameaux ! « Ces harmonies, » s'écrie Bernardin de Saint-Pierre, dont nous citerons les paroles pour terminer dignement ce chapitre, « ces harmonies décorent les ravins, les « précipices, les bords des eaux, les rochers

« et toutes les aspérités de la terre. Elles s'élè-  
« vent vers les cieux avec les hautes tiges  
« harmoniées des frênes et des ormes, des  
« pommiers sauvages et des châtaigniers, des  
« peupliers et des sapins, des hêtres et des  
« chênes. Rien n'égale la paix, la grâce et la  
« magnificence de ces retraites. On n'y entend  
« que les doux murmures des vents et les chants  
« des oiseaux. Ici, de vastes pelouses invitent  
« aux danses les bergères; là, de longues ga-  
« leries, de sombres portiques appellent aux  
« douces rêveries les amants, les poètes et les  
« philosophes. Ici et là, des temples majes-  
« tueux de verdure, élevés par des siècles sur  
« des trônes couverts de mousse, dominant au-  
« dessus de la forêt. Chaque arbre a son ex-  
« pression, et chaque groupe son concert. Des  
« sentiments confus d'amour et de respect,  
« de gaieté et de protection, de volupté et de  
« mélancolie religieuse, semblent sortir de  
« leurs flânes, et se succèdent tour à tour dans  
« le cœur de tout être qui a aimé et souffert. »



### CHAPITRE III.



#### EMBLEMES DES FLEURS.

---

Livre charmant de la nature,  
Que j'aime ta simplicité!  
Ta science n'est point obscure,  
Tu nous plais par la vérité,  
Nous retiens par la volupté,  
Et nous charmes par ta parure.  
Mais des plus tendres sentiments  
Les fleurs nous fournissent l'image ;  
Elles font les plaisirs du sage,  
Elles enchantent les amants  
Qui se servent de leur langage.  
De cet art aimable et coquet  
La beauté n'est point offensée,  
Et souvent son âme oppressée  
Confie aux couleurs d'un bouquet  
Les doux secrets de sa pensée.  
Leur langage est celui du cœur :  
Elles expriment la tendresse,  
Elles expriment la ferveur





*Aug. Dumenil del. et sc.*

ACACIA, *Elegance*. BLEUET, *Delicatessen*.

*N. Remond imp.*



Et les désirs de la jeunesse.  
Sans jamais blesser la pudeur,  
L'amant les offre à sa maîtresse,  
Et brûle encor, dans son ivresse,  
De lui prodiguer le bonheur  
Dont un bouquet fait la promesse.

ABSINTHE. — *Amertume.*

L'absinthe étant la plus amère de toutes les plantes, on en a fait l'emblème de l'absence, qui, suivant La Fontaine, est le plus amer de tous les maux.

Je vais tout seul, hélas! rêver en liberté;  
Si vous étiez avec moi, ma Julie!  
Je ne donnerais pas pour un an de gâité  
Un jour de ma mélancolie.

ACACIA ROSE. — *Élégance.*

Il y a un siècle que les forêts du Canada nous ont cédé ce bel arbre. Les sauvages de l'Amérique l'ont voué aux chastes amours, tandis que nous, nous l'avons consacré à l'élégance, à cause du beau vert de son feuillage et de ses jolies fleurs.

ACANTHE. — *Arts.*

Les anciens trouvaient la feuille d'acanthé si gracieusement découpée qu'ils en ornaient leurs vases les plus précieux. Virgile nous apprend que la robe d'Hélène était relevée par des feuilles d'acanthé en broderies. Callimaque conçut l'idée du chapiteau corinthien d'après l'offrande d'une nourrice sur le tombeau d'une jeune fille. Cette offrande consistait en bijoux disposés dans une corbeille entourée de feuilles d'acanthé. Depuis ce temps, cette plante n'a pas cessé de fournir des ornements à l'architecture et à la sculpture, et on en fait l'emblème des arts. Voici comment s'exprime sur ce sujet notre poëte préféré :

Ah ! si favorisé du dieu de l'harmonie,  
Si de son feu sacré ranimant mon génie,  
Je pouvais tout à coup offrir à vos regards  
Ces mortels inspirés, créateurs des beaux-arts ;  
Ces sages qui , marchant loin des routes tracées ,  
Nous ont fait héritiers de toutes leurs pensées ;

Je voudrais, mesurant la profondeur des cieux,  
Suivre du grand Newton le vol audacieux ;  
Le peindre triomphant au bout de sa carrière ;  
Et dans un pur cristal appelant la lumière,  
Déployer tout à coup à vos regards surpris  
Les riantes couleurs de l'écharpe d'Iris.  
D'un siècle tout entier interrogeant l'histoire,  
Mes vers vous rediraient la splendeur et la gloire.  
Molière avec gaîté châtiant nos erreurs ,  
Se moquant de Paris pour corriger ses mœurs ;  
Racine d'Athalie enfantant la merveille ;  
Rome se réveillant à la voix de Corneille ,  
Et ses héros, toujours plus grands que leurs revers ,  
De leur antique gloire étonnant l'univers.  
Je peindrais La Fontaine, et ses doux badinages  
Écrits pour les enfants, et qui charment les sages ;  
Fénelon, dont les cœurs gardent le souvenir,  
Qui légua son exemple aux siècles à venir,  
Et qui, pour éclairer les maîtres de la terre,  
Parlait comme Socrate et chantait comme Homère ;  
Bossuet, proclamant d'une éloquente voix  
Le néant des grandeurs sur le tombeau des rois,  
Et, le front couronné d'une palme immortelle,  
Implorant pour ces rois la clémence éternelle.  
Hélas ! ces jours fameux sont passés pour jamais,  
Et ce siècle, en fuyant, emporte nos regrets.

AIGREMOINE. — *Reconnaissance.*

La tige de cette plante est haute de trois

pieds ; ses feuilles sont velues , âcres et astringentes : ses fleurs rosacées et jaunes ; leur calice est épineux et se change en un fruit rond , hérissé de piquants . A propos de cette plante , citons la fable suivante :

**LES CAPUCINES ET L'AIGREMOINE.**

Dans un couvent de l'Arragon  
Vivaient d'aimables capucines ,  
Cachant leurs figures lutines  
Sous un grotesque capuchon ;  
Chacun en était idolâtre ;  
Et surtout de jeunes muguets  
Dont le parfum, le teint blanchâtre,  
Composaient les simples attraits.  
Les belles encapuchonnées ,  
Pour exprimer leur tendre feu ,  
Chaque soir se faisaient un jeu  
De leur lancer quelques fusées (\*) ;  
Mais cette innocente faveur  
Rendit jaloux un aigremoine,  
Qui , gros et gras comme un chanoine,  
Voulait être leur directeur.  
Le grand point , en pareille affaire ,  
Est de posséder l'art de plaire ;

(\*) Ces fleurs lancent, le soir, des étincelles électriques.

Et l'austère galant  
De plaire ignorait le talent.  
Tandis qu'il projetait de punir ces coquettes,  
L'été, successeur du printemps,  
Vint dessécher les mugnets si charmants,  
Et flétrir les anachorètes.  
Le jaloux, qu'on trouva moins laid,  
Obtint alors ce qu'il voulait.

Pour réussir il faut savoir attendre ;  
Et les cœurs les plus fiers finissent par se rendre.

ALOÈS SUCCOTRIN. — *Douleur.*

Cette plante originaire de l'île de Socotora, est de la famille des liliacées. L'aloès est fort employé en médecine, et son amertume a donné lieu à l'emblème qu'il désigne.

AMARANTE. — *Immortalité.*

Cette fleur, qui conserve sa couleur et ne se fane point, est bien appliquée à la pensée qu'elle représente. La teinte mélancolique de ses fleurs l'avait fait choisir dans l'antiquité comme un signe de deuil ; on s'en couronnait dans les fêtes funèbres. L'ordre des chevaliers

de l'Amarante fut institué par la reine Christine de Suède , en 1653.

Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on appelle ,  
Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux.  
Rose , retirez-vous , j'ai le nom d'immortelle ;  
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Je t'aperçois , belle et noble Amarante !  
Tu viens m'offrir, pour charmer mes douleurs ,  
De ton velours la richesse éclatante ;  
Ainsi la main de l'amitié constante ,  
Quand tout nous fuit , vient essuyer nos pleurs.

Ton doux aspect de ma lyre plaintive  
A ranimé les accords languissants ;  
Dernier débris de Flore fugitive ,  
Elle nous lègue , avec la fleur tardive ,  
Les souvenirs de ses premiers présents.

ANANAS. — *Perfection.*

Aucune plante n'a plus d'éloquence que l'Ananas dans le langage de Flore. En effet, le plus beau et le meilleur des fruits devait être le symbole de la perfection.

Parmi les espèces les plus célèbres par leur magnificence et leur parfum, nous devons citer le *pyramidalis*.

BIGNONE. — *Ardeur.*

La bignone, connue sous le nom de *jasmin de la Virginie*, est une espèce qui supporte nos hivers. C'est un des arbrisseaux les plus propres à composer des festons et des guirlandes sur les murs, les rochers et les arbres. Ses feuilles, d'un rouge éclatant, forment à l'extrémité des rameaux un superbe corymbe recourbé ; aussi le chantre de la nature dit-il : « Le colibri s'enfonce souvent dans la corolle rouge du bignonia, dont le goulot allongé a la forme d'une coupe antique. Sa petite tête brille des couleurs les plus vives : son plumage est irisé de saphir, d'émeraude, d'or, d'argent et de feu ; il semble s'épanouir au souffle du zéphyr, et s'élever comme une fleur dans une urne de rubis. »

Charmant ciseau, c'est au sein d'une fleur  
Que l'amour va le rendre père,  
Qu'il verra ses petits, qu'il aimera leur mère,  
Et qu'il connaîtra le bonheur.

BLÉ. — *Richesse.*

Citons , au sujet du blé , une fable extraite  
d'un *fablier de Flore.*

L'ÉPI DE BLÉ.

Trois beaux esprits , en allant à Vincennes ,  
Eurent ensemble un démêlé  
Sur un certain épi de blé  
Que l'un d'eux cueillit dans la plaine.  
« Voyez , dit Florimond , cet épi de froment ,  
Comme il est gros et comme il se rengorge !  
— Ce n'est pas du froment , reprit Paul , c'est de l'orge ;  
Je m'y connais assurément.

— Vous vous trompez tous deux , interrompit Armand ,  
Je gage que c'est de l'aveine ;  
Ne voyez-vous pas que la graine  
Va toujours en diminuant ? »

Pendant cet altercas survint le jeune Ariste ,  
Ami de ces messieurs , de plus , grand botaniste ;  
On lui montre l'épi... « Quelle simplicité !  
Ignorants , leur dit-il , c'est du seigle ergoté ;  
Notez ce nom sur votre liste. »

BOUTON DE ROSE. — *Jeune fille.*

Cet emblème est de tous les temps et de  
tous les poètes.



Jeune fille est le bouton frais  
De la rose prête d'éclorre ;  
Ce bouton est si cher à Flore  
Qu'une épine en défend l'accès.  
L'aiguillon perce , il assassine  
Le vieillard qui le vient cueillir.  
Qu'un jeune amant vienne s'offrir,  
Le bouton s'ouvre et plus d'épines.

GUILLEMAIN.

Les vers de Demoustiers sont peut-être plus jolis. Voici à quel point d'histoire mythologique ils se rattachent.

Jalouse de ce que Jupiter avait seul enfanté Minerve, Junon consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devait effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde :

Il existe encore une fleur  
Qui renouvelle ce prodige.  
Dès que l'hymen la touche, aussitôt elle meurt.  
Mais on voit naître de sa tige  
Une grâce enfantine, aux yeux tendres et doux.  
Ou bien un jeune amour, sans carquois et sans ailes,  
Ainsi les descendants des héros et des belles,  
De fleur en fleur sont venus jusqu'à nous.

CHÈNE. — *Hospitalité.*

Cet arbre , le roi de nos forêts , est de la famille des Armentacées ; il atteint souvent cent pieds de hauteur.

. . . . . robuste géant  
Contre lequel la faux du temps s'émousse.

Le chêne était un objet d'adoration chez nos pères. Les Celtes célébraient leurs mystères sous son épais feuillage. En Épire , ces arbres rendaient des oracles , et les Grecs le croyaient habité par des êtres d'un ordre surnaturel. A Rome , la couronne de chêne s'accordait à celui qui avait tué des ennemis , contribué à une victoire ou sauvé la vie à des citoyens. Les usages du chêne sont innombrables. On l'emploie comme bois de construction ; on recueille ses graines ; on en retire le kermès , le liège , le tan , une teinture noire , la noix de galle , etc.

DAHLIA. — *Faux éclat.*

Qu'on nous pardonne cet emblème : le Dah-

lia n'a ni odeur, ni utilité reconnues; voilà pour quelle raison nous le représentons comme l'image du faux éclat; mais, en revanche, il est impossible de voir la fleur de cette plante sans y reconnaître l'une des plus ravissantes productions de la nature.

Originnaire de Suède, elle doit son nom à un botaniste de cette contrée, le savant *Dahl*. Quelques personnes ont essayé d'échanger cette dénomination contre celle de *Georgina*, en l'honneur, dit-on, de Georgi, voyageur russe; mais le nom de *Dahlia* a prévalu, malgré tous les efforts contraires.

En 1789, la marquise de Bute importa le *Dahlia* d'Espagne en Angleterre, où il a longtemps été cultivé avec une éclatante supériorité. Mais, à partir de 1814, les plus belles graines furent semées en France, et nos cultivateurs ont si bien varié les espèces, depuis cette époque, qu'il est désormais impossible de trouver de plus belles collections de cette plante ailleurs qu'en France.

Tous nos jardiniers cultivent en ce moment

une variété connue sous le nom du *Comte de Paris*. C'est l'espèce la plus nouvelle, et aussi la plus jolie.

ÉGLANTINE. — *Poésie.*

Les piquants de cette fleur sont l'emblème des difficultés que la poésie offre à ses disciples. L'Académie des Jeux floraux à Toulouse, donne, chaque année, une églantine d'or à celui qui a remporté le prix de poésie sur ce sujet : « Célébrer les charmes de l'étude et ceux de l'éloquence. »

Madame Desbordes-Valmore a consacré les vers suivants à l'églantine :

L'ÉGLANTINE.

(Vous persuadez mon cœur.)

Églantine! humble fleur, comme moi solitaire,  
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre la main :  
Sans en être arrachée, orne un moment la terre,  
Et comme un doux rayon console mon chemin.

Quand les tièdes zéphyrus sommeillent sous l'ombrage  
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlants,  
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,  
Par ton souffle vers toi guide nos pas tremblants.



SERINGA, *Amor paternalis*. ÉGLANTIER, *Secura*  
MARGUERITE DES PRÉS, *Py sengera*.



Mais ton front humecté par le froid crépuscule  
Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;  
Tes parfums sont enlos dans leur blanche cellule ,  
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs.

Rose, console-toi ! le jour qui va paraître  
Rouvrira ton calice à ses feux ranimé ;  
Ta brillante auréole , il la fera renaître ,  
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi dans l'ombre  
Je me cache, et je cède à l'abandon du jour ;  
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre ;  
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour !

GIROFLÉE. — *Beauté durable.*

On en compte plusieurs. La giroflée rouge (emblème, *dépit*) se cultive dans les parties méridionales de l'Europe. Elle fleurit dans toutes les saisons : on la cultive dans nos jardins pour en obtenir des variétés à fleurs doubles de diverses couleurs. La giroflée jaune croît sur les vieux murs et dans les ruines d'édifices : elle a pour emblème, *préférence*. La blanche représente la *simplicité*.

Charlemagne aimait beaucoup les giroflées : au temps des croisades , nos guerriers en rapportaient de l'Égypte et de la Syrie.

La dénomination française de la giroflée vient de l'odeur de girofle qu'exhalent ses fleurs. Le nom de la plante est arabe.

HORTENSIA. — *Frivolité.*

Cette belle fleur, appelée vulgairement *rose du Japon*, n'est connue en France que depuis 1795.

L'hortensia forme ce qu'on appelle des fleurs en corymbe. Ce sont des réunions de fleurs distinctes et nombreuses qui viennent aux extrémités des rameaux. Les plus intérieures ne ressemblent pas tout à fait même, par les caractères, à celles de l'extérieur.

La beauté des fleurs de l'hortensia, tantôt roses, tantôt bleues, les avait mises fort à la mode, il y a trente ans, et sans être l'objet d'un engouement presque exclusif, ces fleurs sont encore fort recherchées, malgré leur privation d'odeur.



Commerson ayant rencontré l'hortensia dans son voyage autour du monde, le dédia à une personne qui lui était chère, et qui l'accompagnait dans ses excursions. Avant lui, ce bel arbrisseau avait été, il est vrai, découvert par deux voyageurs étrangers, mais sous d'autres noms. L'un, Thunberg, l'avait prise pour une espèce de *viorne*; l'autre, Loureiro, pour une *primevère*.

Les Chinois et les Japonais, chez lesquels nous avons été chercher l'hortensia, en apprécient tout comme nous la grâce et l'éclat, et souvent sur les papiers qui nous viennent de ces contrées nous voyons ces arbrisseaux à côté des camellias dont les fleurs ont fait fureur à leur tour dans le monde élégant, et qu'on retrouve encore dans les bals et dans les boudoirs.

L'hortensia se multiplie plus facilement de bouture; il demande une terre de bruyère, et veut être garanti du froid en hiver; les fleurs se succèdent et conservent leur éclat pendant une grande partie de la belle saison.

La variété à fleurs bleues se produit en employant une terre ferrugineuse. Le nom japonais est *sejo* ; et le chinois , *sau cau hoa*.

IRIS. — *Message*.

Chez les anciens , l'Iris était le symbole de l'éloquence. L'odeur de cette fleur ressemble à celle du jasmin. L'emblème de l'*Iris blanc* est *ardeur*.

Les mythologues nous disent qu'Iris était fille de Chaumas, fils de la Terre. Messagère de Junon , elle fut placée dans le ciel par cette divinité , pour prix de ses services. Selon les poètes , c'est l'écharpe d'*Iris* que nous admirons dans l'arc-en-ciel. Son emploi particulier était d'abrèger l'agonie des malheureux qu'une passion violente portait à se donner la mort.

L'*Iris* croissait en abondance sur les montagnes de la Macédoine. Les anciens avaient soin qu'elle fût cueillie par une personne chaste , et observaient à cette occasion une foule de pratiques superstitieuses.

On trouve en Provence une sorte d'*Iris*, appelée *œil de-paon*, parce que ses fleurs imitent cette espèce de disque qui se trouve sur la queue de l'oiseau de Junon.

Parmi les biens perdus dont je soupire encore,  
Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bleu si beau,  
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,  
Puis que je ne vis plus à la suivante aurore!  
Ne devrait-elle pas renaître à mon tombeau?

#### LAURIER. — *Gloire.*

Cette plante est originaire de l'Italie. Le laurier, dont le nom dérive du latin, fut de tout temps révééré chez les anciens, qui l'avaient consacré à Apollon; depuis, on en couronne les héros et les poètes. Plusieurs végétaux portent improprement le nom de laurier. Le plus remarquable est le *laurier-rose*. Laurier! s'écrie M. de Saint-Ange :

Tu seras du vainqueur l'ornement et le prix!  
Tes rameaux, respectés des foudres ennemis,  
Du palais des Césars protégeront l'entrée;  
Et comme de nos fronts la jeunesse sacrée

N'éprouvera jamais les injures du temps ,  
Que ta feuille conserve un éternel printemps.

Les bords du *Pénée* sont couverts d'une multitude de lauriers ; ils s'élancent à la hauteur des plus grands arbres, et l'on assure que, par une vertu secrète , ils éloignent la foudre des rives qu'ils enchantent. C'est là , dit-on , ce qui a fait imaginer aux poètes de changer en un arbrisseau la fille du fleuve grec. Laurier, dans cette langue, s'exprime par le mot *Daphné*. On se rappelle le myrte charmant de Marmontel, au sujet de cette nymphe.

Daphné fut sensible et belle ,  
Apollon sensible et beau :  
Sur eux l'amour d'un coup d'aile  
Fit voler une étincelle  
De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite ,  
Rougit, voyant Apollon.  
Il s'approche , elle l'évite ;  
Mais fuyait-elle bien vite ?  
L'amour assure que non.

Le dieu qui vole à sa suite ,  
De sa lenteur s'applaudit.  
Elle balance , elle hésite :  
La pudeur hâte sa fuite ,  
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace ,  
Il est prêt à la saisir :  
Elle va demander grâce ;  
Une nymphe est bientôt lasse  
Quand elle fuit le plaisir.

Elle désire , elle n'ose . . . .  
Son père voit ses combats ,  
Et par sa métamorphose  
A sa défaite il s'oppose :  
Daphné ne l'en priait pas.

C'est Apollon qu'il implore ;  
Sa vue adoucit ses maux :  
Et vers l'amant qu'elle adore  
Ses bras s'étendent encore  
Et se changent en rameaux.

LIERRE. — *Amitié.*

Cet arbrisseau est le symbole de l'amitié ,  
parce que , même après la mort , il n'aban-

donne jamais les arbres auxquels il est attaché. Un poète a dit à une jolie femme :

L'amitié seule véritable  
Est l'histoire de notre cœur,  
Et l'amour n'en est que la fable.  
Ah! de nos cœurs depuis longtemps,  
Si vous aviez voulu m'en croire,  
Nous aurions par nos sentiments  
Mélé la fable avec l'histoire.

LILAS BLANC. — *Premier amour.*

Cette plante est originaire de Perse. Lilas est un nom arabe que Linnée a changé en celui de *syringa*, dérivé du mot grec *syrinx*, flûte, pour indiquer que leur bois, rempli de moelle, peut se creuser comme une flûte. Les Turcs en font en effet des tuyaux de pipe. L'arbrisseau vulgaire nommé *syringa odorans* est d'un autre genre.

On a consacré le lilas aux premières émotions d'amour, parce que rien n'a plus de charmes que les émotions que son aspect nous cause au retour du printemps. Voici en quels





*Aug. Damiens del. et sculp.*

LILAS, *Première émission d'Amour*  
GUIMAUVE, (*alibea* *Bienfaisance*). LISERON DES CHAMPS, *Camellia*



termes poétiques M. Jules Baget traduit le  
premier amour :

Un voile épais couvre ma vue,  
Un feu secret brûle mes sens ;  
Au doux retour de mon printemps  
Succède une peine inconnue.  
Amour, qui perças de tes traits  
Un cœur prêt à braver ta rage,  
Ah ! flétris , flétris tant d'attraits !  
De Corinne l'ardente image  
Rit des combats que j'ai livrés.  
Les larmes sont mon seul partage :  
Mes yeux , pleurez , pleurez , pleurez.

Ses yeux , où le jais se colore  
Du vif éclat de la beauté,  
Son gai sourire et sa bonté  
Du bonheur promettent l'aurore :  
Mais Corinne, froide au plaisir,  
Est la rose qui se refuse  
Aux frais baisers du doux zéphyr.  
Ah ! faut-il que je vous accuse,  
Charmes puissants qui m'enivrez !  
Du moins encouragez ma muse :  
Mes yeux , pleurez , pleurez , pleurez.

Quoi ! sans pitié, votre jeune âge  
Veut que je meure avant le temps !

Faible arbrisseau battu des vents,  
Mon front se courbe sous l'orage.  
Sur vos traits brille la splendeur  
D'un ange venu sur la terre,  
Pour y soulager la douleur.  
Ange, sur ma chaude paupière  
Daiguez poser vos doigts sacrés.  
Mais elle est sourde à ma prière!  
Mes yeux, pleurez, pleurez, pleurez.

Corinne, au moins si ma tendresse  
N'a pas d'écho dans votre cœur,  
Donnez l'amitié d'une sœur  
A celui que l'amour délaisse.  
Ce talisman, magique anneau,  
Charmera mon trop long voyage  
Et me suivra jusqu'au tombeau.  
D'un mot relevez le courage  
De l'âme que vous inspirez :  
L'amitié console à tout âge.  
Mes yeux, pleurez, pleurez, pleurez.

Mais, ô puissance de ma lyre !  
Corinne s'émeut à ma voix,  
Et, éédant à mes vœux, je vois  
Ses roses lèvres me sourire.  
Tressons des couronnes de fleurs,  
Et sur sa tête, avec ivresse,  
Entrelaçons ses jeunes sœurs !

Brillez, emblèmes de jeunesse,  
Brillez au front que vous parlez :  
Et vous, de joie et de tendresse,  
Mes yeux, pleurez, pleurez, pleurez.

MYOSOTIS. — *Ne m'oubliez pas.*

Les jolies fleurs de cette plante brillent, au mois de juillet, d'un bleu semblable à celui du ciel ; elles se penchent au bord des ruisseaux, et semblent se mirer dans le cristal des eaux. Aimé Martin a dit :

Pour exprimer l'amour ses fleurs semblent éclore ;  
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.  
Dans la main des amants elles disent encore :  
Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

Une dame de beaucoup d'esprit vient de composer les vers suivants, sur le même sujet :

**NE M'OUBLIEZ PAS !**

—  
A MA FILLE.

Emblème de constance,  
Aimable fleur,

Doux parfum d'innocence  
Et de bonheur!  
Aux soupirs de l'absence  
Tu t'ouvriras  
Pour dire à l'inconstance :  
N'oubliez pas!

Tu nais, frêle et mignonne,  
D'un souffle pur,  
Et le ciel te couronne  
D'un tendre azur!  
Quand mon ange repose,  
Glisse tout bas  
Sur ses lèvres de rose :  
N'oubliez pas!

De ta fraîche corolle  
Ses blonds cheveux  
Se font une auréole  
Couleur des cieux!  
Sur son front enlacé  
Tu t'ouvriras ;  
Murmure à sa pensée :  
N'oubliez pas!

Enfant de la vallée,  
Elle est ta sœur!  
Et tu t'es effeuillée  
Près de son cœur!

Dans sa jeune prière  
Mêle... tout bas  
Au doux nom de sa mère :  
N'oubliez pas!

Comme toi, gracieuse,  
Ma douce enfant!  
Ouvre, belle et joyeuse,  
Son cœur aimant!  
Flatte sa main légère,  
Nais sous ses pas!  
Et redis pour sa mère :  
N'oubliez pas!

Déjà son front recèle  
Mon souvenir!  
Souvent son cœur m'appelle  
Par un soupir!  
Ah! son âme rêveuse  
Connaît, hélas!  
La fleur harmonieuse  
N'oubliez pas!

MYRTE. — *Amour.*

Lorsque cette jolie plante est fleurie, son emblème est *amour trahi*. Le nom de *myrte* est dérivé du mot grec *myron*, qui signifie *parfum*.

Cet arbrisseau a été consacré à Vénus , depuis que des *myrtes* touffus dérobèrent cette déesse à la pétulance d'une troupe de satyres.

Le *myrte* se plaît dans les climats chauds ; cela sert à expliquer d'une manière ingénieuse l'offrande qu'on en fait à l'amour.

On voyait près de Trézène un myrte sous lequel Phèdre regardait de loin Hippolyte sur son char : dans sa rêverie , l'épouse de Thésée avait , avec l'aiguille de ses cheveux , criblé les feuilles de ce myrte. On bâtit depuis dans ce lieu un temple consacré à Vénus *spéculatrice* (Vénus regardant).

Les vainqueurs aux jeux Olympiques recevaient une couronne de myrte. On en ornait les statues des héros. Virgile nous assure qu'il existait aux enfers un bosquet de myrtes dans lequel erraient mélancoliquement les ombres amoureuses. Ce fut là qu'Énée retrouva la reine de Carthage.

Le myrte est l'emblème de l'amour. L'auteur des lettres à Sophie s'écrie à ce sujet :

Oh ! qui peindra jamais tes attraits enchanteurs ,  
Amour, fils de Vénus, dieu puissant d'Idalie !  
Tu parais : le vent fuit, et la terre embellie  
Tressaille de plaisir et se couvre de fleurs ;  
La mer a pris soudain une face riante ;  
Les bois ont incliné leur cime verdoyante ,  
Et le ciel plus serein, plus brillant et plus pur,  
Déroule devant toi ses vastes champs d'azur.  
A peine le printemps ramène le zéphyre :  
Tout frémit, tout s'anime et ressent ton empire ;  
Des chants vifs et joyeux annoncent ton retour.  
Et l'univers entier rend hommage à l'amour.  
Déjà s'abandonnant au dieu qui les entraîne ,  
Les taureaux enflammés, bondissant dans la plaine,  
Traversent les forêts, les torrents, les déserts,  
De leurs naseaux brûlants interrogent les airs,  
Et bientôt on les voit, au milieu des campagnes,  
Reposer triomphants auprès de leurs compagnes.  
Amour, charmant amour, tout cède à tes attraits.  
Faible mortel, en vain, pour éviter ses traits,  
Tu gravis sur les monts, tu vogues sur les ondes ;  
Tu t'enfonces en vain dans les forêts profondes ;  
Au fond de ces déserts, quand tu crois échapper,  
Le dieu lance le trait qui vole te frapper.

NARCISSE. — *Amour de soi-même.*

S'épanouissant au fond des bois, dit la  
comtesse de Bradi, penchée sur le bord des

eaux, jamais fleur ne justifia mieux les fictions des poètes, qui firent naître d'un jeune chasseur épris de sa beauté, et mourant d'amour en contemplant son image dans une fontaine. Son histoire, ou plutôt sa fable, contient plus d'un enseignement : fils de Céphise et de Liriope, il avait été prédit à ses parents par le devin Tirésias qu'il mourrait dès qu'il se verrait. Il n'y avait ni miroir ni glaces, mais les marbres, les métaux réfléchissaient les objets !... Il fallait éloigner Narcisse des endroits habités, où quelques corps polis pouvaient lui présenter son image. On le conduisit dans les bois, et son éducation fut négligée. Tandis qu'un exercice violent fortifiait son corps, son esprit sans culture ne se développait point, et demeurait accessible à des passions qu'il ne raisonnait jamais. Une jeune nymphe venait, à la même époque, d'être condamnée, par la reine des dieux, à ne hanter que les forêts, les montagnes, les grottes, seuls lieux que fréquentait Narcisse. Cette nymphe, c'était Echo, qui devait sa naissance



à l'air et à la terre, et qui, honorée d'abord de la confiance de Junon, l'avait perdue en parlant assez légèrement de cette déesse, laquelle trouvait Echo amusante et spirituelle quand elle lui racontait les affaires d'autrui, mais la déclara bavarde, commère et médisante, dès qu'elle s'entretint de celles qui la concernaient. Echo fut punie sévèrement, mais convenablement : on lui fit, dans la conversation, dont elle avait abusé, une part très-étroite, et elle dut se borner à répéter le dernier mot qu'elle entendrait....

Réduite à ce rôle secondaire, Echo s'ennuya bientôt, et, ainsi que nous le voyons encore, prit pour de l'amour le besoin de se distraire. Elle aima Narcisse, qui, peu touché d'un sentiment dont l'origine lui était sans doute connue, n'y répondit point.

Supporter à la fois la colère de sa protectrice et le mépris du chasseur, c'en fut trop pour Echo : exemple à jamais mémorable pour les jeunes filles, elle *sécha* du besoin de parler et de plaire ; et il ne resta d'elle que ce

son de voix mélancolique qui répond à notre voix dans quelques lieux.... Narcisse, satisfait d'abord d'être débarrassé de la nymphe, regretta bientôt le temps où il n'était qu'ennuyé de ses plaintes sentimentales... Une source encadrée dans un gazon touffu, qu'entouraient des arbres dont un feuillage léger interceptait les rayons du soleil sans obscurcir leur lumière, offrit tout à coup aux yeux du chasseur ses eaux transparentes, reposant sur un lit de cailloux bruns.... Altéré après une chasse fatigante, Narcisse se baisse, et, formant une coupe de sa main, veut étancher la soif qui le dévore; mais il s'est incliné, il voit un nouveau visage qui resplendit de toute la fraîcheur, de toutes les grâces de la jeunesse, et des yeux brillants qui, sans se détourner, soutiennent ses regards curieux. Sa tête demeure penchée, sa main suspendue. Rien ne trouble cette surface limpide, car Narcisse a cessé de respirer. N'est-ce pas la naïade de la fontaine qui le regarde, qui lui sourit, qui l'attendait?... elle est muette, sourde, sotte,

méchante peut-être, mais elle est belle, bien plus belle qu'Echo...; ne faut-il pas vivre pour elle et par elle? Hélas! le plaisir des yeux ne nourrit guère! Narcisse *sèche* à son tour, et à la place où il expire s'élève la fleur qui porte son nom : c'est le jeune chasseur, que les dieux ont métamorphosé... Mais les savants ne nous ont point dit si le fils de Céphise avait été représenté par le Narcisse jaune commun dont le nectaire forme un long et large tube, ou par le narcissé blanc que cultivent nos jardiniers : il y aurait dans cette question de quoi diviser une académie; aussi ne nous permettrons-nous point de prononcer. Malgré l'élégance de sa hampe légère et cannelée, de sa corolle découpée jusqu'à un nectaire d'or et de vermillon, le blanc de ses pétales, quoique pur, est si mat, que son aspect a quelque chose de mélancolique; aussi le *narcisse* était-il au nombre des fleurs funéraires chez les anciens, et en couronnaient-ils l'implacable Némésis, ainsi que les Parques. Son nom

même, *assoupissement*, ne rappelait point une idée gaie.

Cependant il a été chanté par plusieurs poètes. Malfilâtre le décrit ainsi :

Plante agréable et de frêle existence,  
Enfant de Flore à peu de jours borné ;  
Doux, languissant, symbole infortuné  
De la froideur et de l'indifférence.

Dans la *guirlande de Julie*, Habert fait tenir au narcisse le langage suivant :

Épris de l'amour de moi-même,  
De berger que j'étais je devins une fleur.  
Faites profit de mon malheur,  
Vous que le ciel orna d'une beauté suprême,  
Et, pour en éviter les coups,  
Puisqu'il faut que tout aime, aimez d'autres que vous.

On ignore pourquoi Habert fit de Narcisse un berger au lieu d'un chasseur ; mais cela pourrait s'expliquer par le goût de l'époque, où l'on ne rêvait que *pastorales*, *bergeries*, *idylles*. L'*Astrée*, d'Urfé, avait mis ce genre en vogue, et la grande Mademoiselle, toute fière, toute seditieuse, toute vieille

qu'elle était, faisait tirer sur les troupes du roi de France le canon de la Bastille, et se pâmait d'aise rien qu'en songeant aux délices de la vie champêtre.

En envoyant à une femme un narcisse qu'il avait cueilli pour elle, M. Locquard y joignit ces vers :

Narcisse, sur le sein de la jeune Isabelle,  
Tu recevras bientôt une faveur nouvelle.  
Ah ! si tu l'avais vue ainsi que je la vois,  
Tu n'aurais jamais pu mourir d'amour pour toi ;  
Tu serais mort d'amour pour elle.

Une charmante romance de Florian, auteur que l'on dédaigne un peu trop aujourd'hui, commence ainsi :

Beaux narcisses qu'une bergère  
Qui vous égalait en blancheur  
Laissa dans ce pré solitaire,  
Devenez à jamais ma fleur.

Il n'est pas étonnant que l'amour, qui parle de lui à propos de tout, se trouve mêlé à l'histoire du Narcisse ; mais une chanson bachique inspirée par cette fleur, qui ne re

cherche que les eaux , est une particularité :

Je suis un narcisse nouveau  
Qui m'aime et qui m'admire ;  
Mais c'est dans le vin , non dans l'eau ,  
Que toujours je me mire ;  
Et quand je vois le coloris  
Dont il peint mon visage ,  
De l'amour de moi-même épris ,  
J'avale mon image.

Ovide, Cowley, Dubos, beaucoup d'autres ont chanté le narcisse. Dans les *jeux allégoriques*, le père Santel termine ainsi l'histoire de Narcisse.

« Toi qui, brillant de toute la fraîcheur de la jeunesse, aimes à interroger ton miroir, ah ! garde-toi de trop compter sur ton état périssable ! Bientôt le temps ternira les roses de ton visage. La beauté est fugitive ; c'est une fleur passagère que le matin voit naître, et que le soir voit mourir : heureuse encore lorsque l'orage ne la renverse pas au milieu du jour ! Songe que la vertu est préférable aux attraits, et que les ornements du corps

ne sont rien auprès de ceux de l'esprit ! »

La vue d'un narcisse à Constantinople n'inspire pas des réflexions aussi morales ; mais elle doit répandre quelque bonheur dans le cœur de l'odalisque à qui il est envoyé. C'est souvent une jeune fille grecque , arrachée des bras de sa mère par la volonté d'un pacha tyrannique , ou enlevée par des pirates sur le rivage de la mer, puis vendue et renfermée dans un harem. Là , elle n'a pour consolation que la visite de quelques Juives vendant des mouchoirs de l'Inde, des ceintures brodées , des babouches et des parfums. Quand, au fond de la corbeille qui contient les emplettes qu'elle vient de faire , la captive trouve un narcisse, quelle doit être sa joie, puisque cette fleur signifie : *Je vous donnerai, dans toutes les occasions, des preuves que je suis votre esclave...* Il n'est point probable que le parfum du narcisse , accusé d'être narcotique, agisse alors ; mais, s'il endort l'odalisque , elle rêvera qu'elle est libre , qu'elle est rendue à sa famille , à son pays ; et, en se

réveillant, elle priera la *Panagia* (\*) de bénir celui qui s'intéresse à son sort... Et chez nous, le narcisse est pourtant le symbole de l'égoïsme!

Une pierre qui imite la fleur du narcisse, ou qui peut-être n'en porte que l'empreinte, est nommée *narcissite*.

PENSÉE. — *Pensée.*

Le mot pensée s'écrivait autrefois *paonsée*, parce que cette fleur ressemble aux plumes du paon. C'est par un jeu de mots que cette fleur est devenue le symbole des pensées morales, comme le souci l'est du chagrin. Parmi les plus jolis vers que cette fleur a inspirés, mentionnons les suivants :

Douce pensée, ornement du printemps,  
Un jour voit naître et finir ton empire ;  
Pensers d'amour que jeune fille inspire  
Naissent plus vite et durent plus longtemps.

Piquante et modeste à la fois,  
Trop souvent délaissée,

(\*) Nom de la Vierge chez les Grecs.





*Jay Dumont del et sc*

GEILLET, *Amoræ sincera*. PENSÉE, *Helianthus*  
MUGUET, *Nitardu bouhoar*. NARCISSE JONQUILLE, *Lusus*



C'est dans un vallon , dans un bois  
Que se plaît la pensée.  
Adieu, douce pensée,  
Image du plaisir ;  
Mon âme est trop blessée,  
Tu ne peux la guérir !  
L'espérance légère  
De mon bonheur  
Fut douce et passagère,  
Comme ta fleur !

Un autre poëte a dit :

. . . . . les masses insensées  
Ont délaissé les fleurs et surtout les pensées !

**PERVENCHE.** — *Doux souvenir.*

Cette fleur , aimée de J.-J. Rousseau ,  
forme par son bel émail bleu de jolis tapis  
dans nos bosquets d'hiver. M. Fabius décrit  
ainsi la pervenche :

Devant moi , sur le roc , était un chêne antique ;  
Plus loin , de saint Benoît la chapelle gothique  
Seule attestait que l'homme avait connu ces lieux ;  
Et ce tableau tranquille assoupissait mes yeux.  
J'étais heureux alors , car j'oubliais la vie !  
Mais un frêle rameau troubla ma rêverie ;  
Il s'agitait dans l'air , pendait en balançant ;  
Comme un souffle qui fuit il m'effleure en passant .

Je le suivais de l'œil ; sous la roche qui penche  
J'aperçus une fleur : c'était une pervenche.  
Elle était jeune et fraîche, et son bleu pâle et pur  
Au regard semblait fuir comme le vague azur.  
« O fleur de ce désert , fille de la nature ,  
« Belle de ton éclat , belle de ta verdure ,  
« Viens, cède à mon effort ! » dis-je. Et, tendant la main,  
Je détachai la fleur et la mis sur mon sein.  
Mais le jour s'éteignait : c'était la dernière heure ;  
Et moi bien lentement je gagnai ma demeure.  
Et ma fleur se flétrit , mais son débris léger  
Me rappelle toujours un bonheur passager !

PRIMEVÈRE. — *Retour du printemps.*

Cette jolie plante ouvre ses fleurs au moment où l'hiver finissant nous annonce le retour des beaux jours. La rose n'a pas plus inspiré les poètes que la primevère , à cause de son apparition aux premiers zéphyrus :

Le doux printemps est de retour ;  
Il rajeunit , charme la terre ,  
Avec lui ramène l'amour.  
L'astre brillant de la lumière  
A déjà prolongé le jour ;  
Le ciel ne voit plus les nuages  
Ternir l'éclat de son azur ;  
Le ruisseau transparent et pur



*Fig. Dumortier del et sc*

PRIMEVÈRE DE CHINE, *Primula japonica*



N'est plus gonflé par les orages ;  
Le zéphyr chasse les frimas ,  
Et l'hirondelle voyageuse,  
Franchissant la mer orageuse ,  
Revient habiter nos climats ;  
L'aimable et tendre Philomèle  
Fait entendre ses doux accents ;  
L'amour a fait naître ses chants ,  
L'écho les répète avec elle ;  
Le cygne au plumage argenté,  
Sur l'onde se jouant sans cesse ,  
Incline son cou , se redresse ,  
Plonge, et tout fier de sa beauté,  
De sa grâce et de sa noblesse ,  
Navigue avec agilité.  
Partout quelle vive allégresse !  
Quelle joie au sein des hameaux !  
Sur l'herbe que zéphyr caresse  
Bondissent les jeunes agneaux ;  
J'entends le son des ehalumeaux ;  
Je vois la folâtre jeunesse  
Dans les prés, au bord des ruisseaux,  
Livrant son cœur à la tendresse,  
Danser à l'ombre des ormeaux.  
Quittez votre toit solitaire,  
Amis, et venez dans les champs  
Jouer des plaisirs du printemps  
Tandis qu'il règne sur la terre.  
Le sombre hiver qu'il a chassé  
Déjà se prépare à le suivre :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,  
Et bientôt il aura passé.

**PYRAMIDALE BLEUE.** — *Constance.*

On a fait de cette plante l'emblème de la constance, parce que ses fleurs bleues sont la couleur symbolique de cette vertu, et qu'elles se succèdent sans interruption pendant une grande partie de l'année. En parlant des anciens romans, un auteur s'écrie à propos de la constance :

On n'y voit que des cœurs constants,  
Des sages, des femmes cruelles,  
Et l'âge d'or des vrais amants  
L'est aussi des amis fidèles ;  
Ainsi l'on peint le bon vieux temps.  
De ces jours heureux d'innocence,  
De l'amour et de la constance,  
On fait aujourd'hui les romans.

**ROSE.** — *Beauté.*

La reine de nos jardins naquit, suivant Anacréon, lorsque Vénus sortit du sein de l'onde. L'incarnat de cette fleur délicieuse est



attribué au sang de Vénus. Cette déesse éperdue volait au secours de son Adonis blessé à mort ; des *rosiers* épineux se trouvèrent sur son passage , déchirèrent son sein , et plusieurs gouttes de son sang jaillirent sur les roses ; ces fleurs , qui jusqu'alors avaient été blanches , ont conservé depuis la couleur du sang de Vénus. S'il fallait citer deux vers seulement de toutes les poésies inspirées par les roses , nous pourrions composer un gros in-folio. Bornons-nous à la traduction de l'ode d'Anacréon : quel poëte pourrait se fâcher de cette préférence ?

Des fleurs je chante la plus belle ,  
La rose , trésor du printemps,  
Thaïs, à ma chanson nouvelle  
Viens mêler tes aimables chants.  
Des humains la foule charmée  
Admire ee don précieux ,  
Et la pure haleine des dieux  
De ses parfums est embaumée.  
Dans la saison chère aux amours,  
Des grâces la troupe riante ,  
Pour en composer ses atours ,  
Va cueillir la rose naissante ;

Vénus, empruntant ses couleurs ,  
En paraît encore plus charmante ;  
La rose est chère aux doctes sœurs ,  
Et le poëte heureux la chante,  
Dans le buisson, pour la saisir,  
La main se glisse et brave l'épine ;  
Qu'il est doux alors de cueillir  
De l'amour la fleur purpurine,  
Et dans un ravissant loisir  
D'en savourer l'odeur divine !  
Des festins la rose est l'honneur ;  
Et dans ces jours où le buveur  
Livre à Bacchus son âme entière ;  
Pour lui , moins douce est la lumière  
Que ne l'est cette aimable fleur.  
Sans la rose, que peut-on faire ?  
Des sages qu'Apollon préfère  
Lisez les vers harmonieux ;  
Elle teint les doigts de l'aurore :  
Des nymphes le bras gracieux  
Lui doit l'éclat qui le décore ,  
Et des plus tendres de ses feux  
Vénus entière se colore.  
Dans nos maux sa vertu souvent  
Fut utile au dieu d'Épidaure,  
Et ses guirlandes sont encore  
Des morts le dernier ornement.  
Bien que le temps lui fasse outrage ,  
La rose orne encor le boeage ,  
Et jusqu'à son dernier moment



CEILLET DE POÈTE, Suisse. ROSE BLANCHE, Suisse.  
JASMIN DE VIRGINIE, Séparation.



A les parfums de son jeune âge.  
Me faut-il raconter comment  
La terre fit ce bel ouvrage ?  
Alors que, glissant sur les flots,  
Sortit du sein de l'onde émue  
La belle reine de Paphos,  
Cypris, rougissant d'être nue,  
Quand du cerveau du roi des cieux,  
Terrible et respirant la guerre,  
S'élança la déesse altière  
Dont l'aspect fit trembler les dieux ;  
Cybèle, à ce double prodige,  
N'opposa, pour charmer les yeux,  
Qu'un bouton de sa jeune tige.  
L'Olympe en le voyant sourit,  
Et sur la plante répandit  
Du nectar la douce rosée ;  
Des parfums du ciel arrosée,  
Soudain traîche et majestueuse,  
Parut sur la branche épineuse  
La rose que Bacchus chérit.

Avant de terminer l'article relatif à la rose,  
disons quelques mots de la *Rosière de Salency*  
et de la *Rose d'Or*.

On se rappelle cette antique institution de  
saint Médard, évêque de Noyon, qui consis-  
tait à couronner, tous les ans, une rosière dans

l'église de Salency. Le prix de la vertu était un simple chapeau de *roses blanches*.

La sœur du fondateur fut nommée en 532, d'une voix unanime, première rosière de Salency ; elle reçut la couronne des mains de saint Médard, et la légua, avec l'exemple de ses vertus, aux compagnes de son enfance. La couronne de Salency a passé, de protecteur en protecteur, sur le front de l'innocence, et cette touchante cérémonie se renouvelle chaque année.

M. Fontanes a dit.

. . . . . hélas ! belle rosière,  
D'autres amis des mœurs doteront la chaumière ;  
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,  
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

La *rose d'or* fut instituée par le pape, dans le douzième siècle, et fut d'abord donnée par galanterie à quelques princes ou princesses ; mais, bientôt après, les papes changèrent cette galanterie en un acte d'autorité, par lequel, en donnant la *rose d'or* aux souverains, ils témoignaient les reconnaître comme tels,





SENSITIVE, *Mimulus aurantiacus*. CAPUCINE, *Artemisa vulgaris*.



et d'un autre côté les souverains acceptèrent avec plaisir, de la part du saint-siège, cette espèce d'hommage. Alexandre III envoya la *rose d'or* à Louis le Jeune, roi de France, pour le payer des grands honneurs qu'il en avait reçus dans son voyage en France.

SENSITIVE. — *Pudeur.*

Cette fleur, originaire du nouveau monde, est nommée en latin *mimosa pudica*, parce qu'elle semble imiter les minauderies d'une comédienne.

Un jour, dit Aimé Martin, que j'étais assis sous un bouquet d'acacias aux épines blanches comme de l'ivoire, je vis tout à coup l'ombre qui m'environnait se mettre en mouvement, et faire place à des jets de lumière ; je levai les yeux, toutes les feuilles de ces arbres venaient de se fermer : le bosquet entier était flétri. Un nuage, en passant au-dessus de ma tête, avait causé ce phénomène ; mais le ciel étant redevenu serein, les feuilles parurent se rouvrir, et reprirent soudain leur

fraîcheur. Je pensai d'abord que cet arbre , qui fleurit dans les climats brûlants de l'Inde, ne donne son ombre que sous les rayons du soleil, et que , par une espèce de prévoyance, il la refuse à la terre lorsqu'elle semble n'en avoir plus besoin ; mais je découvris bientôt que ce mouvement avait un but plus utile, et annonçait une prévoyance plus admirable. Les feuilles de l'acacia à grandes épines sont découpées avec tant de légèreté , qu'elles seraient brisées par la pluie, si elles n'avaient pas la propriété de se prêter un secours mutuel, et de se poser les unes sur les autres comme les tuiles de nos toits. C'est ainsi qu'elles résistent aux ondées les plus fortes, et que l'eau glisse sur leur surface inclinée.

TOURNESOL. — *Fausses richesses.*

Cette fleur, originaire du Pérou , se dirige constamment du côté du soleil : elle a cela de commun avec beaucoup d'autres plantes , et notamment avec l'héliotrope.

Un poëte tourmenté par une femme qui

voulait impérieusement qu'il fit des vers pour elle, et qu'il la comparât au soleil, s'écria dans un moment d'impatience :

Que me veut donc cette importune ?

Que je la compare au soleil ?

Il est commun, elle est commune,

Voilà ce qu'ils ont de pareil.

TULIPE. — *Déclaration d'amour.*

Cette fleur est un des plus beaux ornements des jardins du sérail à Constantinople. Les odalisques la préfèrent à toutes les autres.

La tulipe, transportée des champs de la Cappadoce en Europe, y fleurit pour la première fois en l'an 1559. Son apparition occupa les savants : le célèbre botaniste Charles de l'Écluse n'a point voulu que la postérité ignorât qu'un ambassadeur illustre, Angierus Busbecque, lui envoya des graines de Turquie à Vienne... Ce don eut de singulières suites ; et l'innocente étrangère, par ses charmes nouveaux, excita de nouvelles passions. On compta, on classa ses attraits ; on

lui en créa de convention, et par la culture on les varia. En 1710, la possession d'une tulipe reconnue *parfaite*, selon les conditions qu'avaient fixées les amateurs, n'eut plus de prix. On avait décidé que sa hampe (nommée baguette en terme d'horticulture) devait être forte, d'un vert éclatant; que les six divisions de la corolle, arrondies à leurs extrémités, présenteraient six pétales d'un tissu épais, panachés de couleurs vives, contrastées, aussi brillantes à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ne se mêlant jamais à la nuance du fond; que les étamines seraient brunes au lieu d'être jaunes; que la corolle, enfin, plus haute que large, serait à peine évasée. Ce fut en Hollande, et surtout à Harlem, que ces beautés furent le plus appréciées: une tulipe qui les réunissait toutes, ayant excité l'envie d'un amateur dépourvu d'argent, il en devint propriétaire par l'échange de trente-six sacs de blé, quatre de riz, quatre bœufs gras, douze brebis et huit pores engraisés, deux muids de vin, quatre tonneaux de bière,

deux de beurre, dix quintaux de fromage, un lit, des habits, etc. Le contrat de ce marché subsiste encore en original, et l'on y apprend que le nom de *vice-roi* désignait la fleur qui en fut l'objet. Douze arpents de terre furent offerts en vain pour une autre tulipe; une troisième se paya vingt mille francs; une certaine *mère-brune* fut échangée en France contre un moulin, et la *mère-brune* vaut aujourd'hui trois francs!... En Hollande, les états généraux crurent devoir intervenir et mettre un frein à la prodigalité des *sous-tulipiers*; en France, une mode nouvelle en fit l'affaire. On reconnut que se ruiner pour un *parterre* était ridicule, mais que le bon goût absolvait ceux qui consacraient leur fortune à la création d'un *jardin anglais*.

Les Turcs, qui ne sont légers qu'en amour, conservent pour la tulipe une considération qui date de temps immémorial : c'est d'après la forme de sa corolle qu'ils ont, dit-on, imaginé celle du turban, que pendant des siècles ils n'ont cessé de porter. Encore aujourd'hui,

en Turquie, les tulipes ont du prix ; dans l'intérieur des harems on célèbre en leur honneur une fête dont les détails ne sont pas sans intérêt. Celle qui se donne au sérail mérite d'être connue : — Vers le milieu du mois d'avril, on construit dans une des cours de ce palais de longues galeries en bois, dans l'intérieur desquelles on dispose des gradins que l'on recouvre des plus magnifiques tapis, sur lesquels sont placées des carafes remplies de tulipes : ces carafes ou vases, de cristal ou de porcelaine, sont entremêlés de torches, de candélabres, de flambeaux. Sur le dernier degré de ce brillant amphithéâtre on place, renfermés dans des cages dorées, les serins du sultan et des globes en verre transparent remplis de liqueurs rouges, bleues, jaunes, etc. Tous les bâtiments qui environnent cette cour sont décorés avec des fleurs. Le pavillon du Grand Seigneur est dressé au milieu des galeries, et devant les carreaux sur lesquels il repose sont rangés les présents qu'il a reçus à l'occasion de la fête, car il n'y a point de

solennité dans ce pays qui ne tourne au profit du pouvoir. Plus parées que de coutume, les sultanes et les odalisques parcourent cette magnifique exposition, où, réunies en différents groupes, elles chantent, jouent des instruments, dansent, afin de récréer le malheureux prince, que la satiété, l'ignorance et l'absolutisme, ont rendu insensible à tous les plaisirs. Le soir, tout s'illumine : des lanternes en soie et des verres colorés, disposés en guirlandes, font comme des festons de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'opales; la cire qui alimente les bougies et les torches est parfumée, et en se consumant répand une odeur délicieuse, tandis que de légères ondées d'eau de rose, lancées par des arrosoirs invisibles, rafraîchissent l'air. A la fin de la fête, le sultan fait distribuer par des esclaves aux femmes qu'il a distinguées les présents qui lui ont été offerts. Chaque Turc célèbre dans son harem la fête des tulipes d'après ses moyens. Habituellement, on coupe une belle tulipe, le plus près possible de l'oi-

gnon ; on la place dans un vase à col long et étroit, et sur une bande de vélin festonné collée sur le vase, on écrit de quelle espèce est la fleur, accompagnant ce renseignement de quelques mots du Coran ou d'une citation de quelques poètes. Préparé ainsi, le don d'une tulipe est une preuve de la plus haute considération. Renfermée dans un *sélam*, cette fleur signifie : « Les maux que vous me « faites souffrir sont cause que mon corps est « devenu sec comme un cure-dent. » Cette comparaison n'est point élégante, mais elle est très-juste en Turquie, où les cure-dents se font ordinairement en bois de sandal : peut-être même y semble-t-elle de bon goût, car les sultans, pour obéir à une loi de Mahomet, devant s'occuper de travaux manuels, c'est à la fabrication des cure-dents qu'ils s'adonnent de préférence.

Mais, loin de s'étonner du culte dont la tulipe est l'objet à Constantinople, il faut louer les Turcs d'avoir borné à cette fleur un hommage qu'il eût été fort naturel qu'ils pro-







*M. J. Dumont del. et sc.*

CHEVRE FEUILLE, *Lucus d'america*. VIOLETTE ODORANTE, *Modestica*.

*V. Remond imp.*

diguassent à toutes, et qu'ils auraient même pu étendre à beaucoup d'autres objets.

VIOLETTE. — *Modestie.*

La plus douce, la plus suave et la plus modeste de toutes les fleurs, recevra notre dernier hommage.

Une petite parabole de Krummacher nous paraît la plus jolie citation que l'on puisse faire au sujet de la violette.

« Un matin de printemps, Maria se promenait avec son père et sa mère dans la campagne, et elle leur dit :

— Pourquoi aime-t-on tant la violette ? Je sais qu'on l'a souvent placée dans beaucoup de jolies chansons, et aussitôt qu'elle fleurit on la cherche avec empressement, et l'on se réjouit de la trouver.

— Songe, répondit la mère, que c'est le premier don que le printemps nous apporte après le triste hiver. On a d'autant plus de joie de voir le bien et le beau qu'on les a désirés plus longtemps.

— Ne nomme-t-on pas aussi, demande la jeune fille, la violette fleur de la modestie ?

— Oui, et elle mérite bien ce nom, dit la mère ; car elle croît en secret, humble et timide, et cependant elle est belle et répand un parfum aussi doux que quelque autre fleur que ce soit.

— Et voilà pourquoi, dit le père, on l'estime, on la cherche et l'on se réjouit quand on l'a trouvée.

Si la modeste violette  
Sous l'herbe se voile en naissant ;  
Son mérite pece en cachette  
Comme l'esprit en se montrant.

Un peu après, Maria trouva entre des épines une violette épanouie. Mais une large goutte de rosée remplissait le calice de la petite fleur et la faisait pencher vers la terre.

Alors la jeune fille s'arrêta et dit :

— Cette lourde goutte de rosée va renverser notre violette !

— Oh ! non, répondit la mère ; ne brille-t-elle pas dans ce calice comme une perle ?

Bientôt le soleil s'élèvera , et alors tu verras la violette s'élever encore plus belle , et exhiler un parfum plus doux , car la rosée du ciel nourrit et rafraîchit les fleurs.

— Remarque aussi , dit le père , que la violette croît entre les épines ; mais elles ne lui nuisent pas ; au contraire , elles la protègent contre le souffle trop froid de la nuit et contre le vent orageux . C'est là encore une précaution de la Providence.

Et là-dessus , Maria répondit en regardant la petite fleur .

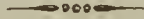
— Eh bien , je ne cueillerai pas la violette avant que la goutte de rosée ne l'ait embellie et fortifiée .

— Oh ! dit la mère , comme la simplicité de l'enfant est prompte à sentir ce qu'il y a de céleste dans les choses du monde !

— C'est que , répondit le père , cette simplicité se rapproche du ciel .



## CHAPITRE IV.



### DEVICES FLORALES.



LES FLEURS SIGNES DE LA PENSÉE. — CALENDRIER  
ET HORLOGE. — PROBLÈMES ET DEVISES  
FLORALES. — EMBLÈMES DES  
COULEURS.



Ronsard fut le premier de nos poètes qui composa un bouquet allégorique; il écrivit à la dame de ses pensées :

Je vous envoie un bouquet que ma main  
Vient de tirer de ces fleurs épanies.  
Qui ne les eust à ce vespre treillies  
Cheutes à terre elles fussent demain.

Après Ronsard, un nombre infini de poètes français se sont emparés de ce brillant sujet,

et l'ont orné de tout le charme de leur imagination.

Parmi les auteurs qui recueillirent tous ces fragments épars , n'oublions pas de placer en première ligne l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Mais devons-nous être étonnés que la meilleure et la plus délicate de toutes les femmes ait choisi les fleurs pour objet de ses études ?

Les fleurs ont dû inspirer et inspireront toujours les âmes comme celle de Joséphine. Les douces allusions qu'elles expriment sont aussi anciennes que le monde , et ne vieilliront jamais , car chaque printemps en renouvelle les sujets. Un célèbre auteur de nos jours va même jusqu'à considérer le langage des fleurs comme la source du langage figuré chez les peuples primitifs. Si j'ose avouer ce que je pense , dit notre auteur , c'est aux plantes et surtout à leurs racines , qui leur fournissent des fils , des cordes , des arcs , que les sauvages doivent les premiers modèles des spirales de leurs meubles et de leur écriture hiéroglyphique. Je suis d'autant

plus porté à adopter cette opinion , que les Chinois , le peuple le plus ancien de la terre , y ont puisé leur premier alphabet. Suivant Kircher , c'est des formes des racines , auxquelles ils attribuent les plus grandes vertus des plantes , qu'ils ont composé les premières lettres qui servirent à l'écriture vulgaire et à faire des livres. Ils y joignirent ensuite d'autres alphabets , formés d'étoiles , d'ailes d'oiseaux , de tortues , de coquillages , de vermisseaux , de reptiles , de poissons , suivant les sujets qu'ils voulaient traiter. Ils groupaient plusieurs de ces animaux pour exprimer le caractère d'un objet. Par exemple , voulaient-ils offrir l'image de la rapidité d'un fleuve qui se précipite comme un torrent , ils représentaient plusieurs poissons qui nageaient dans différents sens. Le cours ordinaire d'un fleuve était rendu par un seul poisson nageant dans une seule direction. Une agrégation d'animaux forma un caractère , désigné aujourd'hui par des points ou par de simples traits. C'est , suivant Kircher ,



la seule différence qui existe entre leurs caractères anciens et leurs caractères modernes; ainsi, une lettre est chez eux une pensée. Ils eurent, dans l'origine, seize alphabets, qui n'en composent plus qu'un seul aujourd'hui; mais celui de la végétation est le plus ancien et le fondement de tous les autres.

C'est à la forme des racines des plantes qu'il faut attribuer encore ces grands traits déliés, roulés et enchevêtrés qu'on trouve dans leur écriture et dans celle des autres peuples de l'Orient, qui adoptèrent sans doute les mêmes modèles. Nous retrouverions, peut-être, ces caractères radicaux dans nos lettres romaines; car les trois jambes de l'*M*, les deux perpendiculaires de l'*N*, les deux inclinées de l'*A*, les deux renversées du *V*, de l'*X*, le *Z*, etc., ressemblent aux racines végétales de l'alphabet chinois. Les lettres *E*, *F*, *J*, *L*, *Y* représentent peut-être des tiges d'arbres, les unes toutes nues, les autres avec des branches et des rameaux. Notre *T* surtout est une abréviation du fa-

meux *tau* des Égyptiens. Il imite comme lui le tronc d'un arbre avec ses branches horizontales, désigné ainsi dans les caractères de la Chine †. Cette forme de croix, qui, suivant nos voyageurs les plus éclairés, représente un arbre dans l'écriture chinoise, a fait imaginer bien des commentaires à quelques missionnaires, qui ont cru y voir le signe de la Rédemption, ainsi que dans le *tau* des Égyptiens. Il y a apparence que notre *S* a été tirée de la figure du serpent, d'autant plus qu'elle fait siffler tous les mots où elle se trouve. Nous citerons en preuve ce vers de Racine dans la bouche d'Oreste furieux, qui croit voir le spectre sanglant de sa mère après l'avoir poignardée :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

La lettre *C*, qui a une partie de la figure de l'*S*, produit aussi souvent le même sifflement. Quant à l'*O*, jè suis porté à croire qu'il doit sa forme à celle du soleil, d'autant que le son qu'il exprime est, dans toutes les

langues, celui de l'admiration : c'est le sentiment qu'a dû produire, chez tous les peuples, l'astre du jour. L'O donne de la majesté à tous les mots en les rendant plus sonores ; il se trouve fréquemment dans les langues méridionales de l'Europe, comme dans celle des Espagnols. Ainsi Charles-Quint, s'arrêtant aux diverses langues européennes, disait que l'anglaise était propre à parler aux oiseaux, l'allemande aux chevaux, l'italienne aux dames, la française aux hommes, l'espagnole à Dieu. Ce qui prouve encore que la lettre *O* doit son origine à la forme ronde du soleil, et son expression à celle de l'admiration, c'est qu'elle se trouve très-répandue dans les langues simples des peuples de la zone torride, auxquelles elle donne une harmonie et une dignité que n'ont pas souvent celles des peuples savants et civilisés des autres climats. C'est ce qu'on peut voir surtout dans les noms de la plupart des royaumes de l'intérieur de l'Afrique, tels que ceux d'Angola, des Yolofs, de Tombuto, de Bournou, de

Majombo, de Gingiro, de Macoco, de Loango, de Congo, de Loando, de Monoémuge, de Monomotapa, de Monzando, etc. D'un autre côté, on observe que dans les pays froids, comme en Russie, la plupart des terminaisons des noms sont en  $\Lambda$ , telles que celles du lac de Ladoga en Finlande, de la cascade d'Imatia, de la ville de Riga, ainsi que celles de quantité de noms vulgaires. La bière s'y appelle *piva*; l'eau, *vanda*; le pain, *gleba*; la mère, *matouska*; le père, *batouska*. Pour dire à gauche, on dit *na lava*, à droite, *na prava*; mon pigeon, *goloubovska maïa*, etc. J'en laisse chercher la raison à d'autres. Quant au caractère *O*, je lui trouve une analogie encore plus marquée avec le soleil. Dans les chiffres arabes, lorsqu'il est seul, ce n'est qu'un zéro; il est sans valeur, mais il décuple celle d'un chiffre lorsqu'il y est joint; il la centuple lorsqu'on l'y ajoute deux fois, ainsi de suite. Il ressemble donc au soleil, qui est sans action lorsqu'il n'est pas combiné avec une des puissances de la na-

ture. C'est ce que l'on voit au sommet des hautes montagnes, qu'il laisse couvertes de glaces, parce qu'il ne peut s'y harmonier avec l'air qui y est trop raréfié. Mais, lorsque, par la médiation de ce même air, il peut se combiner avec une des puissances de la nature, telle, par exemple, que la végétale, il en décuple les harmonies dans son cours annuel; il les centuple dans une autre période semblable, et il les porterait à l'infini dans le cours des siècles, si elles ne trouvaient des obstacles dans celles des autres puissances, que la nature a balancées les unes par les autres.

Pour revenir aux seize alphabets des Chinois, il est digne de remarque que six ont été trouvés par leurs premiers empereurs. Fohi composa celui des dragons pour l'astronomie; Him-Nrim, celui des lettres pour l'agriculture; Cherem-Kim, ceux des huitres et des vermisseaux; Choam-Ham, celui des oiseaux; et Yao, celui des tortues. On ne peut conclure que, dans ces anciens temps,

les souverains étaient philosophes ou les philosophes souverains. Enfin , je ferai observer que non-seulement les premiers hommes ont cherché à exprimer leurs idées par des signes naturels , comme on le voit par les caractères primitifs de leur écriture dont chaque lettre formait une pensée , mais encore qu'ils ont cherché à les exprimer par leur style figuré , que les sauvages et les peuples civilisés de l'Orient emploient aujourd'hui pour exprimer leurs passions , leurs lois , leurs devoirs.

— Si cette théorie n'est pas rigoureusement vraie , on ne peut disconvenir , du moins , qu'elle ne soit fort ingénieuse. Mais , sans pousser aussi loin les déductions tirées du langage floral , on peut très-bien appliquer les lois de la floraison aux révolutions mensuelles , hebdomadaires et diurnes de la terre , comme cela résulte des calendrier et horloge de Flore. Indiquons dans des tableaux synoptiques ces emblèmes divers.

1° *Désignation florale des mois de l'année.*

Janvier.	Ellébore noir.
Février.	Daphné bois-gentil.
Mars.	Soldanelle des Alpes.
Avril.	Tulipe odorante.
Mai.	Spirée filipendule.
Juin.	Pavot coquelicot.
Juillet.	Chironde petite centaurée.
Août.	Scabieuse tronquée.
Septembre.	Cyclame d'Europe.
Octobre.	Mille-pertuis de la Chine.
Novembre.	Ximénésie encélioïde.
Décembre.	Lopésie à grappes.

2° *Désignation florale des semaines.*

1 <sup>re</sup> Semaine du mois.	Hydrangée à feuilles de chêne.
2 <sup>me</sup> Semaine.	Joubarde des toits.
3 <sup>me</sup> Semaine.	Ketmie comestible.
4 <sup>me</sup> Semaine.	Linaire des Alpes.

3° *Désignation florale des jours de la semaine.*

Dimanche.	Alkekenge comestible.
Lundi.	Benoite écarlate.
Mardi.	Senecçon en arbre.
Mercredi.	Décumaire sarmenteux.
Jeudi.	Ériné des Alpes.
Vendredi.	Jagabelle commune.
Samedi.	Gentiane jaune.

4° *Désignation florale des heures de la journée.*

Quelques fleurs ouvrent leur corolle à une heure déterminée du jour, et la referment à une autre heure déterminée. Linné, frappé de cette singularité, a dressé un tableau auquel il a donné le nom d'*Horloge de Flore*. Le voici :

Minuit. — Le cactier à grandes fleurs. Il ferme sa corolle à minuit et l'ouvre entre neuf et dix heures du matin.

Une heure. — Le laiteron de Laponie ferme



sa corolle à une heure du matin et l'ouvre à sept.

Deux heures. — Le salsifis jaune. Il ouvre sa corolle à deux heures et la referme à neuf ou dix.

Trois heures. — La grande picridie ouvre sa fleur à trois heures du matin, et la referme entre midi et deux heures.

Quatre heures. — La crépide des toits ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les referme entre dix heures et midi.

Cinq heures. — L'hémérocale fauve ouvre les-siennes à cinq heures du matin et les referme à sept ou huit heures du soir.

Six heures. — L'épervière frutiqueuse ouvre sa corolle à six heures du matin et la referme à cinq heures du soir.

Sept heures. — Le souci pluvial s'ouvre à sept heures du matin et se ferme entre trois et quatre heures du soir.

Huit heures. — Le mouron rouge ouvre sa jolie petite fleur à huit heures du matin et la referme à trois heures du soir.

Neuf heures. — Le souci des champs ouvre sa fleur à neuf heures du matin , et la referme entre midi et trois heures du soir.

Dix heures. — La ficoïde napolitaine s'ouvre à dix heures et se ferme à trois.

Onze heures. — L'ornithogale dame d'onze heures s'ouvre à onze heures du matin et se referme à trois du soir.

Midi. — La ficoïde glaciale s'ouvre à midi et se ferme entre trois et quatre heures du soir.

Une heure. — L'œillet prolifère forme sa corolle à une heure après midi , et l'ouvre à huit heures du matin.

Deux heures. — L'épervière - piloselle se ferme à deux heures, et s'ouvre à huit heures du matin.

Trois heures. — Le pissenlit taraxacoïde se ferme à trois heures du soir, et s'ouvre entre quatre et cinq heures du matin.

Quatre heures. — L'alyse alysoïde se ferme à quatre heures du soir, et s'ouvre entre six et huit heures du matin.

Cinq heures. — Belle-de-nuit s'ouvre à cinq heures du soir, et se ferme entre neuf et dix heures du matin.

Six heures. — *Géranium triste*. Il ouvre ses fleurs odorantes à six heures du soir et les referme entre dix et onze heures du matin.

Sept heures. — Le pavot à tiges nues, ferme ses fleurs à sept heures, et les ouvre à cinq heures du matin.

Huit heures. — *Liseron droit*. Il se ferme à huit heures, et s'ouvre entre cinq et six.

Neuf heures. — Le *liseron linéaire* ferme ses fleurs à neuf heures du soir et les ouvre à huit heures du matin.

Dix heures. — L'*ipomée pourpre* ouvre ses fleurs à dix heures du soir, et les ferme entre neuf et dix du matin.

Onze heures. — Le *siléné fleur de nuit* ouvre sa fleur à onze heures du soir, et la ferme entre sept et huit du matin.

Voici par quels attributs les anciens avaient désigné chaque heure du jour :

La première heure, un bouquet de roses épanouies.

La deuxième, un bouquet d'héliotrope.

La troisième, un bouquet de roses blanches.

La quatrième, un bouquet d'hyacinthe.

La cinquième, quelques citrons.

La sixième, un bouquet de lotus.

La septième, un bouquet de lupins.

La huitième, plusieurs oranges.

La neuvième, des feuilles d'olivier.

La dixième, des feuilles de peuplier.

La onzième, un bouquet de soucis.

La douzième, un bouquet de pensées et de violettes.

Ainsi, les mouvements variés des fleurs, leurs veilles, leur sommeil, leur sensibilité, donnent avec raison l'idée d'une horloge ou d'un baromètre floral. Tout, en effet, dans le règne végétal, est exactitude et précision. A l'heure de la tempête, par exemple, les ombellifères replient leurs ombelles en forme de coupe; les infundibuliformes renversent leurs

entonnoirs, les rosacées inclinent leurs pétales, les liliacées laissent pendre leurs corolles, et les caryophyllées penchent leur tête. Chaque fleur semble prévoir le danger, et se servir des moyens que la nature lui a donnés pour l'éviter. Il est même, dans les climats chauds, des plantes qui agitent leurs feuilles comme pour se rafraîchir, telles que l'*hedysarum gyrans*.

L'Éternel veille sur les fleurs  
Dout il embellit la nature ;  
Il a pris soin de leur parure ,  
De leurs parfums, de leurs couleurs.  
Pour elles il prévoit l'orage ;  
Et la fleur qu'un moment flétrit  
A les mêmes soins en partage  
Que le chêne qui dépérit  
Accablé sous le poids de l'âge.

Voyez au milieu du bocage,  
Où le sort voulut l'attacher,  
La fleur qui va se dessécher ;  
L'Éternel sur son vert feuillage  
Conduit lui-même le nuage  
Qu'elle ne peut aller chercher.

L'homme, par un destin contraire,  
Vivant sous le poids des douleurs,  
Cherche l'eau qui le désaltère  
Et demande au sein de la terre  
Un pain arrosé de sueurs.  
Il s'agite, raisonne, espère ;  
Dieu seul raisonne pour la fleur :  
Elle vit au sein du bonheur,  
Et l'homme connaît la misère.

Si maintenant nous examinons quels em-  
blèmes renferment les couleurs, nous verrons  
que les anciens s'en servaient de la manière  
suivante pour représenter les quatre élé-  
ments :

Rouge. Le feu.  
Blanc. L'eau.  
Bleu. L'air.  
Noir. La terre.

Ils représentaient les *quatre saisons* par les  
couleurs ci-après :

Vert. Le printemps.  
Rouge. L'été.  
Bleu. L'automne.  
Noir. L'hiver.

Les trois couleurs principales sont : le *rouge*, le *jaune* et le *bleu*; le *blanc* représente la lumière, le *noir*, l'absence de la lumière, les couleurs secondaires sont formées du mélange de deux couleurs primitives ou principales; telles sont le *pourpre*, l'*orangé*, le *vert*, le *violet*, le *gris cendré*, le *gris brun*, etc. Le *vert* se compose de *jaune* et de *bleu*, le *violet*, de *rouge* et de *bleu*, etc. Ces couleurs produisent un nombre considérable de nuances ou teintes; on en compte 819. Voici l'emblème des principales.

#### BLANC.

EMBLÈME. — *Bonne foi, candeur, pureté, innocence.*

Les prêtres égyptiens, grecs et romains étaient vêtus de blanc. Cette couleur était aussi un signe de joie, et les anciens s'en paraient dans leurs festins. Les Grecs et les Romains qui avaient porté le deuil en noir, dans le principe, le portèrent en blanc sous

les empereurs. Ceux qui aspiraient à la magistrature avaient des toges blanches, ce qui leur fit donner le nom de candidats. Le blanc est toujours la parure la plus recherchée pour les jeunes vierges.

### ROUGE.

EMBLÈME. — *Pudeur, amour, ardeur.*

Le flamméum ou voile que portait ordinairement la flaminique diale, prêtresse qui présidait aux mariages, était de couleur rouge, par analogie au coloris de la pudeur. Cette prêtresse ne pouvait rompre son mariage par le divorce; aussi on ornait du flamméum les jeunes mariés le jour des noces, pour prendre un bon augure.

### JAUNE.

EMBLÈME. — *Gloire chez les anciens :  
Infidélité chez les modernes.*

Les anciens ont fait de la couleur jaune,



qui est celle du soleil, l'emblème de la splendeur et de la gloire. Cérès, la déesse des moissons, était représentée avec une draperie jaune. Homère donne un voile jaune à l'Aurore.

Le jaune, uni au vert et au violet, annonçait qu'un chevalier avait tout obtenu de sa belle; ces couleurs ne devaient jamais se rencontrer chez un guerrier modeste.

#### BLEU.

EMBLÈME. — *Pureté de sentiments, élévation d'âme, sagesse, piété.*

Le bleu est la couleur du ciel : Junon, qui représente l'air, était vêtue de bleu céleste. On donne aussi à Minerve, déesse de la sagesse, un manteau bleu.

#### POURPRE.

EMBLÈME. — *Puissance suprême.*

Cette couleur était celle des manteaux des

empereurs romains. On représente Jupiter vêtu d'une draperie rouge-pourpre, pour marquer sa puissance.

### ROSE.

EMBLÈME. — *Jeunesse, amour, tendresse.*

Cette couleur est la plus tendre et la plus gaie ; aussi sa fraîcheur convient-elle à Hébé, déesse de la jeunesse.

### VERT.

EMBLÈME. — *Espérance.*

On a toujours considéré le vert comme le symbole de l'espérance, sans doute parce que la verdure présage les beaux jours, et que les feuilles précèdent les fruits. Le *vert céladon*, ou *vert d'eau*, était consacré à Neptune ; les néréides étaient représentées avec des draperies de cette couleur, qui était aussi celle des bandelettes des victimes offertes aux dieux marins.

---

Les anciens avaient porté à un si haut point

de perfection l'art de faire parler les couleurs, qu'on avait composé un habit moral de l'homme et de la femme, ainsi qu'on le voit dans un petit livre gothique publié à Lyon, ayant pour titre : *Le langage des couleurs, en armes, livrées et devises.*

*Habit moral de l'homme selon les couleurs.*

« Et, premièrement, la toque, ou bonnet, doit être d'écarlate, qui signifie prudence; le chapeau doit être de couleur perse, qui démontre science, en signe que science vient de Dieu qui est au ciel, lequel ciel est couleur perse; et, par ainsi, science sera près de prudence. Le pourpoint sera noir, qui signifie magnanimité de courage, qui doit enclore le corps et le cœur; les gants seront jaunes, ce qui dénote libéralité et jouissance; la ceinture doit être violette, qui signifie amour et courtoisie; la saie (\*) sera de couleur obscure, qui

(\*) Ancien vêtement qui couvrait les cuisses, et dont les Perses, les Romains et les Gaulois se servaient en temps de guerre.

signifie douleur et tristesse, desquelles nous sommes toujours vêtus. »

*Habit moral d'une dame selon les couleurs.*

« Et, tout premièrement, dame ou demoiselle doit avoir ses pantoufles de couleur noire, qui dénote simplicité, ce qui démontre aux dames qu'elles doivent marcher en toute simplicité et non en orgueil. Et, en après, la dame, de quelque état qu'elle soit, doit porter les jarretières, qui seront de blanc et de noir, dénotant ferme propos de persévérance en vertu; et ainsi que le blanc et le noir, ne changent jamais naturellement. Après ces choses, les cottes doivent être d'un damas blanc, qui dénote l'honnêteté et la chasteté qui doivent être en une dame; *idem* doit être la pièce du devant, soit de couleur cramoisie, qui sera appelée la pièce des bonnes pensées envers Dieu.

« Enfin, la robe, pour une grande dame, doit être de drap d'or, qui représente beau

maintien , car tout ainsi que l'or plaît à la vue des gens , à soi pareillement le beau maintien d'une dame est cause qu'elle est prisee et regardée. »

Pour terminer ce chapitre , présentons à nos lectrices quelques problèmes floraux , afin qu'elles puissent s'exercer à appliquer les diverses indications énoncées dans ce petit ouvrage.

*Problèmes à deux fleurs à deviner.*

Tulipe et pyramidale bleue (\*).

Rose , capucine et cornouiller (\*\*).

Rose et giroflée des jardins (\*\*\*) .

Belle-de-jour ; soucis et cyprès (\*\*\*\*).

Marguerite des prés et cornouiller (\*\*\*\*\*).

(\*) Je vous aimerai avec constance.

(\*\*) Votre éclat durera toujours.

(\*\*\*) Rien ne pourra détruire votre beauté.

(\*\*\*\*) Votre coquetterie me désespère.

(\*\*\*\*\*) M'aimerez-vous toujours ?

*Devises à plusieurs fleurs à deviner.*

Rose cent-feuilles, lierre et myrte (\*).

Violette, pâquerette simple, fleur de pommier (\*\*).

Couronne impériale, lis tigré, muguet (\*\*\*).

*Devises à composer.*

Je m'attache à vous, et je meurs si vous me négligez (\*\*\*\*).

Je pense à vous pour charmer les ennuis de ma solitude (\*\*\*\*\*).

Pour compléter ces exemples, que l'on peut d'ailleurs multiplier à volonté à l'aide des tableaux synoptiques qui suivent, nous présenterons à nos lectrices une phrase florale, ex-

(\*) Les grâces fixent l'amour et l'amitié.

(\*\*) On vous préfère à cause de votre modestie et de votre innocence.

(\*\*\*) Vous avez le pouvoir de me rendre au bonheur.

(\*\*\*\*) Ipomée, laurier-tin.

(\*\*\*\*\*) Violette-pensée, bruyère.

traite du charmant ouvrage de madame Leneveux.

Rose cent-feuilles, jasmin blanc, fraxinelle, myrte, œillet-des-fleuristes, pyramidale bleue, véronique élégante, bluet, chèvrefeuille, cobée, aubépine, peuplier, tremble, momon rouge;

Ce qui veut dire :

Votre beauté, votre amabilité et le feu de vos regards ont pénétré mon cœur. Je vous aime d'un amour sincère; vous pouvez compter sur ma constance et ma fidélité, car l'amour sincère est toujours délicat; je m'attache à vous pour toujours, et nos liens seront indissolubles. M'est-il permis d'espérer que vous serez sensible à mes peines? vous rendrez-vous à mes prières?


## CHAPITRE V.


### LES FLEURS.


#### FRAGMENTS DIVERS.

#### L'ENNUI. — *Boule-de-neige.*

Pauvre mère, aujourd'hui sous sa tombe oubliée !  
Je me souviens du jour qu'elle s'est mariée ;  
Elle enfant de seize ans, moi tout petit enfant.  
Entre ces jours lointains qui s'effacent souvent,  
Quelque chose en mon cœur sans doute le protège,  
Ce jour vieux de trente ans. C'était un jour de neige,  
Gris, triste, comme sont beaucoup de jours d'hiver ;  
Pourtant je m'en souviens comme du jour d'hier,  
Je me souviens du prêtre et de sa longue messe,  
De l'orgue qui chantait, de la sainte promesse  
Que firent les époux : je me souviens aussi  
Des pauvres tout joyeux qui leur criaient merci.



Enfin, dans ce passé si lointain et si sombre,  
Ce jour seul luit encore parmi des jours sans nombre,  
Dans un oubli sans fond par le temps dévorés.  
Et puis, pendant quinze ans nous fûmes séparés.  
Lorsque je la revis elle était encor belle :  
Mais déjà quatre enfants se pressaient autour d'elle ;  
Et moi, jeune homme alors, aux turbulents désirs,  
J'aimais le bal, le jeu, les chevaux, les plaisirs ;  
Je courais dans ma vie et ne m'arrêtais guère  
A cette vie assise où se plaît une mère.  
Et cependant nos cœurs, sans s'être rien promis,  
Se comprenaient tout bas et se sentaient amis.  
J'étais près d'elle au jour de sa première épreuve,  
Jour de fatal présage où le ciel la fit veuve !  
Enfin, depuis ce temps, où beaucoup de douleurs  
L'ont vite et durement accoutumée aux pleurs :  
Je la voyais souvent, et souvent sa souffrance  
A mes discours amis reprenait espérance,  
Lorsque, voilà huit jours, un billet de sa main  
Me dit : « Venez ce soir... sinon ce soir, demain...  
Sinon demain... enfin venez, oh ! venez vite. »  
Avec ce ton pressant le malheur seul invite ;  
J'y cours et je la trouve assise au coin du feu,  
Faible, pâle, roulant des pleurs dans son œil bleu ;  
Elle me tend la main, me désigne une place :  
— Mon ami, me dit-elle, écoutez-moi, de grâce :  
« Voilà cinq ans passés j'avais mes quatre enfants ;  
« Tous quatre enfants chéris, purs, nobles, beaux, charmants,  
« Le jour où notre roi, que je n'ose maudire,  
« De la guerre civile alluma le délire,

« Les deux aînés sont morts ! le plus jeune, au milieu  
« Du peuple souverain dont il faisait son dieu ;  
« L'autre, esclave hautain de son âme loyale ,  
« Sous l'uniforme bleu de la garde royale.  
« Ma fille (pour cela souvent j'ai bien grondé)  
« Préférait l'officier au bel habit brodé ;  
« Et le fils qui me reste avait pour l'autre frère  
« Un culte mérité par une vie austère ;  
« Mais quand d'un seul linccul tous deux furent parés,  
« Leurs larmes n'eurent plus de frères préférés.  
« Chacun n'a que six pieds sous la terre fatale ,  
« Et chacun eut de nous une douceur égale !  
« Pourtant de mes enfants le chagrin s'envola ;  
« Le temps et leur jeunesse aussi les consola :  
« Et moi qui leur voulais des jours purs et prospères,  
« Je gardai pour mes nuits mes larmes solitaires.  
« Vous vous le rappelez , nous étions presque heureux ;  
« Alors vint ce fléau meurtrier, ténébreux ,  
« Comme un noir assassin dépeuplant la famille.  
« Dans mes bras, en une heure, il me tua ma fille !  
« Comme une fleur coupée au pied , comme un oiseau  
« Atteint au cœur, la pauvre enfant mourut !... Fléau  
« Qui ne m'as pas voulu prendre, moi pauvre femme ,  
« Vieille de corps, brisée, et bien plus vieille d'âme ,  
« Pourquoi donc m'as-tu pris ma belle et jeune enfant ?  
« Oh ! pour cela, de vous j'ai douté bien souvent ,  
« Mon Dieu ! mais j'écartai ce désespoir funeste ;  
« Car je suis jeune encore, un fils encor me reste.  
« Eh bien ! ce fils ? — Grand Dieu, m'écriai-je, ce fils ,  
« Est-il mort ? — Non, oh ! non ; il vit puisque je vis !

« Mais, mon ami, ce fils à présent m'épouvante !  
« Je ne sais quelle idée affreuse, décevante,  
« Dévaste maintenant tous ces jeunes esprits ;  
« Mais d'une mort brutale ils semblent tous épris.  
« Ce n'est pas désespoir d'un amour qu'on méprise,  
« Ou folle ambition dont leur âme est éprise,  
« Ou misère, ou malheur, ou crainte de souffrir,  
« Je ne sais, ce n'est rien : ils meurent pour mourir.  
« Ici, quand par hasard un journal homicide  
« Raconte en ses détails quelque affreux suicide,  
« Je le lis plusieurs fois, puis il rêve longtemps ;  
« Et lorsque j'interromps ce rêve que j'entends,  
« Il me répond, à moi, sans changer de visage :  
« Cet homme-là, ma mère, avait un grand courage !  
« En vous, ô mon ami, j'ai confiance et foi :  
« Puisqu'il est sans pitié, prenez pitié de moi.  
« Pauvre femme perdue en ma douleur profonde,  
« Je suis trop triste, hélas ! je ne sais plus le monde.  
« Vous êtes jeune encore et vous devez savoir  
« Quels vœux et quel désir cet enfant peut avoir ;  
« Il faut les deviner, il faut les satisfaire.  
« Hélas ! pendant longtemps moi j'ai voulu le faire !  
« Seule, je l'ai tenté, mais de sévères voix  
« Sur moi cruellement ont parlé quelquefois.  
« Quand j'appelais ici les concerts et les fêtes,  
« Mêlant mes cheveux gris parmi de blondes têtes,  
« On se riait de moi ! Vous, il faut le sauver.  
« S'il veut jouer, qu'il joue... Aime-t-il une femme  
« Indigne, il peut l'aimer : malgré sa vie infâme,  
« S'il veut me l'amener, je la recevrai bien :

« Veut-il du luxe ? hélas ! qu'il prenne tout mon bien ;  
« Donnez-lui, quoi que soit, ce que son cœur envie ,  
« Un amour qui lui fasse au moins aimer la vie !  
« Lui faut-il que je meure ?... Eh ! je mourrai bientôt...  
« — Non, je le sauverai, » répondis-je. Ce mot  
N'était pas prononcé qu'un bruit épouvantable  
Vint nous glacer tous deux d'une crainte effroyable.  
Je cours, et, dans sa chambre, étendu sur son lit,  
Mis avec soin, vêtu de son plus bel habit,  
Le jeune homme gisait la tête fracassée !!!  
Jc cherche pour savoir la funeste pensée  
Qui, si jeune , lui fit désirer le tombeau ,  
Et je trouve un papier placé près d'un flambeau ,  
Et j'y lis ces seuls mots sous le sang que j'essuie :  
« Je meurs, pardonnez-moi, ma mère, je m'ennuie. »

Oh ! barbares enfants ! que si le lendemain  
Vous eussiez près de moi parcouru le chemin  
Où marchaient les cercueils du fils et de la mère,  
Vous auriez pour mourir la main bien moins légère.

---

LE THÉ NATUREL

*Fragment.*

Dans les œuvres de Chateaubriand, l'une des plus intéressantes parties est la relation de la traversée de l'illustre voyageur en Amérique. Rien d'animé, de pittoresque comme les scènes de mer qu'il décrit. Vous voyez marcher le vaisseau, voiles et bonnettes déployées, avec ses ballots, ses agrès, avec ses passagers, avec ses habitants de différents genres, et jusqu'au matou du capitaine, qui se roidit sur ses pattes contre le tangage. Tout cela nage dans une lumière phosphorescente, à la manière de l'une des belles peintures de Claude Lorrain. Il touche à deux îles : dans la dernière, à Saint-Pierre, il raconte une courte histoire de jeune fille ; cette histoire, nous la copions textuellement ; c'est une véritable rose marine que nous cueillons pour la placer ici :

« J'étais allé seul, un matin, au morne oriental, pour voir se lever le soleil du côté de la France. Je m'assis au ressaut d'un rocher, les pieds pendants, sur la vague qui déferlait au bas de la falaise. Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures ; elle avait les jambes nues, quoiqu'il fit froid, et marchait parmi la rosée. Ses cheveux noirs passaient en touffe sous le mouchoir des Indes dont sa tête était entortillée ; par-dessus ce mouchoir elle portait un chapeau de roseaux du pays, en forme de nef ou de berceau ; un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein, que modelait l'entoilage blanc de sa chemise. De temps en temps elle se baissait pour cueillir les feuilles d'une plante aromatique qu'on appelle dans l'île *thé naturel*. D'une main elle mettait ces feuilles dans un panier qu'elle tenait de l'autre. Elle m'aperçut. Sans être effrayée, elle vint s'asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle, et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil.

« Nous restâmes quelques minutes sans parler et sans oser nous tourner l'un vers l'autre; enfin je fus le plus courageux, et je dis :

— Que cueillez-vous là?

« Elle leva sur moi de grands yeux noirs, timides et fiers, et me répondit :

— Je cueillais du thé.

« Elle me présenta son panier.

-- Vous portez ce thé à votre père et à votre mère?

— Mon père est à la pêche avec Guillaumy.

— Que faites-vous l'hiver dans l'île?

— Nous tressons des filets; le dimanche, nous allons à la messe et aux vêpres, où nous chantons des cantiques; et puis nous jouons sur la neige, et nous voyons les garçons chasser les ours blancs.

— Votre père va bientôt revenir?

— Oh! non; le capitaine mène le navire à Gênes avec Guillaumy.

— Mais Guillaumy reviendra?

— Oh ! oui , à la saison prochaine , au retour des pêcheurs . Il m'apportera dans sa pacotille un corset de soie rayée , un jupon de mousseline et un collier noir .

— Et vous serez parée pour le vent , la montagne et la mer . Voulez-vous que je vous envoie un corset , un jupon et un collier d'Amérique ?

— Oh ! non .

« Elle se leva , prit son panier et se précipita par un sentier rapide le long d'une sapinière . Elle chantait d'une voix sonore un cantique des missions :

Tout brûlant d'une ardeur immortelle ,  
C'est vers Dieu que tendent mes désirs .

Elle faisait envoler sur sa route des mouettes et de beaux oiseaux marins appelés aigrettes , à cause du panache de leur tête ; elle avait l'air d'être de leur troupe . Arrivée à la mer , elle sauta dans un bateau , déploya la voile et s'assit au gouvernail ; on l'eût prise pour la Fortune ; elle s'éloigna de moi .



Vider picciola nave ; e in poppa, quella  
Che guidar gli doveva, fatal donzella.

— Oh ! oui, oh ! non , Guillaumy.

« L'image du jeune matelot sur une ver-  
gue, au milieu des vents, changeait en  
terre de délices l'affreux rocher de Saint-  
Pierre

L'isole di fortuna, ora vedete. »

---

## LA BAILLÉE AUX ROSES.

---

Le 6 mai de l'an 1227, la reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII et régente du royaume, accompagnée du jeune roi son fils, des principaux seigneurs de la cour et des présidents et conseillers, traversait le Poitou en compagnie du parlement. A cette époque, le parlement n'était pas sédentaire à Paris, et e'était pour rendre ses décisions

plus pompeuses et plus sacrées que la sage reine aimait à suivre les magistrats dans leurs pérégrinations ambulatoires ; la régente inspirait à son fils, par ces pèlerinages judiciaires, un plus grand amour pour la justice, et un attachement inviolable pour ceux qui s'en montraient les dignes organes. On sait comment le jeune et glorieux roi profita plus tard des leçons de sa pieuse mère.

Les habitants de la capitale du Poitou faisaient éclater les témoignages de leur joie ; les rues étaient jonchées de rameaux et de branches ; les maisons étaient tapissées, et de chaque fenêtre s'élançait un pennon ou un drapeau chargé de fleurs de lis et de couronnes de verdure. Les cris de Noël ! Noël ! Vive monsieur notre roi ! vive notre dame la régente ! retentissaient dans les airs, et se mêlaient au bruit des cloches et au carillon de l'Hôtel de Ville. Les bourgeois et les syndics des corporations de marchands, en habits de cérémonie, marchaient avec les échevins à la tête du peuple, et tous se pressaient autour du

cortège royal, qui cheminait ainsi sans autre escorte que l'amour et l'affection des citoyens.

La régente, montée sur un superbe palefroi grenadin, avait à sa droite le jeune roi, âgé de douze ans, et à sa gauche Thibault, duc de Bourgogne. Les seigneurs de Crécy, de Xaintrailles, de Bourgaville et de Fécamp, les comtes de Ponthieu, de Toulouse, de Narbonne, les vidames de Chartres et d'Abbeville, et une foule de gentilshommes, d'abbés et de capitaines de renom, venaient ensuite sur des chevaux de bataille et armés de toutes pièces; car, dans ces temps d'honneur et de loyauté chevaleresques, l'habit de fête des Français était le casque et l'armure, et la pompe royale elle-même acquérait de nouveaux droits au respect en se montrant sous un corselet d'acier. Après cette vaillante élite de guerriers venaient, montés sur des mulets pacifiques, les présidents et les conseillers au parlement.

Parmi ces braves magistrats on remarquait Pierre Dubuisson, premier président, que ses

quatre-vingts années n'empêchaient pas de remplir les austères fonctions de sa charge ; Philippe de Moïrol, Ange de Saint-Prévat, Clément Toutemain , Jacques Sainbruges , conseillers aux enquêtes et vieillards plus que septuagénaires. Des conseillers plus jeunes , mais non moins illustres par leur science et leur nom , s'avançaient après ces Nestors de la magistrature française.

Le cortège se rendit à la cathédrale, et une messe solennelle d'actions de grâces fut chantée avec une pompe et un appareil splendides : on appela sur la tête des juges les lumières de l'Esprit-Saint, et chaque membre du parlement reçut, après la reine et son fils , le sacrement de communion des mains de Claude Blaisemont , évêque de Poitiers.

La cérémonie religieuse terminée, la reine et le jeune roi se rendirent à la maison du grand argentier de la couronne, messire Mathurin de Surlance. Cette maison touchait aux remparts de la ville, et était entourée de tous côtés par des champs couverts de rosiers.

en fleurs. La reine s'installa dans ce manoir, qu'on avait pris grand soin d'embellir de toutes les somptuosités du luxe de l'époque, et voulut qu'à l'exclusion des capitaines, des seigneurs et des abbés mitrés suivant la cour, les parlementaires et leurs familles trouvassent un gîte commode et sûr auprès d'elle. Le champ de roses qui s'étendait devant la maison devait servir de cour de justice, et c'était là en plein air, à la face du soleil, que le parlement, suivant l'usage des vieux Gaulois, devait rendre et distribuer la justice au peuple, sous les yeux de la reine régente et du jeune héritier de la couronne.

La première audience fut proclamée pour le lendemain.

Les parlementaires, nous l'avons dit, emmenaient dans ces lointains voyages leurs familles, c'est-à-dire leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Pierre Dubuisson, premier président du parlement, veuf depuis longues années, avait une fille unique d'une rare beauté, d'une exemplaire sagesse, et

et qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père et d'un vieillard. Marie, c'était le nom de la jeune fille, faisait l'admiration de la cour, non-seulement par l'éclatante merveille de sa beauté, mais encore par les qualités de son cœur et de son esprit. Attentive aux moindres désirs de son vieux père, on la voyait fuir les délassements les plus innocents, les plaisirs les plus purs pour passer aux genoux du vénérable vieillard les courts instants qu'il ne consacrait pas aux travaux de sa haute magistrature.

Le jeune comte de la Marche, l'un des premiers seigneurs de la cour, était devenu éperdument amoureux de Marie, et le voyage de Poitiers n'avait fait qu'encourager sa passion, en lui donnant l'espoir que d'heureuses circonstances pourraient lui faciliter le moyen de faire connaître à cette chaste jeune fille la force et la pureté des sentiments qu'il n'avait pu réussir à vaincre ni à apaiser. Le comte de la Marche était pair de France, et comme la cour de parlement se composait de juriskon-

sultes et de seigneurs hauts justiciers, les prérogatives de la pairie le mettaient en relations continuelles avec le premier président Dubuisson, dont la profonde sagesse était le phare et le guide de la noble jeunesse qui voulait suivre avec loyauté l'épineux et ardu sentier de la justice. C'est ainsi qu'il avait pu voir Marie, et tout d'abord il avait mis à ses pieds sa couronne de comte et sa dignité de pair.

— Mon seigneur, avait répondu la jeune fille, vous êtes d'une race antique, et vos aïeux vous ont laissé douze châteaux crénelés qui ornent et défendent le sol de la France. Il vous faut une épouse digne de votre grandeur, et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu; permettez donc que je refuse votre hommage.

C'était alors qu'était arrivée l'époque de la tournée annuelle du parlement, et le séjour de la cour dans la capitale du Poitou avait fait naître dans le cœur du jeune Philibert de la Marche l'espérance de voir accueillir plus favorablement ses vœux.

Nous avons dit que la reine Blanche, logée au milieu du champ aux rosiers, dans la maison de l'argentier de France, avait voulu que son parlement occupât une aile des bâtimens qui lui étaient réservés. Cette résolution de la régente avait comblé de joie le jeune comte, dont le rang à la cour rendait sa présence nécessaire auprès de la régente et du jeune roi ; dès lors ses assiduités près de Marie devaient échapper à la malignité des courtisans.

Mais l'amour du comte grandissait à mesure que s'aplanissaient les obstacles ; plus il voyait Marie, plus il voulait la voir, et après avoir passé le jour près d'elle à l'ouvrer de la reine, il eût voulu la revoir encore le soir venu. Enfin, après bien des hésitations et des combats, il se décida, la nuit venue, à aller errer au champ aux rosiers devant la demeure du premier président ; et, pour appeler l'attention de Marie, il commença à chanter, sous sa fenêtre en ogive, une des tendres chansons du comte Thibault (\*).

(\*) Thibault, comte de Champagne, était le premier



A peine il achevait le second couplet, que la fenêtre de Marie s'ouvrit, et que la jeune fille, penchée au balcon, s'adressant à lui :

— N'avez-vous pas de honte, monseigneur, dit-elle, d'employer des heures de travail et de méditation à de vaines pratiques de galanterie? Demain, comte de la Marche, vous allez être appelé, dans l'assemblée du parlement, à prononcer sur l'honneur, sur les biens, sur la vie peut-être des citoyens, et ces heures précieuses qui vous séparent de l'aube, vous les perdez aux plus vains loisirs. Monseigneur, regardez autour de vous, et apprenez de quelle manière on se prépare aux austères fonctions que vous remplissez.

Et la jeune fille, étendant la main, mon-

poète de son temps; c'était un prince brave, actif, entreprenant, et que la reine Blanche eut soin de mettre dans les intérêts de la couronne en lui donnant son cœur, au rapport des uns, ou, suivant les autres, en l'instituant l'arbitre des grands du royaume, et en le comblant de marques de déférence. Thibault devint roi de Navarre et fut surnommé *le faiseur de chansons*. Il mourut en 1253.

trait au jeune comte Philibert les fenêtres des membres du parlement toutes éclairées par une vacillante lumière qui indiquait assez que ces graves personnages se livraient à l'étude des causes qu'ils devaient juger le lendemain.

— Marie, vous me tracez sévèrement mon devoir, s'écria le comte. Arrière donc les délassements puérils; je me dois, vous me l'indiquez, au service de l'État, sur le champ de bataille pendant la guerre, sur le pré de justice durant la paix; je serai digne de vous, fille du premier président; heureux si je puis vous mériter !

Et regagnant son hôtel, Philibert de la Marche passa la nuit à étudier les causes qui devaient être portées au parlement.

Le lendemain, précisément, il arriva qu'on dut plaider devant la reine régente une cause dont le comte de la Marche avait été nommé rapporteur. Pierre Dubuisson voulait passer outre, car on savait que Philibert était peu enclin au travail; mais la reine ayant demandé au comte s'il n'était pas prêt à parler, sur sa

réponse affirmative un profond silence s'établit.

L'affaire était de grave importance. Il s'agissait de la succession du vidame de Bergerac, qui s'était marié trois fois, et avait laissé de chaque lit sept enfants. Le point en litige était de savoir si les enfants du premier lit devaient concourir au partage dans la même proportion que ceux des deux derniers. La coutume et le droit écrit des provinces de Guienne et de Poitou étaient en désaccord dans l'espèce, et il était nécessaire de faire concorder les diverses dispositions de ces lois.

Le comte de la Marche prit la parole, et, dans un rapport d'une remarquable lucidité, il déroula les diverses phases de l'affaire et concilia les droits de chacun. Les vieux magistrats se regardaient avec étonnement, et, lorsqu'il donna ses conclusions, la régente elle-même ne put s'empêcher d'applaudir à la haute sagacité du jeune pair. Le parlement alla aux voix sans discussion, et le procès fut jugé selon les conclusions du rapporteur.

— Ça, comte de la Marche, fit Blanche en levant la séance, vous venez de nous donner un brillant témoignage de votre faconde et de votre sagesse ; persisterez-vous, mon féal, dans la voie que vous venez d'entamer avec tant de distinction ?

— Madame la reine, répondit le comte en mettant un genou en terre, je ferai désormais tous mes efforts pour mériter la faveur de votre majesté et du roi notre sire.

— Très-bien, comte ; mais soyez sincère : à qui devons-nous ce changement et ce subit amour des ardents labeurs ?

— A un ange descendu d'en haut pour me rappeler au devoir, répondit-il en élevant un regard reconnaissant vers Marie, assise non loin de la reine.

— Je le savais, répondit la reine en se penchant affectueusement vers le jeune pair ; je me promenais avec le comte Thibault au champ aux rosiers lorsque la parole céleste vous est venue. Je me charge, comte, de donner le prix à votre loyale obéissance. Messie

Pierre Dubuisson, dit Blanche en se tournant vers le premier président, vous êtes dès ce moment chancelier de France; et vous, ma belle amie, ajouta-t-elle en tendant sa main à Marie, demain, la cour vous saluera du nom de comtesse de la Marche.

Le premier président, Marie et le comte s'inclinèrent avec respect.

— Jeunes pairs de France, dit en se levant la reine, imitez l'exemple du comte de la Marche, et apprenez de lui à faire tourner au profit du peuple les tendres sentiments de votre cœur. Pour moi, afin de perpétuer à jamais le souvenir de Marie, je veux qu'en mémoire de la nuit d'hier les jeunes pairs présentent à mon parlement un tribut annuel le 1<sup>er</sup> de mai.

— Et de quoi se composera ce tribut, noble reine? fit le comte de Champagne.

— De roses, répondit Blanche en promenant autour d'elle un gracieux regard, et ce tribut sera certes payé exactement, car notre fertile terre de France produira toujours des fleurs pour orner la beauté, comme du fer

pour armer les braves. Comte de la Marche, rendez le premier cet hommage à mon parlement.

Philibert obéit. Des roses furent aussitôt cueillies par les pages, et, à la tête des jeunes pairs de France, le comte de la Marche offrit, dans des corbeilles de jonc rehaussées de crépines d'or, une moisson de fleurs embaumées au vénérable aréopage.

Depuis cette époque, le plus jeune des pairs de France accomplissait cette touchante et naïve cérémonie. Cet usage était encore dans toute sa vigueur au *xvi<sup>e</sup>* siècle, et paraissait d'une certaine importance en ce qu'il servait à fixer la préséance par un acte de possession public et notoire.

En 1541, il y eut une contestation sur la préséance entre le jeune duc de Bourbon-Montpensier et le duc de Nevers, tous deux pairs de France, mais avec cette différence que le moins ancien des deux pairs se trouvait prince du sang.

Les parties ayant déféré la question au par-

lement , leurs prétentions furent exposées par deux des plus célèbres avocats de l'époque , François Marillac et Pierre Séguier , dont la postérité a figuré depuis avec tant d'éclat dans l'histoire et au palais.

L'arrêt qui intervint sur cette contestation rapporte ainsi le sujet du procès :

« M<sup>e</sup> Marillac, pour le duc de Montpensier, a dit qu'il était question de *bailler les roses* à la cour, ainsi que les anciens pairs ont accoutumé de faire, et que le duc de Montpensier se proposait de les bailler, attendu que, par le roi, Montpensier avait été érigé en duché-pairie.

« Mais que le duc de Nevers, tenant en pairie ledit duché, voulait, *au bail desdites roses*, précéder le duc de Montpensier, et se référait à la cour pour décider qui premier les donnerait.

« Séguier, pour le duc de Nevers, demandait la préséance sur le motif que la pairie de Nevers avait la priorité sur celle de Montpensier, et encore sur ce que M. de Nevers avait

sur M. de Montpensier la priorité de réception en cour.

« Marillac , avocat du duc de Montpensier, était d'accord sur l'ancienneté de la pairie, mais il fallait , disait-il , considérer que le duc de Montpensier était de sang royal, et, à cette cause, avait droit de précéder au *bail des roses*.

« Séguier répliquait qu'au bail des roses ne fallait regarder à la qualité du sang, mais qui premier était érigé et reçu en pairie, et se devait-on gouverner selon l'ordre de l'érection et de la réception en la cour.

« Sur quoi le vendredi 17 juin 1541, le parlement rendit son arrêt portant que : Ayant égard à la qualité de prince du sang, jointe avec la qualité de pairie, la cour a ordonné que le duc de Montpensier pourra le premier bailler les roses (\*). »

Telle fut l'issue de ce débat , qui éveilla à cette époque une si vive curiosité, que l'une

(\*) Journal du parlement.



des chambres les plus spacieuses du parlement, après la grand'chambre, pouvait à peine contenir l'affluence des auditeurs qui se pressaient dès avant l'aube dans l'immense salle des Pas-Perdus.

C'est vers 1589 qu'il faut placer la présentation ou baillée des roses au parlement par les ducs et pairs. Le parlement de Paris, de la façon de la ligue, n'étant plus considéré comme la véritable cour des pairs, ceux-ci n'eurent garde de se soumettre à cette cérémonie, qui tomba dès lors en désuétude.

Sous le règne de Louis XIV, le premier président, Lamoignon, eut quelque velléité de rétablir cette antique coutume; il en parla au maréchal de Villeroi, qui lui répondit, s'il faut en croire Bussy Rabutin :

— Monsieur le premier président, les pairs de France, qui tiennent avant tout aux prérogatives de la couronne, ne s'entendent pas toujours bien avec le parlement; croyez-moi, restons les uns et les autres dans nos limites; n'exhumons pas d'antiques coutumes qui de-

viendraient peut-être de véritables sujets de discorde, et surtout gardons-nous, en gens sensés, de découvrir le pot aux roses.

Bien que d'assez mauvais goût, la plaisanterie de Villeroi suffit pour faire renoncer le premier président à son projet, et pour toujours la baillée aux roses disparut du nombre des coutumes parlementaires.

---

SOUVENIRS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

sur la rose.

---

— Ma reine, disait Henri IV à Gabrielle d'Estrées, tu es aussi mignonne que la rose, et conquiers comme elle tous les cœurs.

Cette fleur gracieuse naquit du sang d'Adonis, nous dit la fable. Non, répondent les musulmans, elle se forma, ainsi que le riz, de la sueur du grand prophète Mahomet. Je laisse à nos lectrices le soin de décider cette épi-

neuse question. Pour moi, je préfère la version, beaucoup plus poétique, qui fait jaillir au même instant des ondes les deux types de la beauté. Un vieux poète raconte que l'Amour, dans une fête de l'Olympe, au milieu de l'enivrement d'une danse vive et légère, renversa d'un coup d'aile une coupe de nectar dont la liqueur embaumée et vermeille leur donna le parfum et la couleur qu'elles ont conservés. On a vu que déjà ce vieux poète n'est pas d'accord avec l'histoire, qui affirme que les roses doivent leur couleur à quelques gouttes du sang de Vénus, qui jaillirent de son sein lorsqu'elle se déchira aux épines d'un rosier, en fuyant les poursuites de l'impétueux Adonis.

Clytée, fille de l'Océan, aimait tendrement le soleil; mais celui-ci, timide comme un jeune enfant, rougissait à sa vue et n'osait approcher. L'ingénieuse déesse, désespérant de vaincre cette timidité, se métamorphosa en un beau rosier, pour qu'au moins son amant pût en cueillir la fleur... Je dirais bien

la fin de cette histoire, mais on aura plus de plaisir à la lire dans les lettres à Émilie.

Si la fille de l'Océan changea son corps en un rosier, l'évêque saint Louis transforma son âme en une rose qui s'envola vers les cieux.

Pagoga Siri, l'une des femmes d'un dieu indien, Vichnou, fut trouvée dans une rose. Un ange en offrit un gros bouquet à la bienheureuse sainte Dorothée. Le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir la sybarite Smin-dride. A propos de feuilles de rose, on se souvient de la charmante allégorie que voici : Un poète turc, Abdulkadri, avait l'intention de s'établir à Babylone. Les Babyloniens ne voulaient pas le recevoir, mais n'osaient le lui déclarer ouvertement. Ils imaginèrent donc, pour le lui faire entendre, d'aller au-devant de lui avec un vase rempli d'eau, voulant lui donner à concevoir que comme ce vase était plein, et que l'on n'y pouvait rien ajouter, ainsi leur ville était tellement remplie de savants et de poètes, qu'elle n'en pouvait

contenir davantage, et qu'il n'y avait pas de place pour lui. Abdulkadri comprit parfaitement cette énigme, et, pour toute réponse, il se baissa, ramassa une feuille de rose qui était à terre, et la posa doucement sur la surface de l'eau contenue dans le vase, leur faisant voir qu'elle y tenait sa place sans faire déborder l'eau, quoique le vase fût plein. Ce trait parut si merveilleux aux Babyloniens, qu'ils regardèrent Abdulkadri comme un homme d'un génie supérieur, et le menèrent en triomphe dans la ville.

Ce fut saint Médard qui couronna, au vi<sup>e</sup> siècle, la première rosière; une couronne de roses suffisait alors pour récompense à la vertu. Aujourd'hui, il a fallu joindre à la couronne de roses une dot en argent, pour récompenser des rosières qui ne sont pas toujours des modèles de sagesse. Cependant la rose est encore aujourd'hui regardée en France comme le symbole de la vertu et de la pudeur. Il n'en est pas ainsi en Allemagne, où les filles déshonorées sont obligées, de par

la loi, de se couronner de roses le jour de leurs noces.

Quelle quantité de vers, bons et mauvais, ont été composés sur la rose ! Anacréon lui a consacré une ode ; Sapho, la courtisane, lui en a dédié une aussi ; Horace, qui paraissait dans les festins avec une couronne de roses, n'a pas oublié dans ses vers sa fleur favorite ; Marot et Villon, le berger Racan, le courtisan Ronsard, Voltaire, Lamartine, Victor Hugo, tous les poètes enfin ont chanté la rose. Combien encore la chanteront !

Mais les roses n'ont pas pour seule propriété d'inspirer les poètes et d'embellir les femmes, elles en possèdent beaucoup d'autres plus positives. On fait avec les fruits de l'églantier sauvage une conserve astringente appelée *cynorrhodon* ; la rose cannelle, la rose musquée, et surtout la rose de Provins, sont fort employées dans la médecine et dans l'économie domestique ; enfin l'on compose avec les feuilles du rosier-thé une boisson fort agréable, qui remplace avantageusement les

feuilles du théier. Il ne faut pas non plus passer sous silence l'essence de rose, dont la découverte est assez curieuse ; voici comment elle eut lieu : Nourmahal, princesse mongolaise, voguant en compagnie du grand mogul sur un bassin qu'elle avait rempli d'eau de rose, remarqua une substance huileuse qui surnageait et qu'elle fit recueillir ; c'était l'essence que le soleil avait dégagée de l'eau de rose.

— Ah ! ma reine, disait Darnley à Marie Stuart, vous et la rose êtes si merveilleusement belles, que mon plus cher vœu serait de vous voir l'une et l'autre immortelles.

Ce vœu du poëte ne fut pas exaucé pour la rose, non plus que pour la malheureuse Marie Stuart. Tout le monde connaît la célèbre querelle de la rose rouge et de la rose blanche d'Angleterre ; mais ce qui est moins connu, c'est l'étrange manie de Marie de Médicis, qui devenait furieuse lorsqu'elle voyait cette belle fleur, ne fût-ce même qu'en peinture. Cette antipathie, qui peut se concevoir dans une

femme nerveuse comme Marie de Médicis, est impardonnable au grave chancelier Bacon, et inexplicable dans le chevalier de Guise, qui s'évanouissait à la vue d'une rose.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, dans le moyen âge, *tout de roses et de fer*, comme disent les romantiques, on couvrait les tables, dans les repas somptueux, avec des feuilles de roses qui tenaient lieu de nappes.

Le roman de la Rose, composé au moyen âge par Guillaume de Loris et Jean de Meun, a pour héros une belle rose dont la conquête présente d'immenses difficultés. On pourrait encore citer le conte de l'*Ane d'or*, d'Apulée, dans lequel un jeune homme est transformé en âne, et ne peut reprendre sa première forme qu'en mangeant des roses.

Les roses étaient rares au moyen âge. Elles étaient, en effet, tellement recherchées, que, dans quelques provinces, les seigneurs défendaient à leurs vassaux de la cultiver, réservant pour eux seuls ce plaisir. Une ancienne coutume parle d'une redevance de cinq bois-



seaux de roses pour l'approvisionnement de l'eau de rose du seigneur.

— Un printemps sans roses, disait François I<sup>er</sup>, est comme une cour sans femmes.

Les plus belles espèces de roses ne sont connues en France que depuis quelque temps. La rose mousseuse, qui a été apportée d'Angleterre par madame de Genlis, n'est pas encore cultivée dans nos pays avec tous les soins qu'elle réclame; on en forme en Allemagne des berceaux d'une beauté et d'une hauteur merveilleuses.

Les anciens croyaient que l'odeur des roses faisait mourir l'escarbot, et ils représentaient les hommes énervés par la volupté sous la forme d'escarbots expirant sur un lit de roses. Au sujet de cette propriété des roses sur l'escarbot, il s'éleva, il y a quelques années, parmi les académiciens, une discussion plaisante. Comme chacun soutenait son opinion avec chaleur, on fit apporter un escarbot et une grande quantité de roses. Le scarabée se

mit à dévorer le prétendu poison avec un empressement qui dut clore bien vite le débat.

---

LE BOUQUET DE VERGIS-MEIN-NICHT,  
ou les deux femmes du courrier.

---

Un courrier avait une femme à Paris, et une autre femme à Strasbourg. Était-ce un crime? Habitant fidèle, mais alternatif de ces deux villes, n'avait-il pas le droit d'avoir un ménage dans chacune d'elles? Un seul ne lui suffisait pas; sa vie était si régulièrement divisée : chaque semaine, il restait deux jours à Paris, deux jours à Strasbourg; avec une seule femme, il aurait été veuf la moitié du temps. Il avait d'abord vécu plusieurs années marié uniquement à Paris, mais il avait amèrement reconnu les inconvénients de ce système; les soins que lui prodiguait sa femme à chacun de ses retours à Paris lui faisaient trop

sentir l'affreuse solitude qui l'attendait à Strasbourg. Là, une mauvaise auberge, un mauvais souper, la solitude et l'ennui ; à Paris, au contraire, un accueil empressé, une chambre bien chaude, un souper tendrement servi. A Paris, tout devenait plaisir, à Strasbourg tout devenait tristesse. Le courrier de la malle interrogea son cœur, et il s'avoua que la solitude était pour lui chose impossible ; il fit encore ce raisonnement : il se dit que le mariage étant une admirable institution, on ne saurait trop lui demander de garanties, et comme tout lui prouvait qu'il n'était heureux à Paris que parce qu'il s'y était marié, il se persuada qu'il ne serait heureux à Strasbourg qu'en s'y mariant. Donc il se décida à prendre ou plutôt à reprendre femme à Strasbourg.

Pendant longtemps le secret de sa double union fut gardé ; rien ne troublait *ses* ménages ; il n'avait qu'à s'applaudir de *ses* choix ; ses femmes l'aimaient avec la même ardeur ; son bonheur s'équilibrait merveilleusement,

et il trouvait dans cette double affection d'ineffables douceurs que les simples maris ignorent.

En faisant le voyage de Paris à Strasbourg, il pensait à sa grande blonde qu'il allait revoir, à *Toinette*, l'Alsacienne au teint rose, aux yeux bleus; il arrivait, il passait deux jours auprès d'elle; il jouait avec ses enfants qu'il appelait ses petits Alsaciens, et il repartait gaiement pour Paris.

A peine sur la route, il oubliait *Toinette*; il ne se rappelait que sa petite *Caroline*, la Parisienne aux yeux chinois, aux sourcils noirs, et il songeait à l'avenir de ses deux fils qu'il appelait ses grands enfants de Paris. *Caroline* préparait-elle son souper, cuisine française, criait-il en riant; *Toinette* servait-elle à dîner, cuisine allemande, disait-il encore en riant; et il ne voyait rien de coupable dans cette double union. Il trouvait tout simple que les hommes qui habitaient toujours la même ville n'eussent qu'une femme et qu'un ménage; mais il trouvait très-raisonnable aussi

qu'on eût deux femmes et deux ménages quand on habitait en même temps deux pays. Il ne voyait rien de criminel à cela ; bien mieux , il se serait battu pour prouver qu'il avait raison , et il aurait donné des coups de fouet à l'insolent qui l'aurait traité de bigame.

Cependant le mystère qu'il faisait de sa situation aurait dû l'éclairer sur ce qu'il devait penser de sa conduite ; mais il savait répondre à tout.

— Je cache cela à cause de ces femmes , se disait-il , qui ne comprendraient pas ; les femmes ont là-dessus des idées si folles !

Un jour pourtant il commit une imprudence , grande imprudence en vérité !

Au départ de Strasbourg , Toinette lui avait donné un joli bouquet de fleurs artificielles ; c'étaient des *vergis-mein-nicht* , des *ne m'oubliez pas* , et notre bon courrier , comprenant bien cette allégorie , était parti le cœur profondément touché.

A Paris , son premier soin fut d'offrir les *vergis-mein-nicht* à Caroline , qui les plaça

en évidence sur sa cheminée. Le soir même de son arrivée, le courrier amena un ami dîner chez Caroline. L'ami la prit pour une sœur. Au café, on se plaça devant le feu, et l'ami, ayant aperçu le bouquet, le reconnut parfaitement; il saisit, de là, occasion pour parler avec enthousiasme de la belle Alsacienne aux yeux bleus et des beaux enfants de Strasbourg; il raconta le jour de la noce et se vanta d'avoir été l'un des témoins.

Caroline, en véritable Parisienne, savait son code civil par cœur. D'abord elle s'indigna, mais elle était mère : l'aîné de ses fils avait treize ans. Elle pressentit un procès scandaleux, une condamnation infamante, un nom taché et l'avenir de ses deux fils perdu; elle entrevit le baigne avec horreur; elle comprit qu'ayant été épousée la première, elle était la seule femme légitime, et que cet avantage lui donnait de l'autorité pour agir.

Son parti fut bientôt pris : elle prétextait un voyage indispensable; une parente la réclamait, et il lui fallait quitter Paris pendant une

semaine au moins ; elle dit adieu à son mari , puis elle courut à Strasbourg. Elle alla voir Toinette et lui conta toute la vérité. Toinette pleurait ; elle ne voulait rien entendre ; elle s'écriait avec douleur :

— Il nous a trompées , le monstre , il faut nous venger ; avoir deux femmes , c'est affreux !

— Sans doute , dit Caroline impatientée ; mais si vous criez si fort , il aura deux veuves , et ce sera plus triste encore ; il sera pendu ; nos enfants mourront de faim.

Ces mots furent magiques.

— Vous l'aimez ? dit Caroline.

— Oh ! oui , je l'aimais trop ; mais maintenant...

— Maintenant , il faut lui pardonner ; je lui pardonne bien , moi , qu'il a trompée pour vous. Soyez donc comme moi généreuse , et entendons-nous pour le sauver.

Et ces deux femmes signèrent un pacte sublime. La justice ignore leur sort , et leur mari lui-même n'apprit que son secret avait

été dévoilé, et ne connut leur entrevue que quelques heures avant sa mort. Une roue s'étant brisée, la malle versa dans un précipice; le courrier, affreusement blessé, fut transporté à Strasbourg, où il expira après plusieurs jours de souffrances.

Au moment de mourir, il fit ses aveux :

— Ma bonne Toinette, dit-il, pardonne-moi, je t'ai trompée : quand je t'ai épousée, j'étais déjà marié.

— Il y a longtemps que je sais cela, reprit Toinette en fondant en larmes; ne te tourmente pas, c'est tout pardonné.

— Tu le savais? Et qui te l'avait dit?

— L'autre.

— Caroline?

— Elle est venue ici, mon Dieu! il y aura bientôt sept ans; elle m'a tout conté, en me recommandant bien de ne faire semblant de rien, et d'être toujours heureuse comme autrefois, pour que tu ne sois pas...

— Pendu, dit le bien-aimé bigame. Pauvre Toinette, tu es une bonne femme....; et l'au-



tre aussi, ajouta-t-il en songeant à la généreuse conduite de Caroline; c'est dommage de quitter ces deux petites commères-là. Toinette, allons, embrasse-moi; v'là le vrai *départ* qui *arrive*, il faut se dire adieu pour tout de bon; mais c'est égal, tu peux t'en vanter, ma grosse blonde, je t'ai bien aimée!..... et l'autre aussi, ajouta-t-il encore en pensant à celle qu'il appelait sa jolie brunette; va chercher les petits que je les bénisse, et dépêche-toi.

Toinette amena ses trois beaux enfants; le mourant les admira avec orgueil.

— V'là de fameux enfants! les gaillards, ils me ressemblent joliment....; et les autres aussi, dit-il encore en mêlant toujours ses affections. Mais les voilà! s'écria-t-il tout à coup en voyant entrer ses deux grands fils qui soutenaient leur mère à moitié évanouie dans leurs bras; ma foi, ça se trouve bien, nous v'là tous réunis.

Toinette et Caroline tombèrent à genoux devant lui. Il tendit à chacune d'elles une de

ses pauvres mains mutilées, et les regardant toutes deux avec une égale tendresse :

— Adieu, mes petites veuves, leur dit-il tout bas, adieu, courage, consolez-vous ensemble, et priez Dieu qu'il me pardonne comme vous m'avez pardonné.

Puis, s'adressant à son fils aîné et lui montrant la malheureuse Toinette, dont le désespoir lui déchirait le cœur, il dit tout haut :

— C'est ma belle-sœur, François ; tu auras soin d'elle et de ses enfants.

Et il mourut.

Les deux femmes s'embrassèrent en sanglotant, et elles ne se quittèrent plus.

---

## LE SOLEIL PEINTRE DES FLEURS.

---

### LE DAGUERROTYPE.

---

Il y a peu de temps encore , le procédé de M. Daguerre , à l'aide duquel les rayons du soleil font eux-mêmes , et par leur seule puissance , l'office d'un peintre , a mis tout Paris en émoi. Cette découverte importe directement au sujet traité dans ce livre, en ce qu'elle pourra servir à fixer, avec la plus grande exactitude possible, la forme délicate et légère des fleurs , et à saisir les nuances capricieuses de leurs colorations diverses. Mais laissons M. J. Janin expliquer lui-même, dans ce style descriptif et plastique qu'il possède si bien, les inappréciables avantages de la découverte récente de M. Daguerre.

A force d'études , ce peintre célèbre était parvenu à être un grand chimiste ; il avait

observé, sans nul doute, que telle nuance, vigoureuse au grand jour, s'effaçait à mesure que s'effaçait la lumière, et disparaissait complètement. Il savait, en outre, ce que nous savons tous, l'action du soleil et de la lumière sur la couleur. Il se proposa donc, avec cette persévérance acharnée qui est le génie, la solution du problème suivant : Trouver une couleur ainsi faite, que le soleil, bien plus que la lumière seule, enlève en partie pendant que l'autre partie résiste et reste immobile à sa place ; forcer le jour à frapper sur cette ombre donnée, comme ferait le burin divin de quelque *Morghen* invisible, et ainsi jeter sur cette planche unie et sombre la forme et la vie ; forcer le soleil, cet œil du monde, à n'être plus qu'un ingénieux ouvrier sous les ordres d'un maître ! Voilà, sans contredit, le plus étrange, le plus difficile, le plus incroyable problème qu'un homme se soit proposé de nos jours. Pour la difficulté, nous ne disons pas pour l'utilité de l'œuvre, l'inventeur de la vapeur ne vient que le second.

Par quelle suite incroyable d'essais, de tentatives, de recherches, de péripéties de tout genre, l'auteur du *Daguerrotype* est arrivé au résultat que nous allons exposer, c'est encore un secret; plus tard il l'expliquera lui-même à toute l'Europe, quand la France, libérale et désintéressée entre toutes les nations du monde, lui aura fait, à l'Europe, ce noble présent. Toujours est-il qu'à force de persévérance et de génie, et par une suite infinie d'essais, M. Daguerre est arrivé au résultat que voici : Il a composé un certain vernis noir; ce vernis s'étend sur une planche quelconque; la planche est exposée au grand jour, et aussitôt, et quelle que soit l'ombre qui se projette sur cette planche, la terre ou le ciel, ou l'eau courante, la cathédrale qui se perd dans le nuage, ou bien la pierre, le pavé, le grain de sable imperceptible qui flotte à la surface, toutes ces choses, grandes ou petites, qui sont égales devant le soleil, se gravent à l'instant même dans cette espèce de chambre obscure qui conserve toutes les empreintes. Jamais le

dessin des plus grands maîtres n'a produit de dessin pareil. Si la masse est admirable, les détails sont infinis. Songez donc que c'est le soleil lui-même, introduit cette fois comme l'agent tout-puissant d'un art tout nouveau qui produit ces travaux incroyables. Cette fois, ce n'est plus le regard incertain de l'homme qui découvre au loin l'ombre ou la lumière, ce n'est plus sa main tremblante qui reproduit sur un papier mobile la scène changeante de ce monde, que le vide emporte.

Cette fois, il n'est plus besoin de passer trois jours sous le même point du ciel ou de la terre pour en avoir à peine une ombre défigurée. Le prodige s'opère à l'instant même, aussi prompt que la pensée, aussi rapide que le rayon du soleil qui va frapper là-bas l'aride montagne ou la fleur à peine éclosée. Il y a un beau passage dans la Bible; Dieu dit : *Que la lumière soit, la lumière fut.* A cette heure, vous direz aux tours de Notre-Dame : *Placez-vous là,* et les tours obéiront; et c'est ainsi qu'elles ont obéi à Daguerre, qui, un

beau jour, les a rapportées chez lui tout entières, depuis la pierre formidable sur laquelle elles sont fondées, jusqu'à la flèche mince et légère qu'elles portent dans les airs, et que personne n'avait vue encore aussi complètement, excepté Daguerre et le soleil.

Ce que nous disons là est bien étrange, oui; mais rien n'est incroyable comme certaines vérités. Napoléon lui-même, cet homme qui comprenait toute chose, n'a pas voulu croire qu'une légère vapeur enfermée dans un tube de fer pouvait soulever le monde, et il appelait un jouet d'enfant ce bateau à vapeur qui fonctionnait sous ses yeux. Il faudra bien cependant qu'on croie au *Daguerrotype*; car nulle main humaine ne pourrait dessiner comme dessine le soleil; nul regard humain ne pourrait plonger aussi avant dans ces flots de lumières, dans ces ténèbres profondes. Nous avons vu ainsi reproduits les grands monuments de Paris, qui, cette fois, va devenir véritablement la ville éternelle. Nous avons vu le Louvre, l'Institut, les Tuileries,

le Pont-Neuf, Notre-Dame de Paris ; nous avons vu le pavé de la Grève, l'eau de la Seine, le ciel qui couvre Sainte-Genève, nous avons vu des arbres, et jusqu'aux fleurs les plus légères.

L'art n'a plus rien à débattre avec ce nouveau rival ; il ne s'agit pas ici, notez-le bien, d'une grossière invention mécanique qui reproduit tout au plus des masses sans ombre, sans détail, sans autre résultat qu'un bénéfice de quelques heures d'un travail manuel. Non, il s'agit ici de la plus délicate, de la plus fine, de la plus complète reproduction à laquelle puissent aspirer les œuvres de Dieu et les ouvrages des hommes. Et notez bien encore ceci, que cette reproduction est bien loin d'être une et uniforme, comme on pourrait le croire encore. Au contraire, pas un de ces tableaux, exécutés d'après le même procédé, ne ressemble au tableau précédent : l'heure du jour, la couleur du ciel, la limpidité de l'air, la douce chaleur du printemps, la rude austérité de l'hiver, les teintes chaudes de l'automne,



le reflet de l'eau transparente, tous les accidents de l'atmosphère se reproduisent merveilleusement dans ces tableaux prodigieux, qu'on dirait enfantés sous le souffle des génies aériens.

C'est ainsi que, dans une suite de tableaux créés par le *Daguerrotype*, nous avons vu Paris reproduit par un chaud rayon de soleil ; le soleil avait déteint sur ses vastes murailles, qui ressortaient vigoureusement de cette ombre fantastique ; après quoi, nous avons vu Paris reproduit sous son voile de nuages, quand l'eau descend tristement goutte à goutte, quand le ciel est couvert du crêpe mouillé, quand le froid resserre tristement les moindres pierres de la ville. Ainsi cette manière de reproduire le monde extérieur ajoutera, au grand mérite d'une fidélité de détail impossible à dire, le grand mérite d'une incroyable fidélité de la lumière. Il arrivera donc qu'au premier coup d'œil vous reconnaîtrez le dessin reproduit par le pâle soleil parisien et le dessin exécuté par l'ardent soleil d'Italie. Vous direz à coup sûr : Voici un paysage rap-

porté des froids vallons de la Suisse ; voici un aspect emprunté aux déserts de Sahara ; vous distinguerez le campanile de Florence des tours de Notre-Dame , par la seule inspection du ciel dans lequel se lèvent l'une et l'autre , les deux tours élégantes ou terribles. Merveilleuse découverte, en effet, qui conserve non-seulement l'identité des lieux , mais encore l'identité du soleil.

Et notez bien que l'homme reste toujours le maître même de la lumière qu'il fait agir ; une seconde de plus ou de moins consacrée à cette œuvre compte pour beaucoup. Tenez-vous aux détails plus qu'à la masse , en deux minutes vous avez un dessin comme les fait Martynn ; confusion poétique et tant soit peu voilée, dans laquelle l'œil devine plus de choses qu'il n'en voit en effet. Voulez-vous, au contraire , comme l'architecte , que le monument vienne en relief et se montre à vous tel qu'il a été construit , et dégagé de tout entourage qui pourrait en diminuer l'effet ? Cette fois encore, le soleil obéira , il dévorera

tous les accessoires , et votre monument restera isolé , comme la colonne au milieu de la place Vendôme. Vous obtiendrez par le même procédé tous les effets que vous voudrez obtenir , depuis l'aube naissante jusqu'aux derniers crépuscules du soir.

Ce qui n'est pas un de nos moindres sujets d'admiration , c'est qu'une fois l'œuvre accomplie par le soleil ou la lumière , le soleil ou la lumière n'y peuvent plus rien. Ce frêle vernis , sur lequel le soleil avait tant d'empire tout à l'heure , maintenant vous l'exposez en vain au grand jour ; il est durable , impérissable comme une gravure sur acier. Il est impossible de commander d'une façon plus impérieuse ; c'est dire vraiment à la lumière : « Tu n'iras pas plus loin. »

Vous avez vu l'effet de la chambre obscure. Dans la chambre obscure se reflètent les objets extérieurs avec une vérité sans égale ; mais la chambre obscure ne produit rien par elle-même ; ce n'est pas un tableau , c'est un miroir sur lequel rien ne reste. Figurez-vous main-

tenant que ce miroir a gardé l'empreinte de tous les objets qui s'y sont reflétés, vous aurez une idée à peu près complète du Daguerrotype.

Mais bien plus : la lune elle-même, cette incertaine et mouvante clarté, ce pâle reflet du soleil, dont il est éloigné de quarante millions de lieues ; la lune mord aussi sur cette couleur, qu'on peut dire inspirée. Nous avons vu le portrait de l'astre changeant se refléter dans le miroir de Daguerre, au grand étonnement de cet illustre Arago, qui ne savait pas tant de puissance à son astre favori.

Soumettez au microscope solaire l'aile d'une mouche, et le Daguerrotype, aussi puissant que le microscope, va reproduire l'aile de cette mouche dans ces dimensions incommensurables, qu'on dirait empruntées aux contes des fées. Maintenant est-il besoin de vous dire toutes les applications sans fin de cette immense découverte, qui sera peut-être l'honneur de ce siècle ? Le Daguerrotype est destiné à reproduire les beaux aspects de la nature et de l'art, à peu près comme l'imprimerie reproduit les chefs-

d'œuvre de l'esprit humain. C'est une gravure à la portée de tous et de chacun ; c'est un crayon obéissant comme la pensée ; c'est un miroir qui garde toutes les empreintes ; c'est la mémoire fidèle de tous les monuments , de tous les paysages de l'univers ; c'est la reproduction incessante , spontanée , infatigable , des cent mille chefs-d'œuvre que le temps a renversés ou construits sur la surface du globe.

Le Daguerrotype sera le compagnon indispensable du voyageur qui ne sait pas dessiner , et de l'artiste qui n'a pas le temps de dessiner. Il est destiné à populariser chez nous , et à peu de frais , les plus belles œuvres des arts dont nous n'avons que des copies coûteuses et infidèles : avant peu , et quand on ne voudra pas être soi-même son propre graveur , on enverra son enfant au musée , et on lui dira : Il faut que , dans trois heures , tu me rapportes un tableau de *Murillo* ou de *Raphaël*. On écrira à Rome : Envoyez-moi , par le prochain courrier , la coupole de *Saint-Pierre* , et la coupole de *Saint-Pierre* vous ar-

rivera courrier pour courrier. Vous passez à Anvers, vous admirez la maison de Rubens, et vous envoyez à votre architecte cette maison sans rivale dans le caprice des Flamands. Voilà, dites-vous, la maison que je veux bâtir ; et, sur ce dessin fidèle, l'architecte retrouve un à un tous les ornements de cette pierre devenue dentelle sous le ciseau du sculpteur. Désormais, le Daguerrotypage suffira à tous les besoins des arts, à tous les caprices de la vie. Vous emporterez avec vous, et sans qu'elle le sache, la blanche maison sous laquelle se cache votre maîtresse. Vous ferez vous-même la copie d'un beau portrait de M. *Ingres*, et vous direz : Que m'importe à présent que ce portrait n'ait point été livré à la gravure ? j'ai beaucoup mieux qu'une gravure, j'ai aussi bien qu'un dessin de M. *Ingres*. Mon Dieu, pour se servir de cet ingénieux miroir, il ne sera pas besoin d'être un grand voyageur dans les pays déserts comme M. *Combes*, d'être un grand poète comme M. de *Lamartine*, de marcher, comme M. le comte *Demidoff*, à tra-

vers les déserts de la Russie méridionale , à la tête d'une armée de savants et d'artistes ; dans les plus simples et les plus douces passions de la vie, le Daguerrotype aura son utilité et son charme ; il reproduira à l'instant toutes les choses aimées : le fauteuil de l'aïeul, le berceau de l'enfant, la tombe du vicillard.

M. Daguerre espère bien qu'avant peu il parviendra à obtenir le portrait sans qu'il soit besoin du portrait préalable de M. Ingres. Il est déjà en train d'inventer une machine à l'aide de laquelle le sujet restera parfaitement immobile ; car telle est la puissance de ce reproducteur acharné , le Daguerrotype , qu'il reproduit à l'instant même le coup d'œil , le froncement du sourcil , la moindre rive du front , la moindre boucle de cheveux qui s'agite. Prenez la loupe ; voyez-vous sur ce sable uni ce quelque chose d'un peu plus obscur que le reste ? c'est un oiseau qui aura passé dans le ciel.

Nous vivons dans une singulière époque ; nous ne songeons plus , de nos jours , à rien

produire par nous-mêmes; mais, en revanche, nous recherchons avec une persévérance sans égale les moyens de faire reproduire pour nous et à notre place. La vapeur a quintuplé le nombre des travailleurs; avant peu, les chemins de fer doubleront ce capital fugitif qu'on appelle la vie; le gaz a remplacé le soleil; on tente à cette heure des essais sans fin pour trouver un chemin dans les airs. Cette rage de moyens surnaturels a passé bientôt du monde des faits dans le monde des idées, du commerce dans les arts. Il n'y a pas déjà si longtemps qu'a été inventé le *Diagraphe* Gavard, au moyen duquel les plafonds obéissants du palais de Versailles viennent d'eux-mêmes se poser sur le papier, reproduits par la main d'un enfant sans expérience. L'autre jour encore, un homme de génie, le même qui a trouvé le moyen de reproduire en relief toutes les médailles antiques ou modernes, M. Colas inventait une roue à l'aide de laquelle il a reproduit, avec une admirable et incroyable vérité, la *Vénus de Milo*. Voici maintenant



qu'avec cet enduit, étendu sur une planche de cuivre, M. Daguerre remplace le dessin et la gravure. Laissez-les faire, avant peu vous aurez des machines qui vous dicteront des comédies de Molière, et feront des vers comme le grand Corneille. Ainsi soit-il.

---

## DES FLEURS

DANS L'ÉPOQUE ACTUELLE.

---

Les fleurs ont jeté plus d'éclat dans les annales amoureuses du siècle passé que dans celles de notre histoire toute moderne. Elles occupaient plus de place dans l'existence de nos pères que dans la nôtre. Autrefois, s'il arrivait à quelque jeune et élégant marquis

. . . de rencontrer, par un hasard extrême,  
Quelque femme à l'œil noir jetant la volupté,

Quelque femme à la bouche où règne ce sourire,  
Dans un muet langage, un cœur disant : Soupire (\*),  
Quelque femme en un mot comme on en trouve peu,  
Mais comme en sait rêver l'artiste au cœur de feu...

Tout aussitôt, notre inflammable marquis de s'élançer sur les pas de la belle, de l'assiéger de soins empressés, de vers galants et de bouquets aux vives couleurs, composés des fleurs les plus rares et les plus recherchées.

Aujourd'hui, au contraire, les amants se contentent de soupirer, soit en prose, soit en vers ; mais les doux tributs de Flore sont le plus souvent exclus de leur correspondance amoureuse. D'où vient cette différence ? de l'usage.

Cependant il ne faut pas conclure de là que le culte des fleurs soit moins vif parmi nous qu'il ne l'était jadis ; seulement les fleurs ont un peu perdu de leur représentation érotique. La fleur est toujours aussi aimée, aussi adulée pour elle-même ; seulement, l'emblème est

(\*) Imitation du Dante.

oublié. La jeune élégante qui paye cent francs par mois son abonnement de fleurs naturelles, pour orner et renouveler chaque jour ses jardinières nombreuses, n'y attache de prix que pour leur valeur et leur beauté naturelles, et non pour leurs significations emblématiques; autrefois, au contraire, Ninon ou Marion Delorme auraient estimé les bouquets de chaque matin, moins à cause de leurs parfums et de leurs vives couleurs que parce que celui-ci était l'envoi de tel jeune duc aux riches espérances, et celui-là le riant et naïf emblème du premier amour de quelque frais jeuneau.

Malgré ces observations, on donne et on reçoit encore des fleurs; mais on en achète encore plus qu'on n'en reçoit. Le bouquet de fête commence à disparaître des mœurs de la famille pour faire place à quelque présent plus utile; il n'est pas même jusqu'au simple petit bouquet de violette que, dans la belle saison, un homme du monde offrait aux femmes de sa connaissance, il n'est pas même jusqu'à ce

tribut sans conséquence qui ne commence à tomber en désuétude, malgré les efforts de nos bouquetières.

Par une autre bizarrerie plus inconcevable, les fleurs, que l'on cultive avec tant de soin dans l'intérieur des appartements, sont pour ainsi dire dédaignées à la campagne. Vous avez été, pendant l'hiver, chez madame D... ou madame B... ; maintes fois, vous les avez entendues exprimer leur goût, leur fanatisme pour les fleurs : elles en portent à leur main ; leur coiffure en est ornée ; elles ont payé cinq cents francs leur parure de fleurs naturelles à la célèbre fête des roses à l'ambassade d'Angleterre (\*). Fort bien : l'été vient, et avec lui la villégiature à Auteuil, ou aux environs de Boulogne, ou ailleurs : vous suivez votre amphitryon à la campagne, et vous vous at-

(\*) Cette année, à la célébration de la fête de la reine Victoria, à l'ambassade anglaise, toutes les dames étaient coiffées de roses naturelles, et ces fleurs avaient été choisies, à l'exclusion de toutes autres, pour orner les appartements.

tendez, comme de raison, à y trouver enfin une culture en harmonie avec cette grande passion florale... Erreur! la mode anglaise impose des gazons verts et des arbustes étrangers au lieu de fleurs, et, comme avant tout, on sacrifie à la mode, vous passerez un été à la campagne sans même apercevoir dans le jardin de votre hôtesse une rose ou un arbuste en fleurs. Et à propos de campagne, s'il nous était permis de terminer par une citation satirique ce petit ouvrage conçu dans l'esprit le plus pacifique du monde, nous ajouterions le tableau suivant, qui est esquissé d'après nature, et auquel on peut donner ce titre : *Paris à la campagne*.

— Comment, c'est vous, ma chère? déjà de retour à Paris?

— Ne m'en parlez pas (locution à la mode): j'y meurs d'impatience, de chaleur, de poussière et d'ennui; mais vous-même, ma belle, comment n'êtes-vous pas sur les bords de l'Orme, dans ce bel *respiro*, où nous avons passé, l'année dernière, un mois si délicieux?

— Que voulez-vous? de maudites affaires très-importantes, vrai!

— C'est comme moi, des signatures à donner à un notaire, un enfant malade.

— Sans doute, sans compter qu'Alfred ne peut pas souffrir la campagne.

— Sans compter que votre mari n'en sort pas.

— N'importe, je n'attends plus qu'une dernière représentation d'Armide, et je revole aux champs.

— Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs! Alfred suit exprès pour moi un cours de botanique.

Ce commencement de conversation, que le hasard me mit à portée d'entendre, se passait entre deux jeunes dames aux Champs-Élysées: malheureusement quelqu'un les aborda et leur entretien fut interrompu; mais la note était prise, et devait servir de texte à quelques observations que j'ai recueillies sur le goût de nos belles pour la campagne.

Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre

des plaisirs de cette saison brillante, elles soupirent après le retour du printemps, ne rêvent que promenades au clair de la lune, déjeuners dans les laiteries, bals champêtres sous le vieux chêne : le mois de mai arrive enfin ; mais les beaux jours sont encore incertains, les matinées sont fraîches (pour des gens qui ne se lèvent jamais avant midi), et d'ailleurs on ne veut pas perdre les derniers concerts du Conservatoire, qui valent bien, après tout, les premiers champs du rossignol.

On voulait partir au 1<sup>er</sup> juin, mais les ouvriers n'avaient pas encore posé le nouveau billard que l'on fait monter dans le salon même, pour la commodité de la conversation. Tout est prêt pour le 15 ; les chariots, partis la veille, sont chargés de tables, de jeux de trictrac, de jeux d'échecs et de dames, de sixains de cartes, etc. ; le précepteur des enfants a fait la provision de romans ; il a complété la collection des proverbes de Carmontel : rien n'est oublié, comme on voit,

pour jouir avec délices des beautés de la nature et des plaisirs de la campagne. Le départ est déjà une fête. En avant : les jeunes gens, à cheval ou sur de légers bokeys, précèdent la brillante calèche où sont réunies toutes les jeunes femmes ; les grands-parents et les marmots suivent derrière dans la pesante berline.

On arrive au château : les premiers moments sont délicieux ; on les emploie à la distribution des logements, travail essentiel et qui suppose dans une maîtresse de maison une finesse de tact, un sentiment de convenances, une expérience du monde qui ne s'acquièrent qu'à Paris.

Dès le lendemain, on ne pense plus qu'aux moyens d'oublier la campagne et d'y rappeler les amusements de la ville. A onze heures, la cloche sonne le déjeuner ; mais il est rare que les dames y paraissent : l'une a si mal dormi qu'elle s'est recouchée en sortant du bain ; l'autre boude ; celle-ci a son courrier à faire ; cette autre, un roman à finir. La plupart du



temps, il y a une bien meilleure raison que tout cela, mais on ne la donne pas ; et, d'ailleurs, n'est-on pas convenu, en arrivant, que la plus entière liberté est le privilège de la campagne ? Il est tout simple qu'on en use, et que chacun passe sa matinée comme il l'entend. A cinq heures, le premier coup du dîner avertit les hommes qu'il est temps de songer à leur toilette (car, quelle que soit la liberté dont on jouisse à la campagne, malheur à qui se laisse entraîner par le charme de la promenade jusqu'au point d'arriver au moment où l'on se met à table ! il ne peut décevement s'y présenter dans le négligé du matin, et doit perdre à s'habiller un temps dont son appétit réclame un autre emploi) ; à six heures, tout le monde est réuni au salon, paré comme dans une soirée d'hiver.

On annonce à madame qu'elle est servie ; on passe dans la salle à manger, où les lambris de marbre, les surtouts de vermeil, ornés de fleurs artificielles, ne vous rappellent encore que le luxe de la ville ; mais au dessert, la

beauté des fruits amène naturellement l'éloge de la campagne, sur laquelle on se prépare à dire les plus jolies choses du monde, lorsque le maître de la maison, espèce de sénateur pococurante, déjoue toutes les prétentions en apprenant à ses convives que ces fruits magnifiques ont été achetés à la halle, et que, grâce à madame, il n'a dans ses jardins que des arbres fruitiers à fleurs doubles.

On se lève de table, et l'on va prendre le café dans une espèce de kiosque, d'où l'on découvre Paris dans toute son étendue, et dont on peut même s'amuser à compter les maisons au moyen des télescopes braqués à toutes les fenêtres.

C'est l'heure de la poste ; on se dépêche de redescendre au salon pour recevoir les lettres et lire les journaux, que l'on s'arrache comme au café Valois. Après cette lecture et les discussions qui en sont ordinairement la suite, on se décide enfin à faire un tour de promenade ; mais il est déjà huit heures, le temps est humide, le serain a ses dangers : les jeunes

gens restent au billard , les dames n'iront pas loin.

On rentre à neuf heures ; que faire jusqu'à une heure que l'on se couche ? Les jeux innocents sont bien niais, les cartes bien tristes, la conversation bientôt épuisée : on joue la comédie ; on fait choix d'un proverbe de Carmontel ; on se dispute les rôles ; les démêlés de coulisses s'établissent dans le salon ; et, s'il est permis de le dire , c'est à ces petites tracasseries qu'on doit les moments les moins ennuyeux que l'on passe à la campagne. Mais cette ressource s'use , l'ennui gagne, chacun se crée des affaires pour avoir le prétexte d'aller passer un jour à Paris ; les voyages deviennent plus fréquents, et les premiers jours de septembre ramènent définitivement à leur hôtel du faubourg Saint-Germain des gens qui pouvaient se dispenser d'en sortir.

La plupart des pièces de Dancourt frondent des mœurs, des usages et des ridicules particuliers à l'époque où l'on écrivait ; et l'on doit convenir que si la gaité, la franchise de

son dialogue sont de tous les temps, ses sujets ont perdu la plus grande partie de leur mérite, celui de l'à-propos. Dans le très-petit nombre de pièces où il a peint des ridicules plus durables, il en est une (*la Maison de campagne*) dont le front et les caractères conviennent en tout point au moment actuel. Que messieurs Bernard, dans Paris, qui, sans aucun goût pour la campagne, sans aucun moyen de le satisfaire (supposé que ce goût leur vienne), se croient obligés d'avoir une maison de campagne pour se délasser de leurs affaires, et pour y recevoir un ou deux amis à la fortune du pot! rien de plus risible, à l'examen, que cette manie qui descend aujourd'hui jusqu'à la classe bourgeoise la moins aisée. Le plus petit mercier de la rue Quincampoix, le plus mince employé d'une administration subalterne veut pouvoir dire : Ma campagne. Il est vrai qu'il n'entend pas là ni une jolie habitation sur les bords de la Seine ou de la Marne, ni une bonne ferme dans la forêt de Saint-Germain ou de Fontainebleau,

ni même un pied à terre dans les bois de Meudon, dans la vallée de Montmorency ou sur la colline d'Auteuil. Ce que notre petit bourgeois entend par sa campagne, c'est environ quatre toises carrées de marécage dans l'allée des Veuves, ou, le plus souvent, une chambre garnie au second dans la grande rue de Chaillot.



## CHAPITRE VI.



### LES FLEURS.



#### CULTURE DES PLANTES.



#### DE LA DISPOSITION DES FLEURS ET DES PLANTES DANS UN JARDIN.

Une corbeille centrale ou un tapis de verdure émaillé de fleurs, de petites dimensions, et se succédant, autant que possible, dans toutes les saisons; quelquefois, mais avec ménagement, des carrés entourés de plates-bandes et de petits labyrinthes cachés par quelques plantes plus élevées, ou mieux, par des groupes de caisses renfermant des végétaux de serres ou d'orangeries, telle doit être l'or-

donnance de la partie centrale d'un terrain très-petit. Dans ces corbeilles, dans les massifs disposés çà et là autour du tapis de gazon, dans les plates-bandes et labyrinthes, les plantes annuelles et vivaces, celles qui fleurissent au printemps, en été et à l'approche de l'automne, doivent être mélangées avec art, et placées selon leur élévation, leur force, la couleur, la forme et la disposition de leurs feuilles et de leurs fleurs.

Au premier plan, sur les côtés, des planches de plantes bulbeuses ou charnues, ou encore d'arbustes de terre de bruyère, de peu d'élévation, attirent agréablement les regards à l'entrée du jardin, et préviennent en sa faveur ; dans ces planches, on doit étager les végétaux d'après leur développement successif, afin qu'après l'extinction d'une fleur une autre lui succède, à moins qu'on ait assez de vases et de pots, occupés par de jolies plantes, pour garnir ces endroits, et alors on les change de place, selon leur état, en chaque saison. Les côtés et le fond d'un jardin très-

petit doivent seulement être masqués par des arbustes touffus et grimpants ; mais, s'il est de quelque étendue, des bosquets, qui multiplient les promenades, ont encore l'avantage de masquer les bornes du terrain ; mais surtout bannissez de ces bosquets tous arbres et arbrisseaux élevés, et ne leur donnez pas trop d'étendue : n'oubliez pas qu'ils ne sont qu'accessoires, et destinés à fournir quelques bancs ombragés et à cacher les murs. Mais les groupes et massifs d'arbustes en pots et en caisses, par leur beauté, leur rareté, leur singularité, par l'avantage de pouvoir les changer de place à volonté, sont ce qu'il y a de mieux pour la décoration des parties latérales et des premiers plans des jardins fleuristes. C'est pourquoi nous plaçons dans la division des végétaux, qui composent plus spécialement ce jardin, ceux d'orangerie, puisqu'ils y sont d'un emploi fréquent, et surtout plus utiles que dans les jardins paysagers.

Ainsi quelques corbeilles disposées çà et là, entourées d'allées et accompagnées de plates-



bandes et de massifs analogues, plantées, ainsi que ces massifs, en amphitéâtre et avec des fleurs et des arbustes remarquables, tels que tous ceux dont on forme des collections, comme les œillets, les tulipes, les bruyères, les rosiers, telle doit être l'ordonnance d'un jardin de ville peu étendu.

Enfin une propreté extrême, soit dans les allées, soit dans les plates-bandes, corbeilles et gazons; un air d'élégance et d'ordre, bien qu'ils s'appellent l'influence de l'art, sont indispensables dans un jardin qui se rapproche d'un appartement et est plutôt une galerie d'objets naturels bien disposés qu'une imitation de la nature.

La disposition du sol, son élévation ou son abaissement relatif à la maison, son étendue, ses contours réguliers ou irréguliers, les portions qui offrent des points de vue, et celles qui ne présentent que des aspects désagréables, sont les premières choses à considérer en établissant ou réformant tout jardin fleuriste, paysager, verger ou potager. C'est dans le

parti que l'architecte dessinateur des jardins sait tirer d'un sol ingrat , soit par la nature , soit par ses inflexions mal placées en son égalité , soit dans la manière dont il sait mettre à profit la moindre circonstance naturelle , et arranger son dessin pour le terrain , et non celui-ci pour le dessin , qu'on reconnaît s'il a un véritable talent.

Quelles que soient l'étendue du terrain et l'espèce de jardin qu'on ait à y établir , il est toujours beaucoup plus facile de faire un jardin neuf que d'en raccommoder un vieux ; car , dans ce dernier , aux mêmes difficultés vient se joindre celle de ménager certains arbres précieux , ou déjà d'une grande beauté , certains bosquets fournissant déjà de l'ombrage , des bassins ou terrasse déjà construits ; il faut donc accommoder son plan à cet objet préexistant et le modifier de façon qu'ils semblent en faire partie nécessaire. Le dessinateur qui vient établir un jardin , ayant d'avance son plan en poche , et qui veut l'exécuter nonobstant la forme de terrain et les objets qui s'y

rencontrent, ne mérite pas ce nom ; c'est un charlatan qui en impose par sa jactance et son assurance. Malheur à ceux qui tombent en de telles mains ! les jouissances qu'ils attendaient d'un jardin exécuté sous leurs yeux seront reculées de bien des années, souvent perdues, et les dépenses de son établissement seront incalculables ; le choix d'un dessinateur de jardins n'est pas moins important que celui d'un architecte en bâtimens.

La position de l'habitation la plus convenable, sous tous les rapports, et aussi la plus propre à faire jouir du jardin qui l'accompagne, est celle qui se trouve exhaussée de quelques pieds au dessus du sol : rien de plus gracieux et de plus élégant qu'un perron de quatre à huit degrés, qui conduit d'un beau vestibule dans le jardin ; c'est autour de ce perron et sur les rampes que doivent être accumulés les végétaux en vases les plus rares et les plus remarquables : les moins élevés sont placés en haut, et, à mesure qu'on descend, on les étage d'une manière insensible, en les

contournant légèrement à la base du perron. Là, plusieurs caisses de moyenne dimension, serrées l'une contre l'autre, formant un groupe de végétaux mariés avec art, dirigent la vue en avant, et semblent l'entrée d'un premier bosquet : toutefois, si cette ordonnance des lieux est préférable, elle n'est pas la seule avantageuse : tout emplacement, quel qu'il soit, peut être mis à profit par l'art du dessinateur ; mais on conçoit que la marche à suivre est aussi variée que la forme des terrains, des volumes de préceptes seraient donc nécessaires pour embrasser tous les accidents du sol. Nous dirons seulement deux mots de la situation qui offre le plus de difficultés à vaincre : c'est lorsque la maison se trouve plus basse que le jardin ; il est alors indispensable de disposer le terrain légèrement en pente, de façon qu'une certaine étendue puisse être aperçue des fenêtres ; cependant, si cette première vue était peu agréable, si la dépense de la disposition du sol devait être considérable, on devrait y remédier d'une autre façon.

En face de la porte du jardin , on place une belle corbeille de fleurs , très-relevée et couronnée par un motif d'arbustes ; ce motif ne serait que plus agréable s'il était formé de caisses que la corbeille cacherait à la vue, ne laissant voir que les arbustes. Deux allées , ménagées à droite et à gauche , conduiront dans les parties latérales offrant un aspect ou une position plus favorables ; c'est donc, dans ce cas , un déplacement de la position principale, qui, au lieu d'être au centre, se trouve sur les côtés et aux angles ; cette disposition a même l'avantage de former un contraste très-puissant ; en effet , en sortant de la maison , la corbeille et le massif semblent tout le jardin ; à peine a-t-on fait quelques pas vers les extrémités du bâtiment , la scène change : derrière le massif apparaît un tapis de gazon ; dans les angles du terrain , du côté du bâtiment , on rencontre des massifs de fleurs bulbeuses ou de plantes en vases étagées très-fortement , c'est-à-dire passant très-rapidement des basses à celles d'une grande élévation ,

surtout dans les petits terrains, afin de cacher les murs. Si l'espace le permet, derrière ces massifs de fleurs, et aussi dans les angles opposés, à l'extrémité du jardin, on doit placer des bosquets couverts, formés d'arbres ou arbrisseaux de diverses élévations, selon la grandeur du jardin, et à feuillages foncés, pour donner une ombre plus épaisse.

Par cette ordonnance, combinée avec art, tous les murs sont cachés, et, dans un très-petit espace, on peut ménager sept à huit points de vue, des bosquets, des tapis, des massifs, etc.; il faut observer que, dans cette position de la maison, la porte d'entrée ne doit pas être chargée de plantes ni d'arbustes: quelques-uns seulement doivent être placés entre les ouvertures du bâtiment, et former de petits groupes; mais toujours les plus élevés doivent être accolés à la muraille: c'était tout le contraire quand il y avait un perron d'une certaine hauteur.

L'ordonnance du jardin que nous venons de décrire offre peut-être plus de scènes par-

tielles et plus de variété à la promenade ; mais la première , dans laquelle on découvre, sur-le-champ , du bâtiment une partie du jardin, produit plus d'effet et en donne d'abord une plus grande idée. De plus , à moins que le terrain ne soit fort petit, on peut y réunir tous les avantages de l'autre et même en plus grand nombre, par une disposition analogue.

Le tapis de verdure , quelle que soit son étendue , ne doit pas être isolé et ceint seulement d'une allée , il doit être découpé de massifs , entouré , et même quelquefois sillonné de plates-bandes : c'est là où le luxe des plantes de toutes sortes doit être accumulé. Tantôt , près du bâtiment , c'est une corbeille de *jacinthes* ; tantôt un immense bouquet de *renoncules* ou d'*anémones* ; plus loin , une planche de *tulipes* semble une exposition de petits vases de porcelaine , brillant des plus vives peintures : c'est surtout pour remplacer ces plantes , qui jettent ordinairement tout leur éclat avant la fin du printemps , et que l'on retire alors de terre, qu'il est bon d'avoir

en réserve de belles plantes d'orangerie : on enterre les pots dans les corbeilles et les plates-bandes , et , en un instant , à la place des tulipes dont on déplorait la perte , on retrouve une multitude de nouveaux végétaux dans toute leur croissance, dans toute leur beauté. Mais, si la fortune du propriétaire, ou le manque d'orangerie , ne lui permet pas d'avoir une grande quantité de plantes en vases , du moins doit-il remplir sa corbeille , devenue vide, de plantes annuelles qui fleurissent vers la fin de l'été : rien de plus propre à cet usage que *les balsamines* , *les reines-marguerites* , *les œillets* et *roses d'Inde* , etc. On les élève dans un coin du jardin , bien exposé , en bonne terre , ou mieux sur couche , et , lorsque leur floraison approche , ou quand le terrain qui est destiné est vacant , on les y transporte. C'est ainsi qu'on multiplie et qu'on perpétue ses jouissances.

Mais ce ne sont plus des plantes passagères qui composent les plates-bandes et les massifs plus grands placés dans l'intérieur du jardin ;



ce sont les plantes vivaces qui en forment le principal ornement. Souvent le milieu de ces plates-bandes, planches ou massifs est occupé par de petits arbrisseaux, tels que *rosiers*, *lilas de Perse*, *spiræa*, *trifolium*, *pêchers nains à fleurs doubles*, etc., etc., entremêlés; d'autres fois, par des plantes vivaces les plus élevées et les plus apparentes, telles que les *asters*, les *hélianthes*, les *persicaires*, la *croix-de-Jérusalem*, et beaucoup d'autres.

De chaque côté de cette ligne principale, qui, toujours au milieu, suit les contours des plates-bandes, ou est alignée lorsqu'elles sont droites, se placent deux, trois ou quatre rangs de plantes d'autant moins élevées qu'elles en sont moins voisines; on les plante irrégulièrement, ou bien on leur fait former des losanges avec les deux lignes voisines, de façon à figurer un grillage: il convient de laisser le même espace entre les lignes et entre les plantes d'une même ligne; cet espace varie selon l'élévation des plantes, mais ne doit jamais être moindre d'un pied; il n'y a même

pas d'inconvénient à le laisser plus grand , afin de pouvoir, au besoin et selon les époques, intercaler entre les plantes vivaces, des oignons ou griffes, des plantes annuelles ou en pots , ce qu'il est toujours nécessaire de se ménager dans un jardin soigné, et où l'on veut réunir la variété , l'élégance , et prolonger la durée des jouissances.

Ainsi, à peine les plantes vivaces ne présentent plus que quelques bouquets épars de loin en loin , et alors paraissent , dans toute leur beauté, les reines-marguerites, les balsamines, les tagels , et autres plantes annuelles dont il est facile de retarder la végétation. C'est ainsi que, de plaisir en plaisir, on arrive à l'époque où la nature en deuil se réfugie dans les serres et chasse des campagnes ceux qui , jusque-là, avaient admiré ses produits avec le plus d'enthousiasme : pas une semaine, pas un jour ne s'est écoulé sans qu'un nouvel objet vint réveiller l'attention et bannir l'ennuyeuse monotonie.

Dans les corbeilles et les massifs composés de toutes sortes de plantes, l'ordre régulier que nous venons d'indiquer n'est pas suivi; le goût seul détermine leur nombre et leur position. Cependant la loi de dégradation du centre à la circonférence est ordinairement adoptée.

Dans tous les cas, chaque emplacement garni de fleurs, et ne formant pas tapis serré comme les gazons, doit être ceint d'une bordure qui en limite la forme et l'étendue, et en sépare la terre. Le *buis* est une des plantes qui remplissent le mieux cet objet; la *statice*, la *pâquerette*, la *giroflée de Mahon* ont de plus l'agrément de former des bordures colorées des nuances les plus belles. Le fraisier même ne doit pas être banni des bordures des jardins d'agrément. Dans tous les cas, il faut éviter soigneusement l'empiétement et le trop grand élargissement des bordures. Rien de plus charmant encore, dans les plates-bandes ou corbeilles, et même en bordures, que des rayons de *pieds d'alouette*, et autres plantes sembla-

bles , disposées en étages , en couronnes , en bouquets.

Disons maintenant deux mots des lieux qui contiennent les plantes , de ceux destinés à la promenade , de ceux destinés à prolonger la vue , de ceux destinés à y mettre un terme , de ceux destinés à l'orner.

Dans les jardins fleuristes , on place les plantes dans les planches , les plates-bandes , les corbeilles et les massifs. Les planches sont des emplacements en forme de carré long , peu relevés au-dessus du sol , et entièrement plats. Leur régularité , leur trop grande dimension en largeur , les font plus que jamais bannir des jardins : il arrive rarement de trouver une occasion de les employer utilement , si ce n'est comme pépinière ou lieu de dépôt.

Il n'en est pas ainsi des *plates-bandes* ; c'est la principale forme adoptée pour les jardins fleuristes proprement dits. Autrefois on les faisait droites , mais maintenant on les infléchit en tous sens. Les plates-bandes sont donc des espèces de rubans de terre disposés sur les

gazons , le long des allées , des bosquets , et dont le caractère distinctif est d'avoir dans toute leur étendue une largeur égale : cette largeur n'excède jamais six pieds, et, dans un jardin moyen, elle est d'environ quatre pieds. Ces plates-bandes sont relevées, sur les bords, d'environ deux pouces au-dessus du sol environnant , et bombées en dos d'âne, de sorte que le centre est toujours beaucoup plus haut. C'est en faisant les labours qu'on rétablit cette forme. On peut aussi les disposer en amphithéâtre du côté de l'allée.

Les *corbeilles et massifs* sont également très-bombés au centre, surtout les premières, qui doivent figurer un riche bouquet , lorsque les plantes qui y sont placées sont en fleur. La plantation doit donc y être faite très-serrée et régulièrement : c'est ce qui les distingue des massifs, qui, de plus, n'ont pas toujours une forme arrondie et se placent çà et là , tandis que les corbeilles sont des emplacements d'apparat et, par conséquent, peu nombreux. On n'y cultive guère que des plantes très-re-

marquables et le plus souvent une même espèce à nombreuses variétés, telles que les *jacinthes*, les *renoncules*, les *œillets*, les *pieds-d'alouette*, les *rosiers*; elles prennent alors souvent le nom de *parcs*.

Les allées, qui ne sont autre chose que des sentiers destinés à conduire le promeneur dans les endroits les plus marquants et les plus dignes d'entretenir son attention, sont une des parties les plus difficiles à construire dans tout jardin. Nous nous bornerons ici, pour leur dessin, à dire que leurs contours doivent être gracieux, et, autant que possible, motivés; cette condition est cependant moins impérieusement commandée que dans les jardins paysagers. La largeur des allées doit toujours être proportionnée à l'étendue du terrain. Dans les jardins fleuristes, elle ne doit guère dépasser trois ou quatre pieds, les allées figurant plutôt des sentiers que des chemins.

Toutefois, faisons observer que, dans tous les cas, à l'entrée du jardin, les allées doivent embrasser plus d'espace : il ne faut pas qu'une so-

ciété, au sortir de la maison, soit obligée de renouveler d'ennuyeuses cérémonies pour déterminer l'ordre de la promenade de chaque personne, à mesure qu'on avance ; les uns précipitent leurs pas, les autres sont arrêtés par ce qui fixe leur attention, ou les remarques faites par un voisin, et les allées peuvent se rétrécir sans inconvénient. C'est surtout à leurs bifurcations que ce rétrécissement doit s'opérer, parce qu'alors il paraît naturel. Dans ces jardins, les allées doivent être plates, la forme bombée gênant trop la marche dans les allées étroites : elles doivent être recouvertes de sable, de gravier, de mâchefer, de débris d'animaux fossiles, ou autres matières propres à permettre la promenade après la pluie, et empêcher l'herbe de pousser trop abondamment. Leur propreté est indispensable et doit être entretenue par de fréquents ratissages. Enfin les allées doivent communiquer les unes aux autres, et ne pas présenter ce ridicule de plusieurs parterres anciens, sillonnés de sentiers, auxquels on ne pouvait parvenir qu'en traver-

sant des plates-bandes ou des gazons : mieux vaut alors les colorer de sable de couleur , afin qu'ils imitent du moins des espèces de tapis.

Dans les bosquets , les allées peuvent être multipliées , pourvu que les tours , détours et retours s'aperçoivent à peine. Quelques repos, quelques salles ornées de bancs de gazon doivent être ménagés de distance en distance ; mais il ne faut pas faire abus de ces accessoires. Les uns s'établissent dans l'endroit où le jardin présente une vue pittoresque ou un aspect remarquable ; les autres , dans l'endroit le plus sombre et le plus solitaire ; c'est là où le poëte trouve enfin un vers que l'oreille lui a refusé ; c'est là qu'une bouche, qui se colore aussitôt du plus vif incarnat , fait volontairement le premier aveu , prémice du bonheur.

Les gazons occupent le plus souvent la partie centrale du jardin ; ils sont destinés à conduire la vue , à figurer ici une vallée ou une prairie agréable. On en parlera plus au long dans le chapitre suivant. Nous ferons ob-



server ici qu'étant plus petits, ils doivent être plus soignés, plus souvent taillés, plus exactement purgés des mauvaises herbes; des safrans, des orchidées, etc., doivent de temps en temps émailler leur verdure et changer leur aspect : les arrosements y sont indispensables. Quant à leur forme, elle varie comme celle du jardin; mais on peut dire, en général, que les gazons doivent avoir des contours irréguliers, être accompagnés de massifs, et entourés çà et là de plates-bandes. La position de ces accessoires est déterminée par le bon goût.

Quant aux plantations destinées à masquer les bornes du jardin, elles demandent beaucoup d'attention; mais les détails relatifs à ce sujet seraient mieux placés dans un traité spécial des jardins paysagers. Nous dirons, toutefois, que les bosquets doivent cacher l'irrégularité du terrain et sa terminaison; s'il est trop petit pour y planter des bosquets, les palissades appliquées contre les murailles pourront suffire. Mais il ne faut pas se contenter

d'avoir changé le mur blanc ou noir en vert, il faut, en plantant çà et là sur le devant des groupes d'arbustes ou des plantes élevées, simuler des enfoncements qui persuadent à l'esprit que le terrain se prolonge au delà de ce que les yeux peuvent apercevoir. Ce principe est d'une continuelle application dans toutes les sortes de jardins naturels, et contribue infiniment à leur agrément.

Nous ne pouvons passer sous silence différents accessoires des jardins, que les anciens dessinateurs de parterres prodiguaient tant et répandaient avec tant de profusion. Pour nous, leur usage nous semble devoir être très-borné et très-rare dans les jardins de peu d'étendue. Qu'y a-t-il, en effet, de plus ridicule que d'accumuler dans un petit terrain des bassins à jets d'eau de toute espèce, des vases, des statues, des monuments, etc.? On ne doit cependant pas les bannir entièrement; il faut seulement que le bon goût préside à leur choix et à leur dispensation dans le jardin.

Le principal, comme le plus agréable de

ces accessoires, c'est l'eau. Le mouvement qu'elle répand dans un jardin par ses ondulations, par ses reflets, par les animaux qu'elle reçoit dans son sein, l'a fait comparer avec raison aux glaces des appartements; il faut que ces ornements soient disposés avec bien peu de goût pour qu'ils ne soient pas agréables. Cependant l'eau ne doit pas être prodiguée dans un petit jardin. Qu'on ait un bassin, autant que possible, de forme irrégulière, et dont une partie se cachera derrière un bosquet, un ruisseau serpentant dans un gazon ou murmurant sur des cailloux. Tout au plus, croyons-nous un jet d'eau, formant point de vue, permis par le bon goût; mais une cascade, mais un léger torrent, mais une rivière tranquille sont de tous les lieux. Un vase, une coupe, un animal qui jettent de l'eau peuvent encore ajouter à l'agrément d'un jardin, s'ils sont employés avec art et ménagement.

Quant aux monuments de toute espèce, on doit les hannir presque entièrement du jardin peu étendu. Tous ces portiques, ces temples,

ces cirques ne peuvent y trouver place ; ils ne peuvent qu'attester le goût ridicule de celui qui les y a construits. A peine tolérons-nous, dans les jardins qui nous occupent, un kiosque placé dans un lieu d'où l'on découvre une vue étendue, un riant aspect, ou quelques scènes champêtres, ou bien une cabane rustique cachée dans un bosquet, ou bien un petit temple consacré à l'amour, à l'amitié, ou bien enfin quelque petit monument destiné à offrir un lieu de repos. Une statue, un vase, s'ils ont quelque analogie avec les lieux où ils se trouvent, s'ils rappellent quelques événements ou quelques personnages de la mythologie ; mieux encore, s'ils sont consacrés à l'amitié, à la reconnaissance, ne pourront qu'ajouter au plaisir de la promenade et y mêler de douces sensations !

Écoutons, sur cette matière, le chantre des jardins ; il a dit :

Bannissez des jardins tout cet amas confus  
D'édifices divers prodigués par la mode,  
Obélisque, rotonde, et kiosque et pagode ;

Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,  
Chaos d'architecture et sans but et sans choix,  
Dont la profusion stérilement féconde  
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

Les bancs et lits de verdure doivent être plus multipliés dans les jardins fleuristes, car ils contribuent à l'agrandir idéalement et à y augmenter la promenade. Tantôt c'est simplement un banc de bois, de pierre, droit ou circulaire; tantôt c'est un banc de gazon qui forme demi-cercle, avec un dossier élégamment relevé; tantôt, enfin, ce sont des parasols rustiques, de petits pavillons. Dans tous les cas, des végétaux remarquables doivent être rassemblés aux alentours, afin que les plantes soient dignes du cercle qui se réunit au milieu d'elles.

MÉMORIAL DES TRAVAUX A FAIRE DANS LES  
JARDINS D'AGRÉMENT,  
ET DU SOIN A DONNER AUX FLEURS.

---

Beaucoup de dames se livrant, pendant la belle saison, à des soins de jardinage et à la culture des fleurs, les détails suivants ne seront pas sans utilité pour les guider dans cet innocent délassement.

**JANVIER.** — On plante les tulipes, les jacinthes, les renoncules, les anémones, si cette plantation n'a pas été faite plus tôt. Abritez les variétés précieuses de tulipes qui doivent commencer à sortir de terre à la fin du mois. On arrange sur les plantes des cerceaux que l'on couvre avec des paillassons. On protège de même les renoncules et les anémones plantées en automne. On transplante les pâquerettes et autres plantes de bordure. Pendant ce mois, les jardiniers sont occupés aux serres,

vâches, etc. C'est à force de soins minutieux qu'ils se procurent les fleurs qui décorent, pendant l'hiver, les appartements, et qu'ils fournissent tous les bouquets que l'on distribue aux dames dans les fêtes et les bals. On sait que la vente des fleurs procure aux jardiniers fleuristes de la capitale un bénéfice considérable.

FÉVRIER. — Si le temps est beau, on sème, dans la dernière quinzaine, quelques fleurs annuelles d'arbustes ; cependant il vaut mieux attendre en mars. Propagez de racines les plantes vivaces robustes ; garantissez du froid les résédas et quarantaines qui sont dans les plates-bandes au midi. Si le temps est doux et sec, plantez quelques racines tubéreuses et bulbeuses ; mettez en place en bordures ou dans les plates-bandes les fleurs robustes , annuelles, bisannuelles et vivaces ; abritez et protégez les plantes précieuses par les moyens connus, mais ne les privez de l'air et de la lumière que le temps strictement nécessaire ; continuez à préparer les mélanges de terres

pour les plantes en pots, serre tempérée, orangerie; veillez à ce què les plantes qu'elles contiennent ne souffrent ni de l'humidité, ni de la sécheresse; donnez de l'air si le temps est sec. Faire des semis sur couches chaudes et sous châssis, afin de se procurer des fleurs pour mettre en pots ou en place de bonne heure. On peut planter les bordures en buis et transplanter de gazons pour le même objet.

MARS. — On met en place, dans les plates-bandes et le parterre, les plantes qui doivent fleurir au printemps; on veille aux planches de jacinthe, de renoncule et de tulipe, que l'on protège contre les gelées du matin au moyen de paillassons ou de toiles; on multiplie par éclats, œilletons et drageons sur la fin du mois. Bêcher, préparer, sarcler, ratisser quand le temps est beau, nettoyer les bordures, remplir les places vacantes, soigner sous des châssis froids les plantes plus délicates, faire les semis des plantes semi-robustes pour les transplanter en saison convenable, forcer les rosiers et autres arbustes à fleurs qui



sont en pots. On commence à faire des boutures sous cloches et des marcottes ; on dépose à nu sur une couche les tubercules de dahlia, et on les recouvre de châssis, ou bien on les met dans un coin de la serre ; la chaleur les met en végétation et détermine la sortie du bourgeon : quand les bourgeons ont pris un peu de développement, on sépare les touffes, de manière que chaque tubercule ou portion de tubercule emporte un bourgeon ; on les plante alors dans des pots tenus sur couches, ou sous châssis, jusqu'au moment de les mettre en place. Les tiges sont très-sensibles aux gelées tardives et aux matinées froides.

AVRIL. — Dans cette saison, on sème les graines de toute espèce pour succession de floraison. Semez à demeure dans les plates-bandes les fleurs semi-rustiques : celles qui sont bisannuelles et vivaces doivent être semées dans les premiers jours du mois. Transplantez en place toutes les fleurs qui sont sur couches et en pépinière ; protégez les plantes délicates et les auricules contre les coups de

soleil et les intempéries. On sème quelques plantes semi-robustes sur couches; on change les plantes qui sont gênées dans les pots. Veillez aux boutures, marcottes et autres jeunes plantes; propagez par toutes les méthodes en usage, c'est l'époque la plus favorable de l'année.

MAI. — Semer les plantes annuelles pour succession; semer les plantes bisannuelles en pépinière pour provision de l'année prochaine. Marcottez et bouturez les giroflées, les juliennes du 10 au 15. On met les dahlias en place. Arrachez les bulbes des crocus, des hyacinthes, du safran et autres racines pour replanter en automne. Abritez les planches de tulipes. Mettez en pots toutes sortes de plantes à réserver pour l'hiver; conservez les primules ou auricules plus au sec; maintenez l'ordre et la plus grande propreté; visitez les rosiers pour les débarrasser des pucerons et autres insectes. On a proposé pour cet objet des liquides dits insectifères, mais il faut se méfier de ces drogues qui contiennent des ma-

tières corrosives et tuent la plante avec l'insecte. On se sert avec avantage d'une liqueur composée d'une décoction de feuilles de tabac dans laquelle on dissout du savon noir et on ajoute de l'urine : c'est avec cette eau, plus ou moins forte selon la nature des arbuscules, qu'on arrose. On plante quelques tubéreuses afin d'avoir des fleurs en automne. C'est dans la seconde quinzaine de ce mois que l'on sort les orangers et autres plantes qui passent l'été dehors, ou, pour mieux dire, les mois les plus chauds. On donne à celles qui restent les soins convenables. On fait des boutures forcées.

JUIN. — Multipliez de boutures les plantes qui se propagent de cette manière, afin qu'elles donnent des fleurs ; marcottez et couchez les œillets ; enlevez de terre les bulbes cornues, tubercules dont les fleurs sont passées ; faites-les sécher à l'ombre, et conservez dans du papier les espèces les plus précieuses de tulipes, etc. Transplantez dans des plates-bandes carrées, planches et dans des pots, les

plantes annuelles qui doivent fleurir en automne et en hiver ; faites sous châssis les boutures d'œillet, de dahlia et autres ; donnez de l'espace aux plantes qui ont un feuillage large. Aussitôt que le mûrier commence à se couvrir de feuilles, mettez en plein air les plantes sorties de l'orangerie ; donnez de l'air aux serres chaudes, arrosez avec modération ; cessez d'arroser les plantes bulbeuses aussitôt qu'elles auront donné leurs fleurs ; laissez arriver les bulbes à l'état d'hivernation, puis ôtez-les des pots et laissez-les sécher.

**JUILLET.** — Semez quelques plantes annuelles pour succession et pour prolonger en pots pendant l'hiver ; multipliez par boutures les plantes qui ont donné des fleurs ; divisez celles qui ont mûri leurs graines, telles qu'auricules, primevères, etc. Continuez les cultures ordinaires ; tenez la surface du sol fraîche et jamais unie ; coupez les tiges qui sont cassées et toutes les parties mortes des plantes ; cueillez les fleurs avec le sécateur, afin de ne pas endommager les plantes. On place dans

l'orangerie les plantes délicates, jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour être exposées en plein air. Les plantes grasses redoutent les pluies abondantes : quant aux soins à donner aux plantes de serres chaudes, ils consistent en arrosement, abri contre l'ardeur du soleil et aération modérée. On fera la guerre aux insectes.

AOUT. — Semez les auricules et autres primules en pots ou en caisses ; semez réséda, giroflées pour faire passer l'hiver. Multiplier par tous les moyens usités les œillets, etc. ; séparer les boutures enracinées ; lever les bulbes, tubercules ou pattes des plantes dont les tiges n'ont pas mûri plus tôt, telles que les lis blanc, martagon et rouge ; planter les caïeux des plantes bulbeuses. Mettez en terre les bulbes qui fleurissent en automne et ayez soin de transplanter plusieurs espèces de plantes bisannuelles et vivaces ; faites les derniers semis de plantes annuelles rustiques et semi-rustiques que vous destinez pour plates-bandes ; ramez les plantes grimpantes ; arro-

sez, sarclez, etc., suivant le besoin. Quant aux plantes d'orangerie et de serre, chacune demande des soins particuliers suivant le climat de son pays natal. Le gouvernement des serres exige un jardinier instruit et praticien ; l'amateur ne peut que veiller à ce qu'elles soient tenues en bon état et bien nettoyées. C'est dans ce mois que l'on procède au rempotage ; chaque espèce reçoit le mélange qui lui convient le mieux : cette opération doit être confiée à un homme du métier.

SEPTEMBRE. — Plantez les oignons de safran, de jacinthe et tulipe. Si le mois est pluvieux, protégez les plantes délicates. On rentre dans les serres les plantes les plus sensibles ; on termine le rempotage afin que la reprise des plantes ait lieu avant leur rentrée ; on répare les châssis, bâches et serres qui doivent recevoir les plantes le mois suivant.

OCTOBRE. — Semez en pots des plantes annuelles pour élever en pots sous châssis froids. Les plus rustiques sont placées dans des plates-bandes abritées et à exposition chaude,

telles que pensée, persicaire, adonide pied-d'alouette, épinards, fraises, giroflée annuelle, etc. Multipliez, par éclats des racines, les pâquerettes, les iris et autres plantes de bordures à la fin du mois ; plantez la majeure partie des bulbes pour plates-bandes ; plantez les anémones sur couches ; transplantez dans la pépinière florale les plantes bisannuelles et vivaces que vous laisserez jusqu'au printemps ; abritez les auricules, les œillets et autres avec des paillassons ou des châssis vitrés. A la fin du mois, si les fleurs sont passées, commencez à tirer de terre les tubercules de dahlias ; faites-les sécher sous un hangar ou dans un endroit aéré avant de les mettre en magasin ; faites votre provision de feuilles mortes ou tombées ; veillez à la propreté ; finissez de rentrer vos plantes ; remplissez vos châssis froids, vos bâches avec des plantes en pots pour l'arrière-saison. On peut chauffer les rosiers. On met en terre sur couche chaude les oignons d'hyacinthe et autres, et au bout de quinze jours, lorsqu'ils ont émis des racines, on les

met sur de la mousse humide ou dans des ca-  
rafes remplies d'eau pour fleurir dans les ap-  
partements.

NOVEMBRE. — Plantez dans les plates-ban-  
des pour fleurs les racines sèches; transplan-  
tez les plantes bisannuelles si le temps est  
très-beau; protégez les racines tendres par  
les moyens connus; veillez aux jeunes plants  
de semis; soignez les auricules sous châssis  
et abritez les planches de jacinthes, tulipes et  
anémones; forcez quelques arbustes sur cou-  
ches dans les serres ou dans les bâches; tirez  
de terre les dahlias qui n'ont pas été arrachés  
le mois précédent.

DÉCEMBRE. — Pendant ce mois, la plus  
grande partie des travaux d'horticulture, sur-  
tout pour les amateurs, est suspendue à cause  
de la mauvaise saison.





## CHAPITRE VII.

---

### TABLEAUX SYNOPTIQUES.

---

1° *Table alphabétique du nom des plantes ayant en regard l'indication du sentiment qu'elles expriment.*

Absinthe. — Absence.

Acacia robinier. — Amour platonique.

Acacia rose. — Éléance.

Acanthe. — Arts.

Achillée mille-feuille. — Guerre.

Adonide. — Souvenir douloureux.

Adoxa moscateline. — Faiblesse.

Agavé d'Amérique. — Sûreté. . .

Aigremoine. — Guérissez-moi.

Airelle myrtille. — Trahison.

Alizier blanc. — Accords.

Aloès bec-de-perroquet. — Caquet.

Aloès soccotrin. — Amertume et douleur.

Alysse saxatile, ou corbeille dorée. — Tranquillité.

Amandier. — Étourderie.

Amarante, ou célosie à crête. — Immortalité.

Amaryllis jaune. — Fierté.

Ananas. — Perfection.

Ancolie. — Folie.

Anémone des fleuristes. — Abandon.

Anémone des prés, ou sylvie jaune. — Maladie.

Anémone hépatique. — Confiance.

Angélique. — Inspiration.

Anserine ambrosie. — Insulte.

Argentine, ou céraiste cotonneux. — Naïveté.

Armoise. — Bonheur.

Arum gobe-mouche. — Piège.

Arum commun, ou gouet. — Ardeur.

Arum serpenteaire. — Horreur.

Asclépias. — Piège.

Asphodèle jaune. — Regret.

Aspirule. — Sauvez-moi.

Aster à grandes fleurs. — Arrière-pensée.

- Ashantia. — Force.  
Aubépine. — Espérance.  
Baguenaudier. — Amusement frivole.  
Balisier. — Rendez-vous.  
Baloise. — Hospitalité.  
Balsamine. — Impatience.  
Bardane. — Importunité.  
Basilic. — Haine.  
Baume du Pérou. — Guérison.  
Benoite des Alpes. — Réveil.  
Belle-de-jour. — Coquetterie.  
Belle-de-nuit. — Timidité.  
Bétoine. — Vous m'inspirez.  
Berberis. — Vous me fuyez.  
Blé. — Richesse.  
Bluet. — Délicatesse.  
Bourrache. — Brusquerie.  
Boule-de-neige. — Ennui.  
Bouquet. — Galanterie.  
Bouton de rose. — Jeune fille.  
Brise tremblante. — Frivolité.  
Bruyère commune. — Solitude.  
Buglosse. — Mensonge.

- Bugrane arrête-bœuf. — Obstacle.  
Buis. — Stoïcisme.  
Cactier. — Amour maternel.  
Caltha des marais. — Grâce.  
Camara piquante. — Rigueur.  
Camellia. — Reconnaissance.  
Campanule des jardins. — Indiscrétion.  
Capillaire. — Discrétion.  
Capucine. — Feu d'amour.  
Cardère. — Bienfait.  
Célosie à crête. — Immortalité.  
Centaurée odorante. — Félicité.  
Cerisier. — Éducation.  
Chardon. — Austérité.  
Charme. — Ornement.  
Châtaignier. — Équité.  
Chélidoine. — Soins maternels.  
Chêne. — Hospitalité.  
Chèvrefeuille. — Liens d'amour.  
Chicorée amère. — Frugalité.  
Circée. — Sortilège.  
Citronnelle. — Douleur.  
Clandestine. — Amour caché.

- Clématite. — Artifice.  
Cobée grimpante. — Nœuds.  
Consoude. — Sentiment inaltérable.  
Colchique d'automne. — Automne.  
Coquelourde. — Sans prétention.  
Coriandre. — Mérite caché.  
Cornouiller. — Durée.  
Couronne de rose. — Récompense de la vertu.  
Couronne impériale. — Puissance.  
Crinole hybride. — Tendre faiblesse.  
Cuscute. — Bassesse.  
Cyrès. — Deuil.  
Cytise faux ébénier. — Noirceur.  
Dracocephalum. — Je suis votre ami.  
Dablia. — Faux éclat.  
Daphné. — Vous m'embrassez.  
Datura en arbre. — Charmes trompeurs.  
Dianthus. — Infantillage.  
Dictame de crête. — Naissance.  
Dipsacus. — Regrets.  
Digitale. — Occupation.  
Dryas. — Lisez dans mon cœur.  
Églantier. — Hommage poétique.

- Églantier. — Poésie.  
Ellébore rose de Noël. — Bel esprit.  
Éphémérine de Virginie. — Bonheur éphémère.  
Épilobe à épi. — Production.  
Épine noire. — Difficulté.  
Épine-vinette. — Aigreur.  
Erodium. — Frivolité.  
Erythronium. — Galanterie.  
Érable champêtre. — Réserve.  
Eupatoire. — Amour paternel.  
Euphorbe. — J'ai perdu le repos.  
Famarelle. — Toute belle.  
Faristolochie d'Asie. — Douce amitié.  
Fenouil. — Force.  
Ficoïde glaciale. — Glace de cœur.  
Fleurs d'oranger. — Chasteté.  
Fougère. — Sincérité.  
Fraise. — Bonté.  
Fraise de l'Inde. — Apparence trompeuse.  
Fraxinelle. — Feu.  
Frêne élevé. — Grandeur.  
Fritillaire, couronne impériale. — Puissance.

- Fuchsia. — Fragilité.  
Fumeterre commune. — Fiel.  
Fusain. — Portrait.  
Galanth perce-neige. — Consolation.  
Galéobdolon. — Persuasion.  
Galéga. — Raison.  
Garance. — Calomnie.  
Gatilier commun. — Froideur.  
Gazon. — Utilité.  
Genêt épineux. — Misanthropie.  
Genévrier. — Asile, secours.  
Géranium à odeur de rose. — Préférence.  
Géranium écarlate. — Sottise.  
Géranium triste. — Esprit mélancolique.  
Giroflée des jardins. — Beauté durable.  
Giroflée de Mahon. — Promptitude.  
Giroflée jaune. — Fidèle au malheur.  
Giroflier. — Dignité.  
Gnaphale jaune. — Souvenir immortel.  
Gloxinie. — Humanité.  
Gouet commun. — Ardeur.  
Grenadier. — Fatuité.  
Grateron. — Rudesse.

- Grenadille bleue. — Croyance.  
Groseillier. — Reconnaissance.  
Groseillier à maquereaux. — Vous me plaisez.  
Gui. — Parasite.  
Guimauve. — Bienfaisance.  
Giroselle. — Divinité.  
Gysophylle. — Vous êtes ma divinité.  
Hakio cypripedium. — Plaintes.  
Hélénie d'automne. — Pleurs.  
Héliotrope. — Enivrement d'amour.  
Hélianthème commun. — Mes yeux ne voient  
que vous.  
Hépatique. — Confiance.  
Hêtre commun. — Prospérité.  
Hortensia. — Insouciance.  
Houblon. — Injustice.  
Houx. — Prévoyance.  
Ibérade de Perse. — Indifférence.  
If. — Tristesse.  
Immortelle. — Souvenir immortel.  
Ipomée écarlate. — Étreinte.  
Iris. — Message.  
Iris flambe. — Flamme.



- Ivraie. — Vice.  
Jacinthe étalée. — Bienveillance.  
Jacinthe sauvage. — Jeu.  
Jacinthe d'Orient. — Langage des fleurs.  
Jasmin blanc commun. — Amabilité.  
Jasmin d'Espagne. — Sensualité.  
Jasmin de Virginie. — Séparation.  
Jonc des champs. — Docilité.  
Jonquille. — Désir.  
Joubarbe. — Bienfaisance.  
Jusquiame. — Défaut.  
Lauréole bois gentil. — Désir de plaire  
Laurier-amandier. — Perfidie.  
Laurier franc. — Gloire.  
Laurier-rose. — Méfiance.  
Laurier-tin. — Petits soins.  
Lavande aspic. — Méfiance.  
Lepidium. — Parure.  
Lierre. — Amitié.  
Lilas commun. — Première émotion d'amour.  
Lilas blanc. — Jeunesse.  
Lin. — Bienfaiteur.  
Linaire des Alpes. — Sensation douce.

- Lis. — Majesté.  
Liseron pourpre. — Élévation.  
Liseron des champs. — Humilité.  
Lunaire. — Oubli.  
Lysimachis. — Présence fidèle.  
Luzerne. — Vie.  
Lychnis des prés. — Fidélité à toute épreuve.  
Mancenillier. — Fausseté.  
Mandragore. — Rareté.  
Marguerite des prés. — M'aimez-vous ?  
Marguerite reine. — Variété.  
Marronnier d'Inde. — Luxe.  
Mélèze. — Audace.  
Mélisse citronnelle. — Plaisanterie.  
Menthe poivrée. — Chaleur de sentiment.  
Menthe sauvage. — Vertu.  
Mille-pertuis. — Oubli du passé.  
Ménianthe. — Calme, repos.  
Miroir-de-Vénus. — Flatterie.  
Momordique élastique. — Critique, mystification.  
Morelle douce-amère. — Vérité.  
Mouron rouge. — Rendez-vous.

- Muflier. — Présomption.  
Muguet de mai. — Retour du bonheur.  
Mûrier noir. — Dévouement.  
Mûrier blanc. — Prudence.  
Myrobolan. — Privation.  
Myrte. — Amour.  
Narcisse des poètes. — Égoïsme.  
Narcisse des prés. — Espérance trompeuse.  
Narcisse jonquille. — Désir.  
Nélumbo. — Sagesse.  
Nénuphar blanc, ou nymphéa. — Éloquence.  
Nerpris spiræa. — Promptitude.  
Nodiflor solanium. — Prudence.  
Noisetier. — Réconciliation.  
Nymphéa jaune. — Refroidissement.  
OEillet de poète. — Dédain, finesse.  
OEillet des fleuristes. — Amour sincère.  
OEillet jaune. — Exigence.  
OEillet mignardise. — Infantillage.  
Olivier. — Paix.  
Onagre à grandes fleurs. — Inconstance.  
Ophrise-araignée. — Adresse.  
Ophrise-mouche. — Erreur.

- Oranger. — Générosité.  
Ornithogale à ombelle. — Paresse.  
Ornithogale pyramidale. — Pureté.  
Orobanche majeure. — Union.  
Ortie. — Cruauté.  
Osmonde. — Rêverie.  
Oxalide alleluia. — Joie.  
Pâquerette simple. — Innocence.  
Pâquerette double. — Affection.  
Passiflore ou grenadille. — Croyance.  
Patience. — Patience.  
Pavot blanc. — Sommeil du cœur.  
Pavot coquelicot. — Beauté éphémère.  
Pensée. — Pensée.  
Perce-neige, ou galanth. — Consolation.  
Persil. — Festin.  
Pervenche. — Doux souvenir.  
Peuplier blanc. — Temps.  
Peuplier noir. — Courage.  
Peuplier tremble. — Gémissement.  
Phalangère. — Antidote.  
Pied-d'alouette. — Légèreté.  
Pin. — Hardiesse.

- Pissenlit. — Oracle.  
Pivoine officinale. — Honte.  
Plaqueminer. — Résistance.  
Platane. — Gloire.  
Polémoine bleue. — Rupture.  
Polygala. — Ermitage.  
Polytric à urne. — Secret.  
Primevère. — Première jeunesse.  
Prunier. — Promesse.  
Prunier sauvage. — Indépendance.  
Pyramidale bleue. — Constance.  
Quiroga cotylédon. — Franchise.  
Quintefeuille. — Fille chérie.  
Raquette, figuier d'Inde. — Je brûle.  
Redutca. — Vous brillez partout.  
Renoncule asiatique. — Parure.  
Renoncule bouton d'or. — Perfidie.  
Renoncule scélérate. — Ingratitude.  
Réséda. — Mérite modeste.  
Ricin lisse. — Mort.  
Romarin. — Baume consolateur.  
Ronce. — Envie.  
Rose. — Beauté.

- Rose blanche. — Silence.  
Rose capucine. — Éclat.  
Rose cent-feuilles. — Grâces.  
Rose des quatre saisons. — Beauté toujours  
nouvelle.  
Rose en bouton. — Jeune fille.  
Rose jaune. — Infidélité.  
Rose musquée. — Beauté capricieuse.  
Rose mousseuse. — Amour voluptueux.  
Rose panachée. — Tendre cœur.  
Rose pompon. — Gentillesse.  
Rose simple. — Simplicité.  
Rose trémière. — Fécondité.  
Roseau. — Indiscrétion, musique.  
Rossolis à feuilles rondes. — Surprise.  
Rue sauvage. — Mœurs.  
Safran. — Abus.  
Sainfoin oscillant. — Agitation.  
Salicaire. — Prétention.  
Sapin. — Élévation.  
Saule pleureur. — Mélancolie.  
Sauge (petite). — Estime.  
Sensitive. — Pudeur.

- Siléné, fleur-de-nuit. — Nuit.  
Soleil, ou hélianthe. — Fausses richesses.  
Souci commun. — Peine, chagrin.  
Souci pluvial. — Présage.  
Spirée ulmaire. — Inutilité.  
Statice maritime. — Sympathie.  
Stramoine commun. — Déguisement.  
Stramoine fastueux. — Soupçon.  
Syringa. — Amour fraternel.  
Tame commun. — Appui.  
Thym. — Activité.  
Tigridie. — Cruauté.  
Tilleul. — Amour conjugal.  
Troëne. — Défense.  
Tournesol des Antilles. — Je vous aime à  
vous voir.  
Tubéreuse. — Volupté.  
Tulipe. — Déclaration d'amour.  
Tulipe vierge. — Début littéraire.  
Tussilage odorant. — Justice.  
Véronique élégante. — Fidélité.  
Valériane rouge. — Facilité.  
Verveine. — Enchantement.

- Vigne. — Ivresse.  
Violette blanche. — Candeur.  
Violette odorante. — Modestie.  
Xéranthème. — Je suis sous votre empire.  
Xipicine. — Courage.  
Ximène sonicle. — Ignorance  
Yeux. — Immortelle, toujours.  
Ziphara pipès. — Merveilles.  
Zéphyrante rose. — Douces caresses.

*2° Table alphabétique des sentiments, avec le nom  
des plantes correspondantes.*

- Abandon. — Anémone des fleuristes.  
Absence. — Absinthe.  
Abus. — Safran.  
Accords. — Alizier blanc.  
Activité. — Thym.  
Adresse. — Ophrise-araignée.  
Affection. — Pâquerette double.  
Agitation. — Sainfoin oscillant.  
Aigreur. — Épine-vinette.  
Amabilité. — Jasmin blanc commun.



- Amertume, douleur. — Aloès soccotrin.  
Amitié. — Lierre.  
Amour. — Myrte.  
Amour ambitieux. — Héliotrope.  
Amour caché. — Clandestine.  
Amour conjugal. — Tilleul.  
Amour fraternel. — Syringa.  
Amour maternel. — Cactier.  
Amour paternel. — Eupatoire.  
Amour platonique. — Acacia robinier.  
Amour sincère. — OEillet des fleuristes.  
Amour voluptueux. — Rose mousseuse.  
Amusement frivole. — Baguenaudier.  
Antidote. — Phalangère fleurs de lis.  
Apparence trompeuse. — Fraise de l'Inde.  
Appui. — Tame commun.  
Ardeur. — Arum commun ou gouet.  
Arrière-pensée. — Aster à grandes fleurs.  
Artifice. — Clématite.  
Arts. — Acanthe.  
Asile, secours. — Genévrier.  
Audace. — Méléze.  
Austérité. — Chardon.

Automne. — Colchique.

Bassesse. — Cuscute.

Baume consolateur. — Romarin.

Beauté. — Rose.

Beauté capricieuse. — Rose musquée.

Beauté durable. — Giroflée des jardins.

Beauté éphémère. — Pavot coquelicot.

Beauté toujours nouvelle. — Rose des quatre  
saisons.

Bel esprit. — Ellébore rose de Noël.

Bienfaisance. — Guimaûve.

Bienfait. — Cardère.

Bienfaiteur. — Lin.

Bienveillance. — Jacinthe étalée.

Bonheur. — Armoise.

Bonheur éphémère. — Éphémérine.

Bonne éducation. — Cerisier.

Bonté. — Fraise.

Brusquerie. — Bourrache.

Calme, repos. — Ménéanthe.

Calomnie. — Garance.

Candeur. — Violette blanche.

Caquet. — Aloès bec de-perroquet.

- Chagrin , peine. — Souci.  
Chaleur de sentiment. — Menthe poivrée.  
Charmes trompeurs. — Datura en arbre.  
Chasteté. — Fleurs d'oranger.  
Confiance. — Hépatique.  
Consolation. — Galanth perce-neige. ]  
Constance. — Pyramidale bleue.  
Coquetterie. — Belle-de-jour.  
Courage. — Peuplier noir.  
Critique. — Momordique.  
Croyance. — Grenadille bleue.  
Cruauté. — Ortie.  
Début. — Tulipe vierge.  
Déclaration d'amour. — Tulipe.  
Dédain. — OEillet de poëte.  
Défaut. — Jusquiame.  
Défense. — Troëne.  
Déguisement. — Stramoine commune.  
Délicatesse. — Bluet.  
Désespoir. — Cyprès.  
Désir. — Narcisse jonquille.  
Désir de plaire. — Lauréole bois gentil.  
Deuil. — Cyprès.

- Dévouement. — Mûrier noir.  
Difficulté. — Épine noire.  
Dignité. — Giroflier.  
Discrétion. — Capillaire.  
Divinité. — Gyroselle.  
Docilité. — Jonc des champs.  
Douce amitié. — Aristolochie.  
Douce caresses. — Zéphyrante.  
Douleur. — Citronnelle.  
Douloureux souvenir. — Adonide.  
Doux souvenir. — Pervenche.  
Durée. — Cornouiller.  
Éclat. — Rose capucine.  
Éducation. — Cerisier.  
Égoïsme. — Narcisse des poètes.  
Élégance. — Acacia rose.  
Élévation. — Sapin.  
Éloquence. — Nénuphar blanc.  
Enchantement. — Verveine.  
Enfantillage. — OEillet mignardise.  
Enivrement d'amour. — Hélio trope.  
Ennui. — Boule-de-neige.  
Envie. — Ronce.

- Équité. — Châtaignier.  
Ermitage. — Polygala.  
Erreur. — Ophrise-mouche.  
Espérance. — Aubépine.  
Espérance trompeuse. — Narcisse des prés.  
Esprit mélancolique. — Géranium triste.  
Estime. — Petite sauge.  
Étourderie. — Amandier.  
Étreinte. — Ipomée écarlate.  
Exigence. — OEillet jaune.  
Facilité. — Valériane rouge.  
Faiblesse. — Adoxa moscateline.  
Fatuité. — Grenadier.  
Fausses richesses. — Soleil ou hélianthe.  
Fausseté. — Mancenillier.  
Faux éclat. — Dahlia.  
Fécondité. — Rose trémière.  
Félicité. — Centaurée odorante.  
Festin. — Persil.  
Feu. — Fraxinelle.  
Feu d'amour. — Capucine.  
Feu du cœur. — Rose panachée.  
Fidèle au malheur. — Giroflée jaune.

- Fidélité. — Véronique élégante.  
Fidélité à toute épreuve. — *Lychnis des prés*.  
Fiel. — *Fumeterre commune*.  
Fierté. — *Amaryllis jaune*.  
Fille chérie. — *Quintefeuille*.  
Finesse. — *OEillet des poètes*.  
Flamme. — *Iris flambe*.  
Flatterie. — *Miroir-de-Vénus*.  
Folie. — *Ancolie*.  
Force. — *Fenouil*.  
Fragilité. — *Fuchsia*.  
Franchise. — *Osier franc*.  
Frivolité. — *Brise tremblante*.  
Froideur. — *Gatilier commun*.  
Frugalité. — *Chicorée amère*.  
Galanterie. — *Bouquet*.  
Gémissement. — *Peuplier tremble*.  
Générosité. — *Oranger*.  
Génie. — *Platane*.  
Gentillesse. — *Rose pompon*.  
Glace du cœur. — *Ficoïde glaciale*.  
Gloire. — *Laurier franc*.  
Grâces. — *Rose cent-feuilles*.

- Grandeur. — Frêne élevé.  
Guérison. — Baume du Pérou.  
Guerre. — Achillée mille-feuille.  
Haine. — Basilic.  
Hardiesse. — Pin.  
Hommage poétique. — Eglantier.  
Honte. — Pivoine.  
Horreur. — Arum serpenteaire.  
Hospitalité. — Chêne.  
Humanité. — Gloxinie.  
Humilité. — Liseron des champs.  
Ignorance. — Ximène sonicle.  
Immortalité. — Amarante ou célosie à crête.  
Impatience. — Balsamine.  
Importunité. — Bardane.  
Inconstance. — Onagre à grandes fleurs.  
Indépendance. — Prunier sauvage.  
Indifférence. — Ibéride de Perse.  
Indiscrétion. — Campanule des jardins.  
Indiscrétion. — Roseau.  
Infidélité. — Rose jaune.  
Ingratitude. — Renoncule scélérate.  
Injustice. — Houblon.

- Innocence. — Pâquerette simple.  
Insouciance. — Hortensia.  
Inspiration. — Angélique.  
Insulte. — Anserine ambroisie.  
Inutilité. — Spirée ulmaire.  
Ivresse. — Vigne.  
J'ai perdu le repos. — Euphorbe.  
Je brûle. — Raquette figuier d'Inde.  
Je suis votre ami. — Dracocephalum.  
Je suis sous votre empire. — Xéranthème.  
Jeu. — Jacinthe sauvage.  
Jeune fille. — Bouton de rose.  
Jeunesse. — Lilas blanc.  
Je vous aime à vous voir. — Tournesol des Antilles.  
Joie. — Oxalide alleluia.  
Justice. — Tussilage odorant.  
Langage des fleurs. — Jacinthe d'Orient.  
Légèreté. — Pied-d'alouette.  
Liens d'amour. — Chèvrefeuille des jardins.  
Lisez dans mon cœur. — Dryas.  
Luxe. — Marronnier d'Inde.  
M'aimez-vous? — Marguerite des prés.



- Majesté. — Lis commun.  
Maladie. — Anémone des prés.  
Méfiance. — Lavande aspic.  
Mélancolie. — Saule pleureur.  
Mensonge. — Buglosse.  
Mérite caché. — Coriandre.  
Mérite modeste. — Réséda.  
Mes yeux ne voient que vous. — Héliantheme commun.  
Message. — Iris.  
Misanthropie. — Genêt épineux.  
Modestie. — Violette odorante.  
Mœurs. — Rue sauvage.  
Mort. — Ricin lisse.  
Musique. — Roseau.  
Mystification, critique. — Momordique élastique.  
Naissance. — Dictame de crête.  
Naïveté. — Argentine.  
Nœuds. — Cobée grimpante.  
Noirceur. — Cytise faux ébénier.  
Nouveauté. — Dahlia.  
Nuit. — Siléné fleur-de-nuit.

- Obstacle. — Bugrane arrête-bœuf.  
Occupation. — Digitale.  
Oracle. — Pissenlit.  
Ornement. — Charme.  
Oubli. — Lunaire.  
Oubli du passé. — Mille-pertuis.  
Paix. — Olivier.  
Parasite. — Gui.  
Paresse. — Ornithogale à ombelle.  
Parure. — Renoncule asiatique.  
Patience. — Patience.  
Peine, chagrin. — Souci commun.  
Pensée. — Pensée.  
Perfection. — Ananas.  
Perfidie. — Laurier-amandier.  
Persuasion. — Galéobdolon.  
Petits soins. — Laurier-tin.  
Piège. — Arum gobe-mouche.  
Plaintes. — Hakio cypripedium.  
Plaisanterie. — Mélisse citronnelle.  
Pleurs. — Hélénie d'automne.  
Poésie. — Églantine.  
Portrait. — Fusain.

- Préférence. — Géranium à odeur de rose.  
Première émotion d'amour. — Lilas ordinaire.  
Première jeunesse. — Primevère.  
Présage. — Souci pluvial.  
Présence fidèle. — Lysimachie.  
Présomption. — Muflier.  
Prétention. — Salicaire.  
Prévoyance. — Houx.  
Privation. — Myrobolan.  
Production. — Epilobe à épi.  
Promesse. — Prunier.  
Promptitude. — Giroflée de Mahon.  
Propreté. — Genêt d'Espagne.  
Prospérité. — Hêtre commun.  
Prudence. — Mûrier blanc.  
Pudeur. — Sensitive.  
Puissance. — Fritillaire couronne impériale.  
Pureté. — Ornithogale pyramidale.  
Raison. — Galéga.  
Rareté. — Mandragore.  
Récompense de la vertu. — Couronne de rose.

- Réconciliation. — Noisetier.  
Reconnaissance. — Groseillier.  
Reconnaissance. — Camellia.  
Refroidissement. — Nymphéa jaune.  
Regret. — Asphodèle jaune.  
Rendez-vous. — Mouron rouge.  
Réserve. — Érable champêtre.  
Résistance. — Plaqueminier.  
Retard. — Mille-pertuis de la Chine.  
Retour du bonheur. — Muguet de mai.  
Réveil. — Benoite des Alpes.  
Rêverie. — Osmonde.  
Richesse. — Blé.  
Rigueur. — Camara piquante.  
Rudesse. — Grateron.  
Rupture. — Polémoine bleue.  
Sagesse. — Nélumbo.  
Sans prétention. — Coquelourde.  
Sauvez-moi. — Aspérule.  
Secours, asile. — Genévrier.  
Secret. — Polytric à urne.  
Sensation douce. — Linaire des Alpes.  
Sentiment inaltérable. — Consoude.

- Sensualité. — Jasmin d'Espagne.  
Séparation. — Jasmin de Virginie.  
Silence. — Rose blanche.  
Simplicité. — Rose simple.  
Sincérité. — Fougère.  
Soins maternels. — Chélidoine.  
Solitude. — Bruyère.  
Sommeil du cœur. — Pavot blanc.  
Sortilège. — Circée.  
Sottise. — Gêranium écarlate.  
Soupçon. — Stramoine fastueux.  
Souvenez-vous de moi. — Myosotis.  
Souvenir douloureux. — Adonide.  
Souvenir immortel. — Immortelle.  
Stoïcisme. — Buis.  
Sûreté. — Agavé d'Amérique.  
Surprise. — Rossolis à feuilles rondes.  
Sympathie. — Statice maritime.  
Temps. — Peuplier blanc.  
Tendre cœur. — Rose panachée.  
Tendre faiblesse. — Crinole hybride.  
Timidité. — Belle-de-nuit.  
Toute belle. — Rose panachée.

- Trahison. — Airelle myrtille.  
Tranquillité. — Alysse saxatile.  
Tristesse. — If.  
Union. — Orobanche majeure.  
Utilité. — Gazon.  
Variété. — Marguerite-reine.  
Vérité. — Morelle douce-amère.  
Vertu. — Menthe sauvage.  
Vice. — Ivraie.  
Vie. — Luzerne.  
Vigne. — Ivresse.  
Volupté. — Tubéreuse.  
Vous me fuyez. — Berberis.  
Vous m'inspirez. — Bétoine.  
Vous m'embrassez. — Daphné.  
Vous me plaisez. — Groseillier à maquereau.  
Vous êtes ma divinité. — Gysophylle.  
Vous brillez partout. — Redutca.



## CHAPITRE VIII.



### LES FLEURS.

---

#### FLORE DES APPARTEMENTS ET DES FENÊTRES.

---

Quelles sont les fleurs qui, par leur forme, leurs couleurs et leur parfum, méritent d'être choisies pour orner les jardinières et les vases florigères des salons et des boudoirs ? Telle est l'importante question que soulève l'épigraphe de ce chapitre.

Avant tout, il est certain que le goût particulier décide le plus souvent en cette matière ; aussi ne nous adressons-nous qu'aux femmes du monde qui, dépourvues de prédilection spéciale, consentent à s'en remettre,

pour le choix de leurs fleurs, à de certaines considérations didactiques.

Supposons que vous aimiez à voir les tribus de cette intéressante famille s'épanouir dans vos appartements, voyons comme il sera convenable de les classer suivant la destination particulière de chaque partie du local.

Et d'abord nous voici dans l'*atrium*, ou couloir, garni de banquettes, lequel, dans toutes les grandes maisons, précède les appartements intérieurs et leur sert de vestibule. Là, dans de larges vases de faïence à dessins variés, seront placées les fleurs aux couleurs vives, mais simples, ou bien encore les plantes parasites ou indifférentes qui s'harmonisent d'ailleurs assez bien avec la classe des importuns ou des valets, pour lesquels ce vestibule est spécialement réservé.

Nous pénétrons maintenant dans la salle à manger. Ici se présente la question du parfum des fleurs; mais avant de la traiter au point de vue moderne, il n'est pas sans intérêt de lire le passage suivant sur les odeurs, d'après une



traduction fort originale d'un ouvrage peu connu de Pétrarque (\*).

« Tu ne te contentes pas, dit le poète à son interlocuteur, d'aimer le luxe dans les habits, tu l'aimes encore dans les senteurs. Des odeurs, les unes aiguissent la gourmandise, et les autres la délicatesse des sens. Il est d'autres senteurs qu'on ne recherche que pour elles-mêmes, et le plaisir qu'on y prend est, à tout le moins, une vanité. De là vient que l'odeur des mixtions dont les femmes se servent, ou celle des viandes, est bien plus déshonnête que celle des fleurs ou des fruits. Après tout, c'est tout une même chose des plaisirs du flair que de ceux de la vue.

« Veux-tu aimer avec honneur et avec profit une bonne odeur, aime celle de la bonne réputation, qui est fort douce, comme celle de la mauvaise se répand plus loin et avec plus d'infection que ne fait celle des aromates ou des fleurs. Ce ne sont pas les narines qui

(\*) L'Art de vivre heureux.

jugent de cette sorte d'odeur, c'est l'esprit même. Enfin, si tu obéis aux sens et n'aspirez qu'à la volupté, ton dessein est vain ou meséant; si ta procédure vient du soin que tu as pour ta santé, elle est excusable, pourvu que tu y apportes la modération qui est l'assaisonnement de toutes les choses. J'avoue qu'une douce odeur peut fortifier le cœur et le cerveau, mais il faut appliquer à tout cette courte mais excellente maxime, que *rien n'est bon dans l'excès*.

« En odeurs même, comme en d'autres choses, la diversité des goûts est grande, non-seulement d'homme à homme, mais encore de nation à nation. Si ce que beaucoup de grands auteurs n'osent nier est véritable, il se trouve un certain peuple, près de la source du Gange, qui ne mange jamais rien, mais se nourrit de l'odeur d'une fleur sauvage; de telle sorte que ceux qui vont en voyage ne portent que de cette odeur vitale, et sont si ennemis de la puanteur, que, comme la bonne odeur les

entretient en vie, la mauvaise les tue infailliblement.

« Quoi qu'il en soit, il est assuré pour le moins que toutes les nations tournées vers l'orient, ramollies par la douceur de l'air qu'elles y respirent, comme elles négligent fort le manger, ont un appétit famélique pour les parfums : et c'est de là que cette curiosité des Asiatiques est venue dans l'Europe. Les Assyriens, les Arabes et les Sabéens, après avoir été domptés par vos armes, vous ont domptés par leurs senteurs et par leurs onguents. Il est vrai que l'austère et invincible sobriété de nos pères y apporta tant de résistance, que, l'an cinq cent soixante-cinq après la fondation de la ville de Rome, les censeurs firent un édit solennel portant défense à toutes sortes de personnes de porter à Rome aucun baume étranger. Mais peu de temps après, comme les vices modernes rompent facilement les bons règlements de nos pères, le luxe victorieux pénétra jusque dans

le sénat qui avait été l'auteur de l'édit.

« Je te dirai encore sur la passion que tu as de sentir bon, que ces odeurs étrangères, et tout cet art d'être bien parfumé, sont une marque qu'on sent mal naturellement, et un signe évident des défauts cachés : c'est pour cela qu'ils choquent les sens d'un cœur généreux, quand ce ne serait que pour ce qu'il se rebute d'un soin indigne, je ne dirai pas seulement d'un homme, mais d'une honnête femme. Tu peux te ressouvenir de ce jeune fou qui, s'étant bien poudré et bien musqué de fleurs, pour se présenter devant l'empereur Vespasien, à qui il avait à rendre des remerciements pour une lieutenance qu'il en avait reçue, fut bien étonné lorsque ce prince, s'effarouchant à l'abord de cette senteur, lui dit en colère : *J'aimerais mieux que tu eusses senti l'ail*, et renvoya ce beau muguet sans aucune charge, mais avec une verte réprimande, après avoir rompu ou fait révoquer les provisions de sa charge.

« Quant aux odeurs, après l'exclusion

que je donne à toutes les senteurs messéantes, comme à tout ce qui peut efféminer un esprit, je suis, pour le reste, de l'avis de saint Augustin, qui dit, parlant des odeurs : « Je ne m'en mets point en peine, je ne les « cherche point quand elles manquent, ni ne « les refuse alors qu'elles se présentent, quoi- « que je sois toujours en disposition de m'en « passer absolument. »

Qu'on nous pardonne cette digression, à la suite de laquelle nous nous bâtons de revenir à notre sujet.

Dans la salle à manger, on placera les fleurs peu odorantes, mais agréables à la vue. Les plantes étrangères, du genre dit *plantes grasses*, conviennent surtout à cette localité. Nous motivons ce choix d'après la nature de nos organes. On sait, en effet, que les odeurs sont divisées en trois classes : les odeurs agréables ou désagréables, et les odeurs qui excitent l'appétit. Or les fleurs, par leur parfum, fournissant la première catégorie d'odeurs, ne doivent point être choisies pour orner une

salle à manger, où elles mélangeraient leurs senteurs avec les vapeurs savoureuses, mais bien différentes, des viandes et des mets de toutes sortes.

Dans les salons, au contraire, on pourra établir tout le luxe des odeurs et la variété des nuances.

Dans le boudoir, enfin, on placera les plantes délicates et sensibles, qui rappelleront, par leur rareté, leur grâce et leur suavité, toute la poésie et le mystère que cet asile des jolies femmes respire ordinairement.

Veut-on maintenant cultiver des fleurs soi-même dans ses appartements et sur ses fenêtres, voici des conseils généraux dont l'utilité est incontestable.

Supposons une caisse-parterre établie sur une terrasse ou un balcon; on se fixera sur le genre de plantes auxquelles on veut la consacrer. Si on la destine à une culture générale, on la remplira d'un mélange de terre franche et légère en égale proportion, et l'on y plantera tous les végétaux désirés. Si l'on doit y

planter des oignons à fleurs, on y mettra de la terre légère seulement; mais, si l'on avait l'intention d'y placer des plantes délicates, on la remplirait de terre de bruyère. Enfin, si l'amateur voulait se donner le plaisir d'une culture étendue, il serait obligé d'avoir trois caisses-parterre, une remplie de terre franche, l'autre de terre légère, la troisième de terre de bruyère.

Si l'on voulait cultiver des plantes de collection, telles que tulipes, jacinthes, renoncules et autres, on consacrerait une caisse entière à chaque espèce, et on la remplirait avec de la terre convenable.

La caisse-parterre doit être placée de manière à ce qu'elle puisse être garantie, à volonté, des ardeurs du soleil par des toiles ou des paillassons, et des rigueurs du froid. Pour cela, elle joindra un mur d'un côté, où l'on aura établi des crochets à quatre pieds de hauteur pour supporter une légère charpente en baguettes, que l'on puisse mettre et ôter à volonté. Cette charpente formera un toit incliné,

débordant la caisse de six pouces au moins ; elle sera soutenue par devant par deux pieds mobiles, attachés par des crochets comme la charpente l'est au mur. Il faut que l'on puisse, sans perte de temps et sans embarras, l'enlever entièrement, ou mieux, la relever contre le mur comme une bascule, et l'y tenir appliquée par le moyen d'un tourniquet.

Lorsque les pluies froides du printemps ou de l'automne menacent de ruiner les semis ou les plantations en arrêtant la fermentation de la terre, lorsque la grêle ou les frimas désolent la campagne, on se hâte de baisser la charpente, et l'on étend dessus une toile cirée. Depuis le mois d'octobre jusqu'au commencement d'avril, on doit la baisser tous les soirs et la lever tous les matins, afin de garantir les plantes d'un brouillard toujours dangereux à cette époque.

En hiver, l'arrangement qu'on doit donner aux plantes dans l'appartement est une chose essentielle. Il faut placer dans le fond les arbres et arbustes qui ne conservent pas leurs



feuilles, comme, par exemple, les grenadiers ; devant ceux-ci, en se rapprochant des jours, on mettra ceux qui conservent leur verdure, mais qui sont assez robustes pour pouvoir se passer du grand jour : les orangers, les myrtes. Les arbustes plus délicats viennent ensuite, puis les plantes herbacées ; enfin on placera dans les endroits les plus éclairés celles qui ont conservé un peu de végétation.

Les autres soins que les plantes exigent dans la serre sont des arrosements, de l'air, toutes les fois qu'il ne gèlera pas, et l'extraction des feuilles pourries. L'amateur qui posséderait un grand nombre de pots ferait bien de faire construire un gradin, par le moyen duquel on pourrait procurer la vue du jour à un plus grand nombre de plantes.

Admettons maintenant que toutes les plantes de la caisse-parterre soient en pleine végétation, comment convient-il de les arroser ?

L'heure n'est pas indifférente, comme on pourrait le croire. Au printemps et en automne, c'est-à-dire quand la chaleur du jour

aura besoin d'être conservée dans la terre pendant la nuit, on arrosera le matin, afin que le soleil ait le temps de réchauffer le vase avant la fraîcheur du soir. L'été, au contraire, on arrosera le soir pour que la fraîcheur, salutaire à cette époque de l'année, puisse se conserver toute la nuit dans les racines.

Dans les soirées d'été, on pourra quelquefois arroser les feuilles des plantes avec l'arrosoir à pomme, mais jamais le matin ou pendant le jour, parce que, si les feuilles n'étaient pas bien essuyées lorsque le soleil viendrait à paraître, chaque goutte d'eau ferait une tache, et, s'il y en avait beaucoup, la plante périrait, ou au moins souffrirait beaucoup. Jamais les fleurs ne doivent être mouillées sous quelque prétexte que ce soit.

L'hiver, on prendra les plus grands soins pour ne pas mouiller les feuilles des plantes serrées dans l'appartement, sous peine de les voir rapidement pourrir et faire périr la plante entière. A cette époque, on ne doit arroser

qu'assez pour ne pas laisser dessécher le végétal, et pour entretenir la fraîcheur de ses racines.

*Des oignons à fleurs sur la cheminée.*

Quelques oignons à fleurs, tels que les jacinthes, narcisses, etc., etc., ont la singulière propriété de végéter dans l'eau, et de produire, dans cet état des fleurs aussi belles, aussi odorantes et presque aussi colorées que si on les eût plantées dans de la terre. On a tiré parti de cette observation pour se procurer, l'hiver, dans les appartements, des vases qui font l'ornement de la cheminée d'un amateur.

Quand on veut jouir du plaisir de voir végéter ces oignons, et d'avoir des fleurs précoces on remplit d'eau, au mois de septembre, de petites carafes de verre blanc ou bleu, de porcelaine ou de faïence, destinées à cet usage ; on y jette quelques grains de sel, et on pose l'oignon sur la carafe, de manière que la cou-

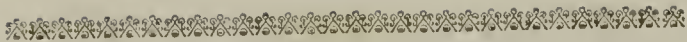
ronne seulement soit plongée dans l'eau. On ajoute de l'eau à mesure que l'oignon en absorbe, et l'on place ces carafes dans des appartements où on entretient une chaleur modérée, telle, par exemple, qu'une salle à manger, un salon, etc. Le feu d'une cheminée est toujours suffisant, et la chaleur d'un poêle serait nuisible si elle était trop vivement poussée. Je dois avertir le lecteur que les oignons qu'il emploiera à cette culture agréable sont entièrement perdus ; c'est un sacrifice auquel on se résoudra d'autant plus volontiers que l'on peut facilement faire un choix, et n'employer à cela que variétés ou espèces dont on aurait plusieurs doubles.

*Des vases massifs de verdure.*

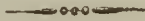
On peut orner une cheminée de vases d'une verdure massive, ayant toute la grâce et l'élégance que l'on voudra. Pour cela, on prendra une urne, une fiole, un vase quelconque et même une bouteille ; on l'enveloppera avec

un morceau de molleton neuf, que l'on taillera de manière à en faire une espèce de fourreau très-collant, que l'on coudra solidement sur le vase. On hérissera le duvet du molleton par le moyen d'une tête de chardon bœttier, et on le mouillera ensuite ; on jettera dessus de la graine de roquette, ou de cresson alénois, et l'on placera le vase sur une assiette ou une soucoupe remplie d'eau, ce qui entretiendra l'humidité du molleton. La graine ne tardera pas à germer, et formera sur la laine un charmant tapis vert, que l'on renouvelera quand les petites tiges seront trop longues, pour conserver à la masse de verdure la forme parfaitement dessinée du corps qui lui sert de moule.

Si l'on veut se contenter d'un beau gazon, on placera un lit de coton dans une soucoupe ou une assiette, on y mettra assez d'eau pour le tenir toujours mouillé, sans qu'il baigne, et l'on sèmera les graines dessus.



## CHAPITRE IX.



### LES FLEURS.



### CONCLUSION.



Je vais quitter un parterre varié de mille couleurs. Comme le papillon , j'ai voltigé çà et là de fleurs en fleurs sans préférence aucune ; les mots les plus doux , les accents les plus tendres et les sentiments les plus divers ont charmé , agité tour à tour et mon âme et mon cœur. Prairies émaillées , jardins enchantés , verts bocages , c'est à vous que je dois mes jours de plaisir et quelquefois des instants de bonheur. Bientôt je ne foulerai plus ce sol

où je vous ai vus naître, mourir et renaître. Je touche, hélas ! au terme de la vie, et, semblable aux fleurs, tout passe sur cette terre de misère et de souffrances. La faux du temps menace ma fragile existence, et je veux, oui, je veux encore dans mes derniers loisirs, et pour me distraire agréablement, jeter un dernier regard sur cette riche corbeille embaumée, où les parfums de la nature se disputent l'avantage pour plaire à nos sens et nous éblouir par la vivacité de leurs couleurs : couches diaprées, guirlandes, vases aux formes grecques, que l'on est bien auprès de vous!...

Eh quoi ! déjà ma main se crispe comme la sensitive, elle tremble.... tremble.... Il ne lui est plus permis d'effleurer la rose ; les forces lui manquent, il ne me reste plus que de vagues souvenirs.... *Bouton de rose*, où es-tu ? Je l'aperçois là-bas, souriant avec coquetterie ; ne dirait-on pas qu'il me brave.... et je l'aimais tant !

Aloès, fuis loin de moi, je sais qui tu es.

Et toi, *pensée*, dont la tête s'incline modestement au milieu de toutes ces plantes odoriférantes qui te protègent contre les rayons du soleil.... je ne t'oublierai jamais. Oh ! que j'étais heureux, quand, dans un langage tendre et naïf, je disais à ma belle maîtresse, l'adorable Zélie,

Cette pensée,  
Que ma main t'offre en ce jour,  
Saura retracer mon amour  
A ta pensée.

Humble *pâquerette*, que tu as de charmes, tu es digne de figurer à côté de la *primevère*.

*Romarin*. Je te dois l'oubli de bien des maux : tu as cicatrisé les plaies de mon cœur.

*Rose jaune*. Je te maudis ! arrière donc ! malédiction, cent fois malédiction sur toi !

*Tulipe*. Ouvre ton calice, que j'étudie encore, malgré l'hiver qui me glace, ce que tu m'as appris dans mon printemps. C'est toi qui



m'as inspiré les premiers accents de l'amour, et j'ai été compris. Bonheur, joies, beaux jours du bel âge, qu'êtes-vous devenus?

Oh ! pour le coup, voici de la faiblesse, et cela me sied mal : il faut bien que chacun ait son tour ; allons,

Regrets en arrière,  
Espoir en avant.

*Véronique élégante.* Pourquoi ne quittes-tu pas nos jardins pour aller occuper la place d'honneur dans nos salons et dans nos boudoirs, dont les portes sont fermées à l'*armoïse*, ta noble et jolie compagne ? Il n'est donc pas un cœur qui te comprenne.

*Violette.* Tu seras toujours une brillante parure, et cependant on te néglige, on te délaisse.

Belle *amaryllis*, reste telle que tu es, tu ne peux avoir d'autre patrie que la France, tu es digne d'elle et la France digne de toi.

*Chèvrefeuille*, emblème pesant et fragile,

pourquoi tromper les mortels? un souffle brise les liens que tu façannes.

*Crinole hybride*, je t'ai connue trop tard.

*Clématite*, je ne puis te souffrir, et toi, *datura*, tu me rends rouge de colère.

Fleur d'oranger, laisse-moi te toucher, que ton parfum se répande sur toute la terre et que rien ne ternisse l'éclat de ta blancheur.

*Laurier franc*. Il me semble entendre au loin gronder le canon. La trompette sonne, de jeunes héros s'élancent au sein des combats, et de l'arbre chéri on leur tresse des couronnes. Oh! qu'il est doux de verser son sang pour la patrie, qu'il est beau de mourir pour la liberté!....

*Lis* majestueux, tu es le plus bel ornement de nos jardins. On t'adore, on te choie, on te fête, et s'il en est qui te proscrivent, l'*aubépine* se multipliera sans cesse pour nous faire supporter ton exil.

Maintenant, je contemple d'un œil triste le *ricin lisse*; mon corps chancelle, mes jambes

fléchissent. Je vois le *saule pleureur* projetant son ombre ; c'est là où, étendu sur le gazon, je vais me reposer et songer à une autre vie. Le chant des oiseaux trouble seul le silence qui règne autour de moi, mille pensées viennent m'agiter, et l'*asphodèle jaune* réveille dans mon âme les souvenirs du passé.

Non, non, je ne puis rester plus longtemps ici. Fleurs printanières, roses jolies, je vous fais mes adieux, je ne vous reverrai plus. La nuit vient m'envelopper de ses ténèbres, et j'entends une voix qui me crie :... Marche, marche!... ton heure dernière va sonner; j'obéis sans murmurer.

Et toi, mon livre, pars de ton côté ; lance-toi dans le monde, tâche d'y faire ton chemin; mets-toi sous la protection des grâces et de la beauté, cela te portera bonheur, et tu n'auras à craindre ni les jaloux, ni les envieux. Né au milieu des fleurs, nourri de leurs parfums, va dans les salons, va dans les boudoirs, ta place est marquée parmi les roses.

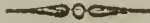
Allons, vite en route, mon enfant, que je

sois témoin de tes débuts ; de la persévérance,  
et tu réussiras ; puis , écoute ce sage avis :

Il faut, en observateur  
Clairvoyant et fidèle,  
Chercher jusque dans la fleur  
Une leçon nouvelle.

FIN.

## TABLE DES MATIERES.



Préface. . . . .	1
------------------	---

### CHAPITRE PREMIER.

Les Fleurs, partie théorique. . . . .	1
---------------------------------------	---

### CHAPITRE II.

Les Fleurs, partie poétique. . . . .	31
--------------------------------------	----

### CHAPITRE III.

Emblème des Fleurs. . . . .	55
-----------------------------	----

### CHAPITRE IV.

Les Fleurs signes de la pensée.—Calendrier et horloge. — Problèmes et devises florales. — Emblèmes des couleurs. . . . .	110
--	-----

### CHAPITRE V.

Les Fleurs, fragments divers. . . . .	136
Le thé naturel. . . . .	141

La Baillée aux roses. . . . .	145
Souvenirs historiques et littéraires sur la rose.	162
Le Bouquet de Vergis-Mein-Nicht. . . . .	170
Le Soleil peintre des Fleurs. . . . .	179
Des Fleurs dans l'époque actuelle. . . . .	193

#### CHAPITRE VI.

Les Fleurs, culture des plantes. . . . .	206
Mémorial des travaux à faire dans les jardins d'agrément, et du soin à donner aux Fleurs.	230

#### CHAPITRE VII.

Tableaux synoptiques, table alphabétique du nom des plantes. . . . .	241
---	-----

#### CHAPITRE VIII.

Flore des appartements et des fenêtres. . . . .	270
---	-----

#### CHAPITRE IX.

Conclusion. . . . .	286
---------------------	-----

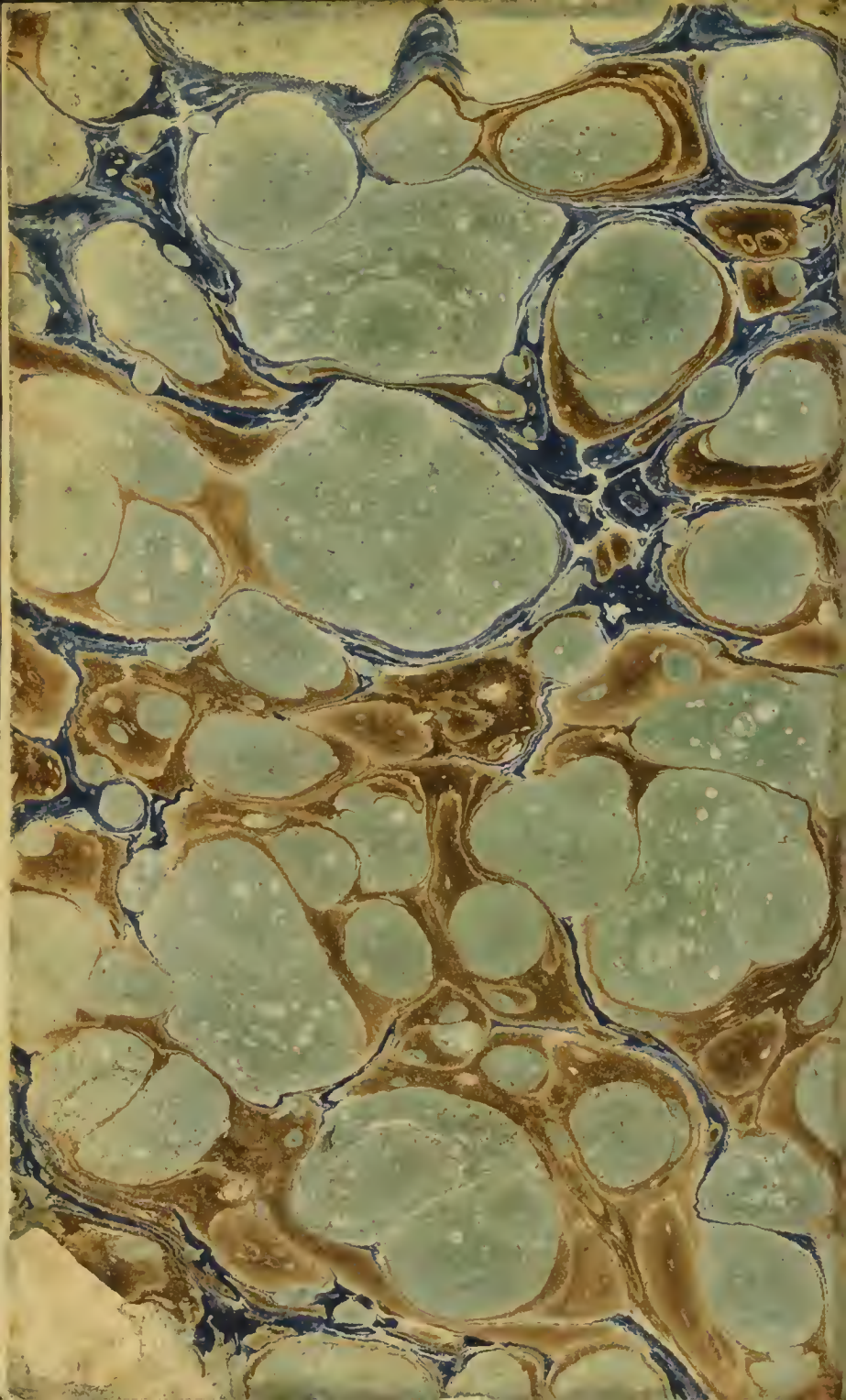
FIN DE LA TABLE.











CORNELL UNIVERSITY  
DEPT. OF PRES. & CONSERVATION

Job # 7063-1197

Treated by SAC Date 1/98

Treatment done RBK jmb9

